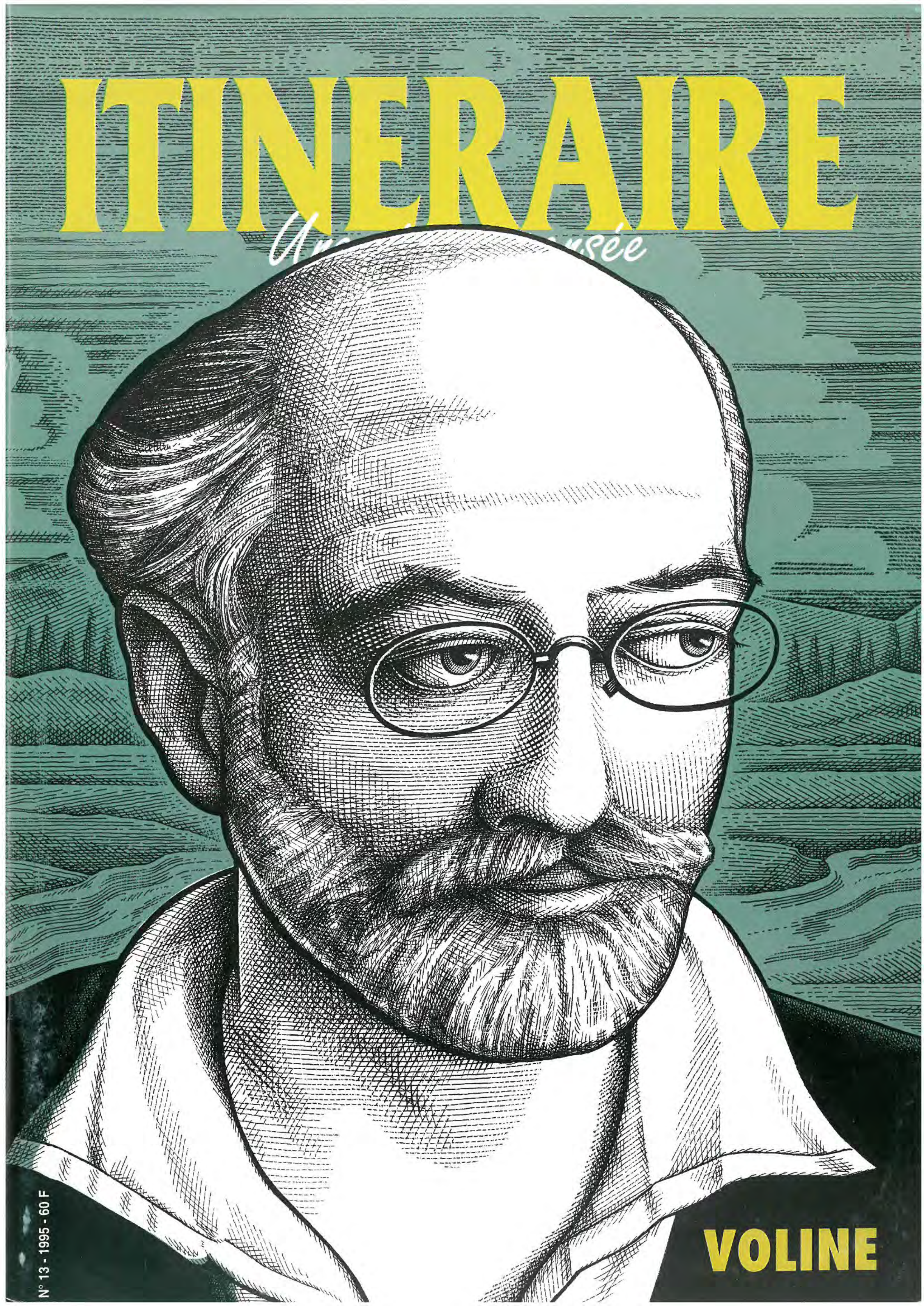

ITINERAIRE
VOLINE
N° 13 - 1995 - 60 F



UNE AUTRE REVUE D'HISTOIRE SUR L'ANARCHISME

Le premier numéro de la «Rivista Storica dell'Anarchismo» paraît en 1994, à Pise, après un an de débats intenses. Mais elle est en fait le produit d'un projet bien plus ancien, qui aura mis du temps à se concrétiser. A l'origine du projet, on trouve un groupe de militants anarchistes s'intéressant à l'histoire et souvent historiens de profession, qui souffrent de l'absence de lieu de rencontre et de débat entre les travaux et les productions individuelles de chacun.

Dès le début, la revue se fixe pour objectif de dépasser les formes traditionnelles de production historique en milieu anarchiste, qui ont souvent consisté à répondre aux critiques et aux détracteurs, à revendiquer l'existence et la valeur du mouvement anarchiste, bref, à écrire sa propre geste. Elle se propose au contraire de développer une histoire critique et autocritique, qui réponde à la fois aux exigences de rigueur du professionnel et à la passion, à l'engagement, à l'empathie qui caractérisent le militant. Son premier exploit, c'est de réussir à réunir autour d'un même projet des militants anarchistes de tendances et d'opinions les plus diverses, démontrant par là que la discussion est possible, sans nécessité d'excommunier le voisin qui ne pense pas comme soi.

Les historiens, les chercheurs et les militants qu'elle regroupe ont en commun un même intérêt pour l'anarchisme, même s'ils ne sont pas eux-mêmes forcément anarchistes ou partisans d'une tendance précise. Trois générations au moins sont représentées : la somme de leurs formations et de leurs expériences constitue donc à elle seule une tranche de l'histoire du mouvement ouvrier, où se retrouvent les débats et les déchirements de ces cinquante dernières années.

La fin de l'empire soviétique et de l'hégémonie léniniste sur le mouvement ouvrier occidental (et, en Italie, l'autodissolution du Parti socialiste qui venait de fêter ses cent ans), en éliminant de la scène l'adversaire historique de l'anarchisme, oblige celui-ci à redéfinir son identité, ses objectifs, ses pratiques. Avec la disparition de ses vieux adversaires, l'anarchisme voit en effet se tarir une partie des sources de son identité, qui se construisait aussi en termes d'opposition. L'équilibre qui fondait cette identité — entre un culte de la liberté, qui rapprochait l'anarchisme du libéralisme, et un culte de l'égalité et de la solidarité, qui le rapprochait du socialisme — est aujourd'hui rompu. Réanalyser le passé, repenser les expériences théoriques et pratiques de l'anarchisme de façon critique, telle est donc la démarche essentielle pour pouvoir regarder vers l'avenir.

ÉDITO

Le 2 novembre 1947, avait lieu à la salle des Sociétés savantes, à Paris, la commémoration du décès de Vsevolod Mikhaïlovitch Eichenbaum, plus connu sous le pseudonyme de Voline. Quelques jours plus tôt, *La Révolution inconnue. 1917-1921*, un gros pavé de 690 pages, avait été édité par ses amis. « *Un devoir de conscience* », tant pour l'auteur qui consacra à cet ouvrage plusieurs années de sa vie que pour ceux qui se sont associés afin de le publier. C'est le 18 septembre 1945 que Voline s'éteignit à l'hôpital Laennec, la tuberculose venant à bout d'un organisme épuisé par les efforts et les privations.

Mais, à 63 ans, cet homme avait vécu plusieurs vies. Le « Dimanche rouge » de 1905 le trouve au premier rang des manifestants qui, à Saint-Pétersbourg, sont accueillis par la mitraille. Il est également membre du premier soviet de l'Histoire. Puis, pour avoir participé à la révolte de Kronstadt en novembre 1906, il est condamné à l'exil en Sibérie. Il s'échappe, rejoint la France et y deviendra anarchiste.

Début mars 1917, les grèves et les manifestations aboutissent à l'abdication du tsar et à la formation du Gouvernement provisoire. Voline rejoint donc Petrograd et participe à la lutte des anarchistes russes ; puis, après les accords de Brest-Litovsk, prend part à la fondation de la confédération anarchiste ukrainienne Nabat. Lorsque la répression bolchevique disperse ses membres, il rejoint le mouvement makhnoviste. Arrêté, condamné à mort par Léon Trotski, il sera finalement expulsé de Russie et s'établira de nouveau en France, après un séjour en Allemagne.

Cette vie trépidante de militant révolutionnaire ne l'a pas empêché de fonder une famille et d'assurer, même dans les pires conditions, l'existence de ses enfants en effectuant souvent plusieurs travaux le jour et jusque tard dans la nuit. Malgré les difficultés rencontrées, les camarades exilés qui faisaient appel à sa solidarité n'étaient jamais rabroués et Voline leur venait en aide du mieux qu'il le pouvait.

L'échec de la révolution mondiale dans les années 20 va soulever un débat dans lequel Voline prendra sa place. Ce nécessaire travail de clarification de la pensée anarchiste se limitera hélas, en France, au problème de l'organisation et cette cristallisation aboutira à une division durable. L'incapacité, toujours actuelle, de mener une réflexion théorique de rénovation explique en partie la faiblesse du mouvement libertaire.

Avec la Révolution espagnole, l'espoir renaîtra et il participera au soutien de la lutte menée par la CNT-FAI, tout en critiquant ces mouvements lorsque ceux-ci s'engageront dans la collaboration gouvernementale. Trop violents, trop pertinents peut-être, ses jugements furent mal acceptés par les compagnons espagnols. Mais Voline connaissait trop la façon de faire des communistes inféodés à Moscou pour ne pas craindre leur mainmise et l'étouffement de la révolution.

Et le fascisme déferlera sur l'Europe... isolés, dispersés, écartelés entre le refus du militarisme et la nécessaire lutte contre le fascisme, les anarchistes français se réfugieront dans l'action individuelle. Voline, pourtant malade, d'ascendance juive et franc-maçon lui-même, ne sera pas le dernier à refuser l'attentisme et, avec le goupe clandestin de Marseille, tentera de maintenir la résistance spécifique anarchiste. Malgré sa faiblesse physique, il sera également de ceux qui rétabliront les liens pour reconstituer le mouvement libertaire.

Le plus grand mérite de Voline fut de nous avoir relaté cette « *révolution inconnue* », niée et occultée par l'histoire officielle écrite par les vainqueurs bolcheviques. Lui, il laisse parler les véritables protagonistes : les ouvriers et les paysans russes qui furent bâillonnés et soumis à un nouveau despotisme, et nous livre des faits et des documents qui auraient à jamais été perdus. Depuis 1989, les démocraties populaires se sont écroulées à l'Est et l'on redécouvre lentement la « *mémoire des vaincus* », les Makhno (1) et autres victimes du « *Gallifet de Kronstadt* » (Trotski). C'est son analyse du fascisme rouge qui nous permet aujourd'hui de mieux comprendre les relations entre communistes et nationalistes en Russie ou en ex-Yougoslavie, lorsqu'on peut encore distinguer les uns des autres.

« *La vérité est que Voline a eu une existence si féconde et si dramatique, si intense et si variée, que nous ressentons une profonde peine en traçant ce léger essai. Voline mérite beaucoup plus...* » Voilà ce qu'écrivait M.S. en octobre 1946 dans *le Libertaire*, à l'occasion du premier anniversaire de la mort de Voline. Bien modestement, nous espérons avec ce numéro qui lui est consacré avoir répondu à son souhait et cela très exactement cinquante ans après la disparition de celui qui a tant donné au mouvement libertaire.


Doc. IIHS.

(1) *Pour l'anecdote, notons que six timbres ont été émis en Ukraine en 1993 pour commémorer le mouvement makhnoviste.*

SOMMAIRE

3 Une vie de luttes par Sylvain Boulouque

14 La Russie des tsars... par Alexandre Tchoukaev

27 Voline et la Révolution russe par Ignacio De Llorens

33 Le débat plate-forme ou synthèse par Gaetano Manfredonia

45 URSS. Le fascisme rouge par C. Jacquier (avec un article de Voline)

52 Face à la guerre civile d'Espagne par David Berry

63 Voline et la presse anarchiste par René Bianco

73 Le mouvement anarchiste dans la tourmente par G. de Puytorac



MINISTÈRE
de l'Intérieur
DIRECTION
de la Sûreté Générale
CABINET
du Directeur

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Paris, le 24. MARS 1925

Mon Cher Ami,

Vous avez bien voulu appeler mon attention sur les difficultés que rencontre M. EICHENBAUM pour faire délivrer un passeport à sa femme et à ses enfants.

Je m'empresse de vous faire connaître que j'ai adressé téléphoniquement des instructions au Commissaire spécial de Jeumont pour que M. EICHENBAUM et sa famille ne soient pas inquiétés lorsqu'ils se présenteront à ce poste, même s'ils ne sont pas munis de passeports. De plus, je prie le Ministère des Affaires Etrangères d'inviter notre Consul à Berlin à délivrer le visa à la famille EICHENBAUM.

Croyez, Mon Cher Ami, à mes sentiments bien cordiaux et dévoués.

Le Directeur de la SURETE GENERALE :

Monsieur SELLIER, Conseiller Général
Maire de Suresnes

Doc. Léo Voline.

Vous trouverez intercalé entre chaque article un portrait de militant ayant connu Voline.

11 Makhno par Igor Kadras

25 Piotr Archinov par Sylvain Boulouque

31 Mollie Steimer par H.B.

32 Senya Flechine par H.B.

42 G.P. Maximov par Heiner Becker

51 J. Doubinsky par S.B.

61 A. Prudhommeaux par Charles Jacquier

68 Louis Louvet par P.-V. Berthier

70 Sébastien Faure par Didier Roy

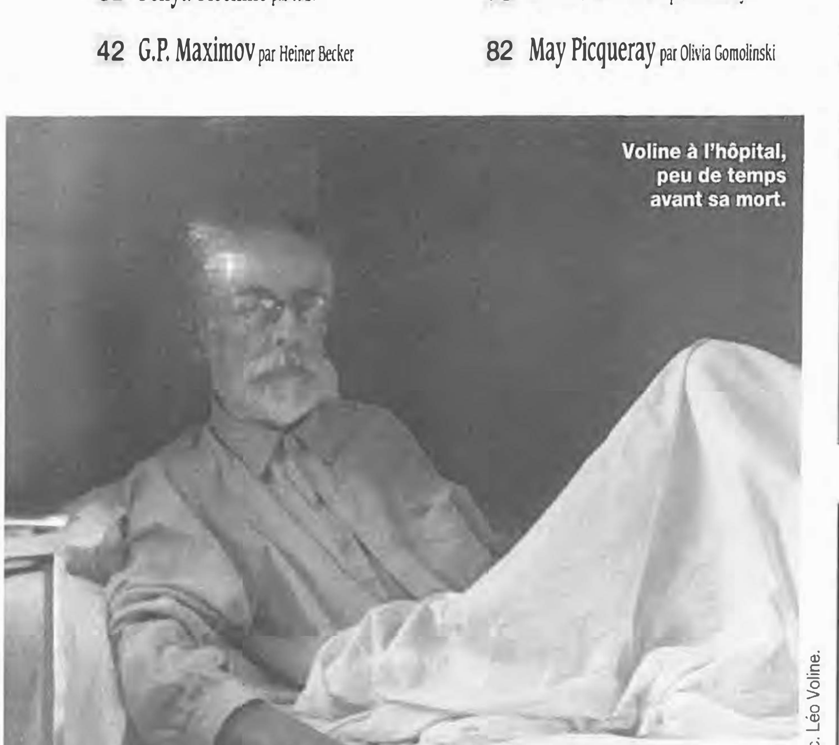
82 May Picqueray par Olivia Gomolinski

Trois interviews ont été réalisées auprès de compagnons très proches de Voline

21 Léo Voline par la rédaction

44 Nikolas Tchorbadieff par S.B.

76 André Arru par la rédaction



Voline à l'hôpital, peu de temps avant sa mort.

Doc. Léo Voline.

Nous tenons à remercier tous ceux, organisation ou particulier, qui nous ont aidé à réaliser ce numéro, et tout particulièrement ceux qui nous ont confié leurs documents iconographiques : famille Picqueray, Claude Doubinsky, Jenny Prudhommeaux, André Arru, sans oublier bien sûr Léo Voline.

ITINERAIRE

Numéro 13 - 1996
1 bis, rue Emilie, 77500 CHELLES
Directeur de la publication : D. Roy
Administration : Maurice Colombo
Rédaction : H. Becker, P. Bedos, D. Roy
J. Bolufer, M. Colombo, V. Fau-Vincenti.
N° ISSN : 0986-6043
Dépôt légal : 2e trimestre 1994
Impression : Imp. du Sommet,
tél. : 48.28.16.63

Dessin de couverture : Clifford Harper



Doc. Léo Voline.

Une vie de luttes

A travers les révolutions russes et deux guerres mondiales, ayant parcouru l'Europe et les Etats-Unis, voilà l'itinéraire d'un infatigable lutteur contre le fascisme rouge et la peste brune. Epuisé et malade, il ne verra pas la publication de son œuvre majeure qui demeure essentielle pour connaître « La Révolution inconnue ».

Voline, assis, à côté de son frère.

1825

Naissance du mouvement décembriste (« dékabriste ») dirigé contre le tsar et pour l'établissement d'un régime constitutionnel.

1861

3 mars (19 février) (1). Le tsar Alexandre II abolit le servage en Russie. Le manifeste ne sera publié qu'en 1863.

1881

13 mars (1er mars). Le groupe Narodnaïa Volia (La Volonté du peuple) assassine le tsar Alexandre II. Les membres du groupe sont

Voline, étudiant, assis, premier à gauche.

Doc. Léo Voline.

arrêtés et exécutés quelque temps après.

1882

11 août. Naissance de Vsevolod Mikhaïlovitch Eichenbaum, à Tichvine (gouvernement de Novgorod, Russie) dans une famille aisée. Son grand-père était mathématicien et poète. Son père (Mikhael) et sa mère (Glotoff Nadejda) sont médecins.

1901

Vsevolod rompt avec sa famille, alors qu'il effectue des études de droit à la faculté de Saint-Pétersbourg, pour entrer dans le mouvement socialiste révolutionnaire russe. Il avait fait ses études au collège « High School » de Voronej et parle couramment le français et l'allemand. Jusqu'à la révolution de 1905, il donne des cours et en même temps s'occupe de la formation de militants révolutionnaires.

1905

22 janvier (9 janvier). « Dimanche rouge » de Saint-Pétersbourg, Voline participe à la première révolution russe.

23 janvier (10 janvier). Il est membre du premier soviet, dont le but est de recueillir des fonds pour venir en aide aux victimes de la répression de la veille. Il en refusa la présidence, estimant que celle-ci devait revenir à un ouvrier et non à un intellectuel.

C'est à cette époque qu'il prend le pseudonyme de Voline. Durant l'année, son père décède et il reçoit un héritage important qu'il donne au Parti socialiste-révolutionnaire. Il estime que ce bien est la propriété de tous.

Octobre. Grève générale dans l'ensemble de la Russie.

26 octobre (13 octobre). Création du premier soviet reconnu comme tel, Nosar-Khroustaliev en assure la présidence jusqu'au 9 décembre (26 novembre), date de son arrestation. Trotski le remplace. L'existence de deux soviets avec des buts différents crée l'ambiguïté sur l'origine du premier soviet.

Novembre-décembre. Attentats anarchistes à l'hôtel Bristol de Varsovie et au café Libman à Odessa.

1906

Novembre (octobre). Voline participe à une insurrection dans l'île de Kronstadt. Il est arrêté et emprisonné à la forteresse Pierre-et-Paul, puis déporté en Sibérie.

1907

Il s'échappe de Sibérie et réussit à gagner la France.

Août. Congrès international des anarchistes à Amsterdam.

1908-1909

C'est semble-t-il à cette époque qu'il rencontre sa première compagne : Tatiana Solopova (membre du Parti socialiste-révolutionnaire russe en exil en France). Voline fréquente les cercles socialistes-révolutionnaires russes.

Tatiana Solopova (=1872 - 1915).

Doc. Léo Voline.

1910

2 septembre. Naissance de son premier fils : Igor.

1911

C'est apparemment à cette date que Voline devient anarchiste.

Fondation de *Golos Trouda* (*la Voix du travail*) à New York.

1912

22 janvier. Naissance de son deuxième fils : Georges. Dans le courant de l'année, sa compagne tombe malade et est transportée à l'hôpital.

1913

Voline est membre du Comité d'action international contre la guerre. Il rencontre sa seconde compagne : Anna Grigorieff.

1914

31 juillet. Assassinat de Jaurès.

1er août. Début de la Première Guerre mondiale.

Saint-Pétersbourg devient Petrograd.

1915

12 février. Manifeste de Malatesta et de trente-cinq autres militants : *L'Internationale anarchiste et la guerre*.

Eté. Mort de Tatiana Solopova.

15 août. Naissance de sa fille Natacha.

5-8 septembre. Conférence socialiste de Zimmerwald.

1916

14 mars. Parution du *Manifeste des Seize*, daté du 28 février.

Eté. Compte tenu de son activité antimilitariste, le gouvernement Millerand-Viviani décide l'arrestation et l'expulsion de Voline.

6 août. Il quitte la France clandestinement en s'embarquant comme soutier à Bordeaux. Voline se rend aux Etats-Unis. Durant son séjour, il organise de nombreuses conférences sur la Révolution russe de 1905. Il adhère à l'Union des ouvriers russes des Etats-Unis et du Canada, et collabore à son organe : *Golos Trouda*.

1917

4 janvier. Naissance de son fils Léo.

8-12 mars (23-27 février). Grèves et manifestations à Petrograd. Formation d'un Comité provisoire le 12 mars (27 février).

15 mars (2 mars). Abdication du tsar, formation du Gouvernement pro-


Doc. Léo Voline.

Anna Grigorieff (1884 - 1939).

visoire dirigé par Kerenski. Lorsque Voline apprend la chute du tsarisme, il désire rentrer en Russie et y réussit grâce à la Croix-Rouge anarchiste, constituée par Rudolf Rocker et Alexandre Schapiro.

Mars. Création à Petrograd et à Moscou d'une Fédération des groupes anarcho-communistes.

16 avril (3 avril). Retour d'exil de Lénine et arrivée à Petrograd.

Mai-juin. Lors de son voyage de retour, Voline édite une feuille ronéotypée : *Poplavok (le Flotteur)*.

Juin. Kropotkine rentre en Russie.

16-18 juillet (3-5 juillet). « Journées de juillet ». Dans la crainte d'une attaque de l'armée allemande et d'un ordre de mobilisation, les anarchistes et les bolcheviks créent des comités pour renverser le Gouvernement provisoire.

Voline arrive en Russie.

22 septembre (9 septembre). Trotski est réélu président du soviet de Petrograd.

23 octobre (10 octobre). Retour de Lénine qui s'était réfugié en Finlande après les « Journées de juillet ».

6-7 novembre (24-25 octobre). Insurrection bolchevique. Formation du Comité militaire révolutionnaire, auquel participe quatre militants anarchistes.

8 novembre (26 octobre). Décrets sur la terre et la paix.

27 novembre (14 novembre). Décret sur le contrôle ouvrier.

Décembre (novembre). Soulèvement de Denikine et sécession de l'Ukraine et de la Finlande.

20 décembre (7 décembre). Création de la Tcheka.

1918

18-19 janvier (5-6 janvier). Dissolution de l'Assemblée constituante.

23 janvier (10 janvier). Troisième congrès des soviets.

18 février. Offensive allemande contre la Russie. Voline séjourne à Petrograd. Il est le gérant de *Golos Trouda*, organe de l'Union pour la propagande anarcho-syndicaliste.

3 mars. Traité de paix de Brest-Litovsk.

Mars. Le pouvoir bolchevique quitte Petrograd pour Moscou.

11-12 avril. Premières arrestations d'anarchistes par la Tcheka à Moscou.

Printemps. Voline condamne violemment par voie de presse les accords de Brest-Litovsk. Il quitte Petrograd et son poste de gérant pour se rendre sur le front en Ukraine.

Eté. De retour du front, Voline se rend à Moscou, où il séjourne quelque temps avant de retrouver sa compagne et ses quatre enfants, qu'il n'avait pas vus depuis son départ de France, à Bobrow, où il fonde avec ses compagnons la Confédération anarchiste de l'Ukraine Nabat (Tocsin), organisation qui regroupe les trois tendances historiques de l'anarchisme, à la condition que celles-ci participent activement au mouvement révolutionnaire. En même temps, il participe au soviet de Bobrow et s'occupe principalement


Alexandre Schapiro.

Doc. Heiner Becker.


Nestor Makhno (1889-1934) en Ukraine.

Doc. IIHS.

des problèmes d'éducation et de culture.

25 août-1er septembre. Première conférence panrusse des anarcho-syndicalistes.

30 août. Attentat de Fanny Kaplan (socialiste-révolutionnaire) contre Lénine.

Novembre. L'Armée rouge réoccupe l'Ukraine.

11 novembre. Armistice et fin de la Première Guerre mondiale.

12-16 novembre. Première conférence de la confédération Nabat. La rédaction du journal est transférée à Koursk.

25 novembre-1er décembre. Seconde conférence panrusse des anarcho-syndicalistes.

25 décembre. Congrès panrusse des anarcho-communistes.

1919

15 janvier. Assassinat de Rosa Luxemburg et de Karl Liebnecht en Allemagne.

23 janvier. Premier congrès de la Makhnovtchina (mouvement insurrectionnel des paysans ukrainiens d'inspiration anarchiste).

12 février. Deuxième congrès de la Makhnovtchina à Goulaï-Polé.

2-7 mars. Congrès de fondation de la Troisième Internationale (Komintern).

4 mars. Naissance de son fils Alexandre.

21 mars. Insurrection des conseils en Hongrie.

Printemps. Débarquement des forces coalisées sur les bords de la mer Noire.

2-7 avril. Premier congrès de la confédération Nabat ; Voline est mandaté pour assurer l'ouverture et la présidence des séances.

8 avril. Proclamation de la République des conseils de Bavière.

10 avril. Troisième congrès de la Makhnovtchina.

19 au 21 avril. Mutinerie des marins de la mer Noire.

2 mai. Chute de Munich : la République des conseils de Bavière est écrasée.

27 juin au 7 août. Ecrasement de la République des conseils de Hongrie.

Eté. Après que la répression bolchevique eut dispersé les membres du Nabat, Voline rejoint le mouvement makhnoviste et s'occupe des questions d'éducation, de culture, d'organisation des meetings. Tout au long de la Révolution russe, il fera plus de quatre cents conférences.

Août. Voline est nommé président du Conseil militaire insurrectionnel.

25 septembre. Attentat de l'anarchiste Kovalevitch contre le quartier général clandestin des bolcheviks.

26 septembre. Victoire de Makhno sur l'armée de Denikine.

Décembre-janvier. Victime du typhus à Krivoï Rog, Voline se rend à Moscou pour y être soigné. Il est arrêté par la 14e Armée rouge et remit à la Tcheka qui l'emprisonne.

1920

Juin. Parution du *Gauchisme, maladie infantile du communisme* de Lénine.

16 juillet-7 août. Deuxième congrès de l'Internationale communiste (Troisième Internationale).

Octobre. Voline doit sa libération à l'alliance passée entre Nestor Makhno et les bolcheviks — accord de lutte commune contre les armées blanches, qui ne fut pas respecté par le nouveau pouvoir.

16 novembre. Wrangel est battu par l'Armée rouge.

26 novembre. Les bolcheviks rompent l'alliance avec Makhno. L'Armée rouge attaque Goulaï-Polé.

24 décembre. Voline est à nouveau arrêté en compagnie de l'ensemble des responsables du Nabat dont le congrès devait se tenir le lendemain.

25-30 décembre. Congrès de Tours de la SFIO, où la majorité des militants décide d'adhérer à la Troisième Internationale.

31 décembre. Suite à la scission de la SFIO, fondation du Parti communiste (Section française de l'Internationale communiste).

1921

8 février. Mort de Kropotkine.

13 février. Funérailles de Kropotkine : cet enterrement sera la dernière manifestation anarchiste à Moscou.

1er-17 mars. Insurrection des marins de Kronstadt. La répression de l'insurrection, dirigée par Trotski, s'étend à toutes les oppositions au pouvoir bolchevique. La phrase de Lénine résonne dans toute la Russie : « *Le bolchevisme, c'est un parti au pouvoir et les autres en prison.* »

8-16 mars. Le dixième congrès du Parti communiste russe instaure la Nouvelle Economie politique (NEP).

3-19 juillet. Premier congrès de l'Internationale syndicale rouge.

Eté. Ecrasement de la Makhnovtchina par l'Armée rouge.

Automne. Condamné à mort par

Léon Trotski, Voline est libéré et banni de Russie soviétique grâce à une double pression : la grève de la faim qu'il entame en compagnie de ses dix compagnons d'infortune (dont Gregorï Maximov et Senya Flechine) et la pression des délégués européens venus pour la préparation du premier congrès de l'Internationale syndicale rouge (ISR).

1922

Janvier. Lorsque Voline arrive en Allemagne, avec sa compagne et ses cinq enfants, il est pris en charge par la section berlinoise de l'Union libre des ouvriers d'Allemagne (FAUD).

6 février. La Tcheka devient la Guépéou.

Avril. Staline est élu secrétaire général du Parti communiste bolchevique.

26 juin. La CGT scissionne, une minorité fonde la CGTU.

19 novembre-2 décembre. Second congrès de l'ISR, durant lequel May Picqueray proteste contre les emprisonnements de militants anarchistes.

Voline participe à la rédaction et à la traduction du livre *La Répression de l'anarchisme en Russie soviétique*, qui paraît l'année suivante pour son édition française à la Librairie sociale. En même temps, il s'occupe de l'hebdomadaire anarchiste *Rabotchee anarkhist (l'Ouvrier anarchiste)*, destiné à la communauté russe en exil à Berlin.

22 décembre. Réunion à Berlin d'anarcho-syndicalistes de douze pays et reconstitution de l'Association internationale des travailleurs (AIT).

1923

Il traduit le livre d'Archinov, *Histoire du mouvement makhnoviste*, et en rédige la préface. Il fait parvenir à *la Revue anarchiste* de Sébastien Faure et au *Libertaire* de nombreux articles sur l'histoire de la Révolution russe et la situation de la Russie.

1924

21 janvier. Mort de Lénine. Zinoviev, Staline et Kamenev (« Troïka ») prennent sa succession.

26 janvier. Petrograd devient Leningrad.

23-31 mai. Au treizième congrès du Parti communiste bolchevique d'Union soviétique, condamnation de Trotski qui sera relevé en 1925 de ses fonctions de commissaire du peuple.

Début octobre. La Guépéou arrête Nicolas Lazarevitch à Moscou et, quelques jours plus tard, investit la Commune de Yalta, composée de militants anarchistes.

1925

Janvier. Fondation de *la Révolution prolétarienne* par des militants syndicalistes (Monatte, Rosmer...) qui, ralliés à la révolution d'Octobre, dénoncent la dégénérescence bureaucratique.

Avril. Début de la guerre du Rif.

Printemps. Voline arrive en France et s'installe au 85, Cité-jardin, à Gennevilliers. Il adhère au Groupe d'études sociales.

30 octobre. Naissance de son fils Dimitri.



Pierre Kropotkine sur son lit de mort.

Doc. IIHS.

1926

Juin. Le Groupe des anarchistes russes à l'étranger publie dans la revue *Dielo Trouda* la *Plate-forme d'organisation de l'Union générale des anarchistes (projet)*.

12 et 13 juillet. Voline et Makhno sont présents au congrès de l'Union anarchiste, organisation à laquelle ils donnent leur adhésion.

29 septembre. Nicolas Lazarevitch est libéré et expulsé d'URSS.

Octobre. Voline finit la traduction en français de la *Plate-forme d'organisation...*, qui paraît aux éditions de la Librairie internationale.

Novembre. Parution de la brochure de Nicolas Lazarevitch, *Ce que j'ai vécu en Russie*.

1927

Avril. Voline et sept autres militants publient *Réponse à la plateforme*, qui paraît chez le même éditeur.

11 mai. Arrestation à Moscou de l'anarchiste italien Francesco Ghezzi.

Août. Les plate-formistes réplique par un autre texte, *La Réponse aux confusionnistes de l'anarchisme*. Le débat qui ne touche initialement que les militants russes prend une envergure internationale.

Novembre. Parution de la brochure, rédigée par Voline, du Comité international de défense anarchiste : *Comme au temps des tsars. L'exil et la prison, parfois la mort contre les meilleurs révolutionnaires*.

1928

12 janvier. L'opposition trotskiste est battu en URSS, Trotski est exilé en Asie centrale.

17 juillet-1er septembre. Sixième congrès de l'Internationale communiste. La ligne de « front unique ouvrier » est abandonnée pour la ligne « classe contre classe ». Cette ligne est fondée sur l'attaque systématique de la social-démocratie, qualifiée d'ennemi prioritaire.

Octobre. Début du premier plan quinquennal en URSS.

1930

27 janvier. Initiation maçonnique de Voline, il entre dans la loge Clarté.

Voline fait partie de l'équipe de rédaction de *L'Encyclopédie anarchiste* dirigée par Sébastien Faure. Son article sur la Révolution russe fut repris sous forme de livre et intitulé : *La Véritable Révolution sociale*.

Février. Parution de la brochure

du Comité pour la libération de F. Ghezzi : *Au secours de F. Ghezzi, un prisonnier du Guépéou.*

Octobre. Emeutes contre les collectivisations forcées en Ukraine.

1931

7 février. Voline rédige de nombreux articles concernant la Russie dans l'ensemble de la presse libertaire. Le n° 294 du *Libertaire*, intitulé « Sous la botte de Staline », consacré aux emprisonnements des militants en Union soviétique, est coordonné par Voline.

1932

22 mars. Voline devient maître (grade maçonnique).

Novembre. Pacte de non-agression franco-soviétique.

1933

30 janvier. Hitler est nommé chancelier du Reich.

27 février. Incendie du Reichstag. Prudhommeaux prend la défense de Marinus Van der Lubbe, conseilliste hollandais, qui est accusé d'avoir mis le feu au Reichstag.

5 mars. Triomphe des nazis aux élections législatives.

20 mars. Ouverture à Dachau du premier camp de concentration.

23 mars. Hitler se fait accorder les pleins pouvoirs.

2 mai. Dissolution des syndicats allemands et confiscation de leurs biens.

10 mai. Autodafé de livres dans de nombreuses villes allemandes.

14 juillet. Le Parti national-socialiste est proclamé parti unique.

1934

6 février. Manifestation des ligues d'extrême droite à Paris.

9 et 12 février. Manifestations antifascistes.

Juillet. Voline rédige pour *Ce qu'il faut dire* de Bruxelles son texte « Le fascisme rouge », qui sera réédité quelques semaines plus tard sous forme de brochure.

10 juillet. Assassinat de l'anarchiste allemand Erich Mühsam à la prison (2) d'Oranienburg.

25 juillet. Mort de Nestor Makhno. Voline prononce son éloge funèbre au cimetière du Père-Lachaise quelques jours plus tard.

Eté. Trotski est expulsé de France. Voline proteste contre son expulsion, tout en rappelant son rôle durant l'insurrection de Kronstadt.

1er décembre. Assassinat de Kirov qui marque dans la politique stalinienne la date d'un nouvel engrenage de la terreur, aboutissant aux grands procès de la vieille garde bolchevique.

1935

Juillet-août. Septième congrès de l'Internationale communiste, qui modifie sa ligne et prône l'unité du mouvement ouvrier. Le Parti communiste devient Parti communiste français.

Septembre. Lois antisémites de Nuremberg en Allemagne.

1936

16 février. Victoire du Front populaire espagnol aux élections.

2-6 mars. Congrès de réunification de la CGT.

3 mai. Victoire électorale du Front populaire français.

Mai-juin. Grèves et occupations d'usines en France.

7 juin. Accords de Matignon.

19 juillet. Début de la Révolution espagnole.

15 et 16 août. Fondation de la Fédération anarchiste de langue française (FAF) à Toulouse. Voline participe aux travaux de constitution. Il anime le groupe Synthèse anarchiste, puis le groupe du 3e arrondissement de Paris.

Lorsque Prudhommeaux se trouve à Barcelone, Voline s'occupe des articles français de *l'Espagne antifasciste (CNT-FAI-AIT)*, qui deviendra *l'Espagne nouvelle*.

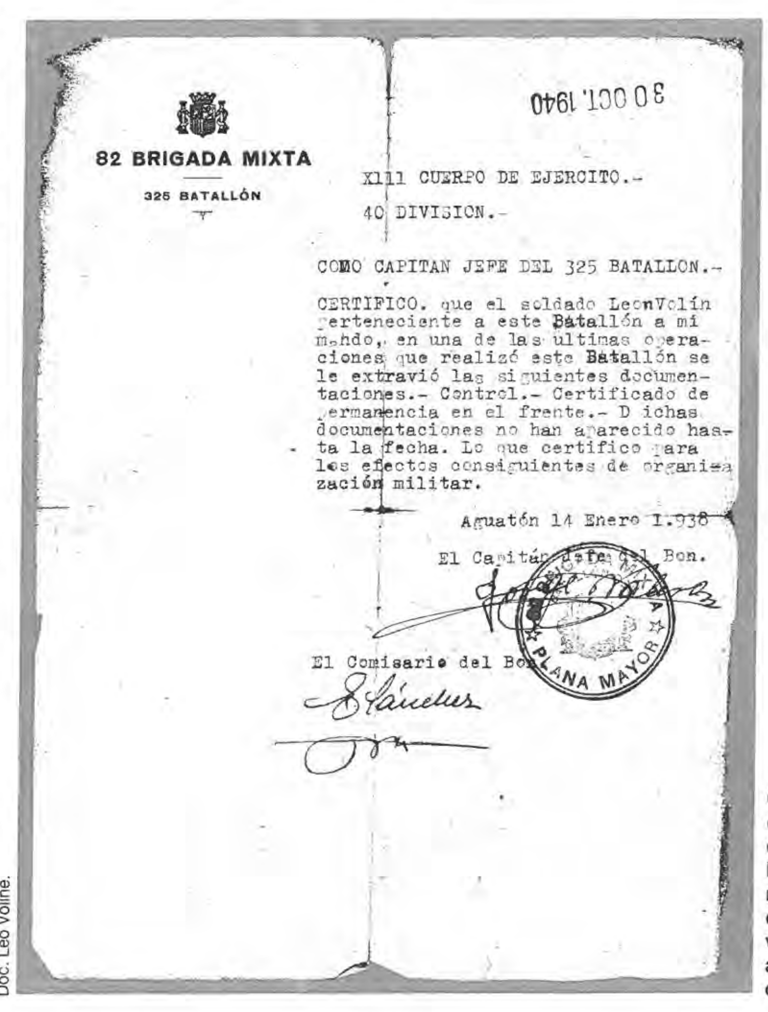
18 août. Création du Groupe international de la colonne Durruti.

19 au 24 août. Premier procès de Moscou. Zinoviev et Kamenev sont condamnés à mort. Voline analyse dans *Terre libre* les procès.

Octobre. Les premiers « brigadistes » arrivent en Espagne.

4 novembre. Participation d'anarchistes au gouvernement espagnol. Voline, comme Prudhommeaux et de nombreux autres militants, refuse de soutenir l'entrée d'anarchistes au gouvernement de la République espagnole. Il la dénonce dans *Terre libre*, ce qui lui vaut la vindicte des représentants de la CNT-FAI.

19 novembre. Mort de Durruti, son enterrement sera la plus grande manifestation ouvrière depuis la mort de Lénine. *L'Espagne nouvelle* lui consacre un numéro spécial.



30 OCT. 1940

82 BRIGADA MIXTA

325 BATALLÓN

XIII CUERPO DE EJERCITO.-

40 DIVISION.-

COMO CAPITAN JEFE DEL 325 BATALLON.-

CERTIFICO. que el soldado LeonVolín perteneciente a este Batallón a mi mando, en una de las ultimas operaciones que realizó este Batallón se le extravió las siguientes documentaciones.- Control.- Certificado de permanencia en el frente.- D ichas documentaciones no han aparecido hasta la fecha. Lo que certifico para los efectos consiguientes de organización militar.

Aguatón 14 Enero 1.938

El Capitán Jefe del Bon.

PLANA MAYOR

El Comisario del Bon.

Doc. Léo Voline.

Certificat de combattant délivré à Léo Voline en remplacement de ses papiers volés lors d'une attaque de sa division.

Décembre. La nouvelle Constitution soviétique est adoptée, elle est présentée comme la constitution la plus démocratique n'ayant jamais existé.

1937

Janvier. Les fils de Voline, Léo et Alexandre, se rendent en Espagne.

23 au 30 janvier. Seconde vague des procès de Moscou.

3 mai. Attaque du central téléphonique de Barcelone. Début de la terreur stalinienne en Espagne.

5 mai. Assassinat de l'anarchiste italien Camillo Berneri à Barcelone.

16 juin. Assassinat, après un procès stalinien, d'Andrés Nin.

Purge dans l'Armée rouge.

21 juin. Démission du gouvernement Blum.

14-15 août. Voline participe aux travaux du congrès de Clermont-Ferrand de la Fédération anarchiste. Il est mandaté au comité de rédaction de *Terre libre*, journal de cette organisation.

1938

16 février. Mort dans des conditions suspectes de Léon Sedov, fils de Trotski.

2-13 mars. Troisième procès de Moscou.

Mi-août. Congrès de la Fédération anarchiste à Lyon.

Septembre. Parution de la brochure *La Révolution est en marche* aux éditions Vie et pensée, qui succèdent aux Cahiers de *Terre libre*. Voline continue de collaborer à *Terre libre* où il rédige des articles sur la Russie et l'Espagne.

Il séjourne quelque mois à Nîmes.

29-30 septembre. Accords de Munich.

Octobre. Procès stalinien des dirigeants du POUM en Espagne.

9 novembre. « Nuit de cristal » en Allemagne et premières persécutions raciales.

1939

26 janvier. Prise de Barcelone par les troupes franquistes.

28 mars. Chute de Madrid. Fin de la guerre civile espagnole. Les réfugiés espagnols ayant franchi la frontière sont emprisonnés dans des « centres de rassemblement pour étrangers ».

Voline s'installe à Marseille et rentre dans la loge maçonnique Parfaite Union.

23 août. Signature du pacte germano-soviétique par Molotov et Ribbentrop, en présence de Staline.

1er septembre. Invasion de la Pologne. Mobilisation générale en France.

3 septembre. La Grande-Bretagne et la France déclarent la guerre à l'Allemagne.

17 septembre. Entrée de l'Armée rouge en Pologne. Massacre de Katyn : 25 000 officiers polonais sont assassinés par l'armée soviétique.

15 décembre. Sa compagne, Anna Grigorieff, meurt à Aix-en-Provence.

1940

11 février. Accord commercial entre l'Allemagne nazie et l'URSS stalinienne.

10 mai. L'armée allemande envahit le Benelux et le nord-est de la France.

18 mai. Pétain est nommé ministre d'Etat et vice-président du Conseil.

10 juin. L'Italie entre en guerre.

14 juin. L'armée allemande pénètre dans Paris.

15 juin. L'URSS occupe les pays baltes.

16-17 juin. Formation du gouvernement Pétain. Le 17, à 12 h 30, Pétain annonce l'armistice à venir.

Mi-juin. Les représentants du Parti communiste français demande, sans succès, aux autorités militaires allemandes l'autorisation de faire reparaître *l'Humanité* au grand jour.

18 juin. Appel du général de Gaulle.

22 juin. L'armistice est signé à Rethondes. Partage de la France en deux zones.

10 juillet. L'Assemblée nationale, réunie à Vichy, vote les pleins pouvoirs au maréchal Pétain

20 août. Assassinat de Trotski à Mexico.

3 octobre. Statut des juifs promulgué par le gouvernement de Vichy.

24 octobre. Entrevue Hitler-Pétain à Montoire.

13 décembre. Premier numéro de *Libération Nord*.

1941

Février. Voline rencontre André Arru, avec lequel il fonde le Groupe anarchiste international. Ils rédigent brochures et tracts.

22 juin. Les troupes allemandes pénètrent en Russie.

21 août. Fabien, militant communiste, assassine un officier allemand.

16 septembre. Première exécution d'otages.


Doc. Léo Voline.

Voline à Marseille en 1940.

7 décembre. Attaque japonaise contre Pearl Habour, les Etats-Unis entrent en guerre.

1942

20 janvier. Conférence de Wansee programmant le génocide des juifs d'Europe centrale et orientale, qui sont déportés vers les camps d'extermination.

16 juillet. Rafle du Vel'd'Hiv (13 000 juifs arrêtés).

8 novembre. Débarquement américain en Afrique du Nord.

11 novembre. La zone « libre » est occupée par les Allemands.

1943

19 avril-8 mai. Insurrection du ghetto de Varsovie.

15 mai. Réunion préparatoire du Conseil national de la Résistance (CNR) sous la présidence de Jean Moulin.

21 juin. Arrestation de Jean Moulin.

Juin. Parution de la revue *la Raison* (n° 1), rédigée entre autres par Voline et Arru.



Doc. Léo Voline.

Voline sur son lit à l'hôpital Laennec.

Tirage à Toulouse du tract signé par la Fédération internationale syndicaliste révolutionnaire, composé à Marseille par Voline et Arru, *A tous les travailleurs de la pensée et des bras.*

19 juillet. Congrès anarchiste clandestin de Toulouse, auquel Arru et Voline participent.

3 août. André Arru est arrêté. Il s'évadera de la prison d'Aix-en-Provence dans la nuit du 24 au 25 avril 1944.

1944

6 juin. Débarquement des Alliés en Normandie.

10 juin. Massacre d'Oradour-sur-Glane (642 victimes).

1er août-3 octobre. Soulèvement de Varsovie.

15 août. Débarquement franco-américain en Provence.

18 août. Grève générale à Paris.

19 août. Libération de Toulouse. Tract *Manifeste des groupes libertaires à tendance anarcho-syndicaliste* distribué « *les jours mêmes du départ de l'armée allemande* ».

19-25 août. Libération de Paris.

29-30 octobre. Précongrès d'Agen du mouvement anarchiste. Voline y participe.

1945

17 janvier. Les troupes soviétiques, stationnées sur les bords de la Vistule depuis le mois d'août, entrent dans Varsovie.

Février. Parution du n° 1 des *Petits Cahiers*, sous l'égide de la Fédération libertaire, Région du sud. Voline assure la rédaction des quatre numéros publiés.

Mars. Voline tombe malade, il est hospitalisé.

28 avril. Exécution de Mussolini.

30 avril. Mort de Hitler.

7-9 mai. Capitulation de l'Allemagne nazie.

25 mai. Voline sort de l'hôpital, il est hébergé par des camarades espagnols dans la banlieue de Marseille.

Août. Son fils Léo vient le chercher et le conduit à Paris.

18 septembre. Voline décède à l'hôpital Laennec, à l'âge de 63 ans, des suites de la tuberculose qu'il avait contractée lors de ses divers emprisonnements. Le mouvement anarchiste lui rend hommage lors de son incinération au cimetière du Père-Lachaise.

1947

Parution du « *devoir de conscience* » de Voline : *La Révolution inconnue.* L'édition est assurée par Jacques Doubinsky au nom de l'association des Amis de Voline (3).

1986

Réédition de *La Révolution inconnue*, complétée par les conclusions retrouvées par son fils Léo, aux éditions Belfond.

Sylvain Boulouque

(1) *Pour les événements russes, nous indiquons deux dates : la première en fonction du calendrier grégorien (qui est le nôtre aujourd'hui) et la seconde, entre parenthèses, correspond au calendrier julien en usage jusqu'en février 1918 en Russie (13 jours de retard au XXe siècle). (NdR.)*

(2) *Et non au camp de concentration, ce que confirme la plaque commémorative. Cf. Cyril Bufet, Berlin, éd. Fayard, 1992.*

(3) *L'ouvrage sera régulièrement réédité : en 1969, aux éditions Tallandier ; en 1972, sous forme de trois volumes format de poche aux éd. Belfond.*

** Pour établir cette chronologie, nous nous sommes servi entre autres de celle établie par Paul Avrich,* Les Anarchistes russes, *éd. François Maspero, 1979.*

Nestor Ivanovitch Makhno

NESTOR Ivanovitch Makhno (de son vrai nom Mikhnenko) est né le 27 octobre 1889 à Goulaï-Polé dans le sud de l'Ukraine. C'est le cinquième et dernier fils d'un pauvre paysan qui travaillait aussi comme garçon d'écurie et cocher. Son père mourut fin 1890, laissant sa famille dans la misère. Aussi Makhno dut commencer à travailler très tôt et ne se rendit à l'école que bien irrégulièrement entre 1896 et 1902.

A la suite de la première révolution russe, il entre en 1906 dans un groupe anarchiste-communiste de sa localité natale. Arrêté en août 1908 pour des activités qualifiées de terroristes, il est condamné à mort en 1910. Cette peine sera commuée plus tard en travaux forcés à perpétuité. Emprisonné à la prison Boutirki à Moscou, il y contracte la tuberculose qui sera la cause de sa mort et y fait la connaissance de Piotr Archinov qui lui permet d'approfondir sa connaissance théorique de l'anarchisme. Ils sont libérés en mars 1917, après la révolution de février, et Makhno rentre à Goulaï-Polé.

L'Ukraine avait été, avant l'annexion par l'empire russe, une sorte de démocratie des cosaques jusqu'au XVII[e] siècle, avec à la tête du gouvernement un hetman. Les élites ukrainiennes profitèrent de la révolution de février pour essayer de retrouver l'indépendance du pays et conclurent la paix avec les empires allemand et austro-hongrois avant les bolcheviks, en février 1918 à Brest-Litovsk. Quand le gouvernement moscovite essaya de reconquérir l'Ukraine, l'aide des armées allemande et autrichienne fut demandée. Les Allemands saisirent cette occasion pour faire élire un nouvel hetman, Pavlo Skoropadsky (1873-1945), un des plus grands propriétaires fonciers du pays. Contre l'exploitation du pays (les réquisitions) par les militaires allemands et autrichiens, une résistance paysanne se constitua bientôt.

Luttes de la Makhnovtchina

Makhno qui, après son retour à Goulaï-Polé, avait présidé le soviet des paysans de la région réunit un groupe d'une cinquantaine de guérilleros et organisa la résistance contre les armées autrichienne et allemande. En juin 1918, il se rendit à Petrograd et à Moscou, entre autres pour convaincre les anarchistes et leurs sympathisants de s'intéresser au mouvement ukrainien. Il eut ainsi l'occasion de rencontrer Lénine et Kropotkine. Autant il fut impressionné par ce dernier, autant il fut déçu par les autres anarchistes qu'il rencontra et qu'il qualifia de « *protagonistes d'une révolution de papier* ». De retour en Ukraine, il continua la guérilla et se révéla un génie de stratégie et de tactique guerrières. A la fin de l'année 1918, on l'appelait affectueusement *batko* (« *petit père* ») Makhno et son groupe de guérilleros était devenu une armée de plus de 8 000 combattants.

La fin de l'année vit aussi la chute de Skoropadsky, provoquée par la lutte de Makhno, et son remplacement par un « directoire » modérément socialiste et surtout nationaliste. Mais la plupart des paysans, tout comme Makhno, n'étaient pas enthousiasmés par le nationalisme ; ils réclamaient plutôt une révolution sociale et la redistribution des terres en faveur des petits paysans et des communes agraires. En conséquence, les makhnovistes s'allièrent aux bolcheviks dans la lutte contre le directoire, mais cet accord ne dura que quelques mois. Les makhnovistes essayèrent à la même époque d'établir une société anarchiste dans la région de Goulaï-Polé. Cette entreprise, isolée, ne pouvait pas réussir et n'aboutit pas du fait des luttes qui ne cessaient de préoccuper le mouvement. En charge de la propagande et de la coordination du secteur éducatif se trouvait Piotr Archinov qui, entretemps, avait rallié les rangs makhnovistes.

Les succès du général Anton Ivanovitch Denikine (1872-1947) et de son armée (bénéficiant de l'aide financière et en armes des gouvernements français et anglais, ainsi que de leurs troupes interventionnistes) forcèrent Makhno à s'allier de nouveau avec les bolcheviks. Ceux-ci tentèrent en juin 1919 de se débarrasser de leur allié et abandonnèrent l'armée makhnoviste, sans le ravitaillement nécessaire, au moment de l'offensive. Makhno, qui était forcé d'ouvrir le front aux armées de Denikine, fut ensuite dénoncé par eux pour trahison et lâcheté. Mais dans une manœuvre remarquable, il se retira d'abord avec ses « officiers » du front, laissant ses combattants continuer à lutter avec les bolcheviks, avant de les réunir de nouveau sous le drapeau noir quand le moment lui apparut favorable. Il réussit ainsi, à l'automne 1919, au moment où Denikine et son armée menaçaient Moscou, à réunir 30 000 partisans pour écraser des forces supérieures en nombre.

L'Ukraine libérée pour quelque temps de ses ennemis, les makhnovistes (et l'union des anarchistes qui s'était formée sous le nom de Nabat [Tocsin]) réussirent pendant quelques


Makhno avec ses compagnons.



Doc. Heiner Becker.

mois à mener une révolution sociale et commencèrent à établir une société révolutionnaire. Mais cela se fit presque uniquement dans les campagnes, le succès des anarchistes en ville étant considérablement moindre. Une nouvelle offensive des armées blanches sous le commandement du général Petr Nikolaïevitch Wrangel (1878-1928), successeur de Denikine, obligea une nouvelle fois Makhno à s'allier aux bolcheviks en octobre 1920. Il déclara plus tard que cette entente était la faute la plus grave qu'il avait commise. Car, après la défaite totale des armées blanches, les bolcheviks décidèrent de se débarrasser définitivement de leurs alliés et commencèrent à liquider les makhnovistes. Un changement de leur politique agraire leur apporta les sympathies de beaucoup de paysans et les makhnovistes perdirent peu à peu leurs assises.

L'exil en France

Makhno continua à lutter contre les troupes bolcheviques jusqu'en août 1921, puis il quitta avec les pauvres restes de son armée, environ 250 partisans, la Russie pour la Roumanie. Interné suite aux demandes d'extradition du gouvernement bolchevique, il fut expulsé de Roumanie en avril 1922 et se rendit en Pologne où il fut arrêté presque immédiatement et emprisonné dans un camp de réfugiés. Le gouvernement polonais, très sensible à tout activisme ukrainien — il craignait un mouvement séparatiste en Galicie, territoire que la Pologne venait d'acquérir et qui contenait une minorité ukrainienne importante et hostile —, décida en novembre 1923 de faire un procès à Makhno, l'accusant de « *trahison contre l'Etat de Pologne* ». Acquitté le 1er décembre, Makhno fut libéré seulement le 4 janvier 1924. En juillet de cette même année, il se rendit à Danzig (Gdansk). Incarcéré, il réussira à s'évader pour finalement, grâce aux efforts

Bibliographie

Dittmar Dahlmann, *Land und Freiheit. Machnovscina und Zapatismo als Beispiele agrarrevolutionärer Bewegungen* (*Studien zur modernen Geschichte*, vol. 35), Stuttgart, Franz Steiner Verlag Wiesbaden GmbH, 1986.

V. Litvinov, *Nestor Makhno et la question juive* (Volonté anarchiste n° 24), Paris, groupe Fresnes-Antony de la Fédération anarchiste, 1984.

Nestor Makhno, *La lutte contre l'Etat et autres écrits (1925-1932)*, traduction et présentation d'Alexandre Skirda, s.l. [Cruseilles], J.-P. Ducret, 1984.

Nestor Makhno, *La Révolution russe en Ukraine (mars 1917-avril 1918)*, Paris, La Brochure mensuelle, 1927 ; nouvelle édition, avec un avant-propos de Daniel Guérin, Paris, Editions Pierre Belfond (collection Changer la vie), 1970.

Nestor Makhno, *Makhnovchina i yeyo Vcherashnie Soyusniki-Bolcheviki*, Paris, 1928.

Nestor Makhno, *Po Povodou « Rasyasnyeniya » Volina*, Paris, 1929.

Nestor Makhno, *Pod Oudarami Kontrrevolioutsii*, Paris, 1936 [Mémoires, t. 2].

Nestor Makhno, *Russkaya Revolioutsiya na Ukraine*, Paris, 1929 [Mémoires, t. 1].

Nestor Makhno, *Ukrainskaya Revolioutsiya*, Paris, 1937 [Mémoires, t. 3].

Michael Malet, *Nestor Makhno in the russian civil war*, Londres et Basingstoke, The Macmillan press/The London school of economics and political science, 1982.

Malcolm Menzies, *Makhno : une épopée. Le soulèvement anarchiste en Ukraine, 1918-1921*, traduit de l'anglais par Michael Chrestien, Paris, Editions Pierre Belfond, 1972.

Michael Palij, *The Anarchism of Nestor Makhno, 1918-1921. An aspect of the ukrainian revolution*, Seattle et Washington, University of Washington Press, 1976.

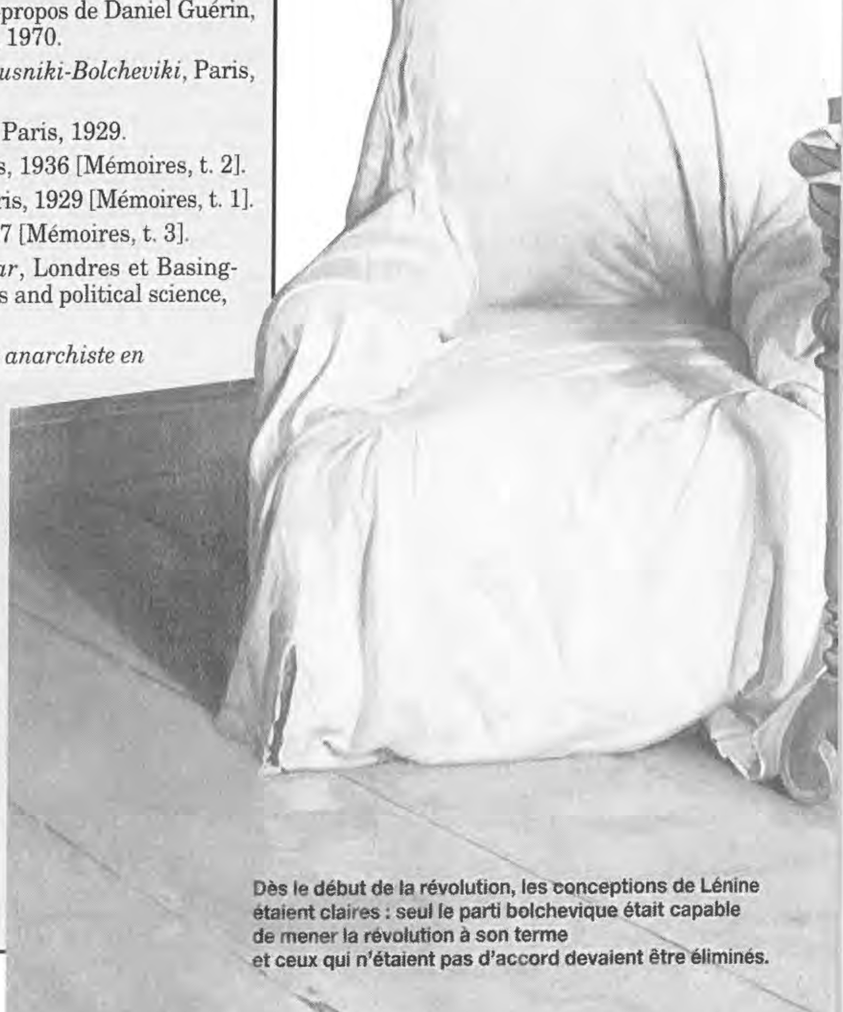
Victor Peters, *Nestor Machno. Das Leben eines Anarchisten*, Winnipeg (Canada), Echo Books, n.d. [1969].

Victor Peters, *Nestor Makhno. The life of an anarchist*, Winnipeg (Canada), Echo Books (2e 1971 [1er 1970]).

Alexandre Skirda, *Nestor Makhno. Le Cosaque de l'anarchie. La Lutte pour les soviets libres en Ukraine, 1917-1921*, s.l. [Paris], A.S. [Alexandre Skirda], 1982 ; nouvelle édition sous le titre *Les Cosaques de la liberté*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1985.

Horst Stowasser, *Die Machnotschina. Der Kampf anarchistischer Rebellen für eine freie Gesellschaft in der Ukraine, 1917-1922*, 2e édition, Wetzlar, An-Archia Verlag et Rodenhausen, Winddruck Verlag, 1979.

Yves Ternon, *Makhno, la révolte anarchiste*, Bruxelles, Editions Complexe, 1981.



Dès le début de la révolution, les conceptions de Lénine étaient claires : seul le parti bolchevique était capable de mener la révolution à son terme et ceux qui n'étaient pas d'accord devaient être éliminés.


Galina Makhno et sa fille Lucia.

Doc. Heiner Becker.

de Voline, rejoindre l'Allemagne, où il vécut pendant l'hiver 1924-1925 à Berlin. Au printemps 1925, il suivit Voline et s'installa à Paris (où il retrouva sa femme Galina et sa fille Lucia). Aidé surtout par May Picqueray, il travailla un moment comme aide-fondeur dans une entreprise, puis chez Renault. Mais il acceptait difficilement la « discipline ouvrière » et perdait ses emplois assez rapidement. Il commença à écrire ses Mémoires (dont un volume fut publié en français) et il participa régulièrement par des articles à la revue d'Archinov, *Dielo Trouda*. Il soutint aussi ce dernier lors des débats concernant la *Plate-forme* en 1926.

Bien qu'épisodiquement soutenu financièrement par le mouvement, il se sentait pourtant progressivement de plus en plus isolé. Des problèmes de santé le tourmentaient régulièrement et, en 1928, il dut se soumettre à une opération pour enlever les éclats d'une balle dum-dum dans son pied droit. L'opération fut un échec et il continua d'en souffrir. Sa tuberculose se développait aussi progressivement et il semble qu'il tentait de noyer de plus en plus souvent ses douleurs dans l'alcool. Lorsque Archinov déclara, en 1932, vouloir rejoindre les bolcheviks, Makhno se brouilla également avec lui et fut pendant un moment presque complètement seul. En mars 1934, il est hospitalisé au pavillon des tuberculeux de l'hôpital Tenon et opéré en juillet. Il y meurt dans la nuit du 24 au 25 juillet 1934 et sera inciné au Père-Lachaise le 28. Après son décès, les deuxième et troisième volumes de ses Mémoires seront publiés en 1935 et 1936.

Igor Kadras

Lénine à Smolny
(fragment du tableau de I. Brodski, 1930).

Tiré de « 1917 en Russie, la Révolution mois par mois ».

La Russie et la premièr

Quelle est la situation économique, sociale et po
Quelles sont les forces révolutionnaires en pr
de Saint-Pétersbourg fut-il déclenché... et la R
groupes anarchistes ? A toutes ces ques



des tsars
e révolution

litique de la Russie à la fin du XIXe siècle ? ésence ? Comment le « Dimanche rouge » évolution de 1905 ? Quelle fut l'action des tions, l'auteur tente de répondre...



Le tsar bénissant un régiment partant pour la guerre.

L'Empire russe entre dans le XXe siècle avec une conception très conservatrice. A l'époque, toutes les lois émanent du tsar et aucune réforme démocratique n'est reconnue. Il règne en Russie une monarchie absolue, s'appuyant sur des castes — noblesse, paysannerie et petite bourgeoisie (*mechtchanié*) — qui ont chacune ses propres droits à la propriété privée, à l'éducation, à l'héritage...

Entre féodalité et réformes

En 1861, le tsar Alexandre II libère enfin les paysans du servage (le manifeste n'est publié qu'en 1863). Cet oukase interdit à la noblesse de vendre et d'acheter des paysans, mais le problème essentiel touchant à la propriété n'est toujours pas résolu. Aussi étrange que cela puisse paraître, la majorité des paysans ne souhaitait pas être libérée du servage, leur revendication étant plutôt l'obtention de terres que, bien évidemment, on ne leur octroya jamais. Après cette réforme, il leur devint possible d'acquérir des terres mais de façon limitée. Leur premier souhait était l'accès à une propriété collective, l'*obtchtchina*. Celle-ci existait principalement dans le centre, mais était absente dans les pays baltes, en Pologne, en Finlande, dans le Caucase, dans une partie de l'Asie centrale et en Sibérie. Le collectif des paysans se choisissait un *starosta* qui devenait ainsi son représentant. Sans l'aval de l'*obtchtchina*, on ne pouvait ni vendre ni acheter de terres. La noblesse, quant à elle, avait la liberté de vendre, d'acheter et d'exploiter des terres sans aucune limitation. Près de 80 % de la population russe resta dépendante des grands propriétaires, bien que la vente et l'achat d'êtres humains aient disparu.

Il faut également souligner qu'il existait une classe de marchands (*kupiets*), spécialisés dans la création de marchés et dans le commerce de petites marchandises. Certains d'entre eux purent obtenir des titres de noblesse (Strogonov, par exemple, qui était un professionnel du monde de la métallurgie et qui devint noble grâce aux réformes du XVIIe siècle).

Quelle est donc la raison de cette libération des paysans du servage ? A notre avis, elle s'explique par le développement de l'industrie en Russie et donc par le besoin de main-d'œuvre. Pourtant certains secteurs tels que le textile, la métallurgie et la construction des chemins de fer étaient en extension bien avant. Ces industries dépendaient des possibilités locales de la noblesse qui fournissait les paysans pour ce travail. Le plus gros de la production russe restait néanmoins l'agriculture et l'essentiel des exportations vers l'Europe concernait le blé. C'est pourquoi, la plupart du temps, les travaux de l'Etat demeuraient saisonniers et périodiques. L'administration des chemins de fer en souffrit principalement car elle avait besoin de l'Empire russe. Cela se fit surtout sentir, à la fin du XIXe siècle, en Sibérie et en Extrême-Orient où des territoires furent conquis. Le rôle montant de l'industrie dans l'économie et dans l'Etat contraignit Alexandre II à introduire des réformes (non seulement la libération des paysans, mais aussi le fait qu'ils puissent choisir entre le travail de la terre et celui de l'usine).

La noblesse et la petite bourgeoisie obtinrent le droit, en 1864, de s'unir dans des unions régionales (*zemstvo*) qui se regroupaient en soviets indépendants ; de la sorte, ils pouvaient gérer le budget local pour la construction d'écoles, d'hôpitaux, de bibliothèques, etc. Pourtant, toutes ces réformes n'étaient qu'une infime partie de ce qu'attendait la société. A partir de la fin du XVIIe siècle, la Russie se tourna vers l'Occident par le fait du réformisme du tsar Pierre Ier, qui amena de nombreuses transformations juridiques et administratives dans le pays. Les intellectuels russes se divisèrent alors en deux grandes tendances quant à la question du développement. D'une part, les slavophiles qui pensaient que la voie russe était irremplaçable parce que la Russie se trouvait entre l'Asie et l'Europe, et qui expliquaient la monarchie absolue comme une façon de vivre naturelle pour la Russie. A la fin du XIXe siècle, ils s'opposèrent au développement du capitalisme en Russie, considérant que l'*obtchtchina* agricole donnerait des formes de développement différentes de celles qu'on trouvait à l'Ouest. D'autre part, les occidentalistes qui considéraient qu'en Russie des réformes démocratiques étaient indispensables, introduisant des droits égaux pour toutes les classes. La Russie étant un pays comme les autres, elle devait suivre la voie de développement de l'Occident ; c'est-à-dire celui du capitalisme.

De 1863 à 1873, en Russie, ces faits furent à l'origine d'une crise particulièrement dans l'industrie car on y manquait de main-d'œuvre et de moyens financiers. Bien que le capital privé se développât rapidement, que l'on créât des banques privées, le principal client de l'industrie restait l'Etat.

Pendant ce temps, tous les révolutionnaires se réunissaient sous un même slogan : « *Liberté pour le peuple* ». Ils ne prenaient pas au sérieux les différends entre Marx et Bakounine, bien que, soulignons-le au passage, les idées de Bakounine — à savoir le rôle néfaste de l'Etat dans l'histoire et l'irréalisme d'une période de transition pour la création d'une société libre — fussent soutenues par un plus grand nombre de gens. En Russie, les révolutionnaires étaient connus sous le nom de *narodovoltsi* (« partisans de la Volonté du peuple ») ou socialistes. N'ayant pas la possibilité d'exprimer librement leurs idées, à cause de la censure qui était sévère, ainsi que de l'absence de principes démocratiques en Russie, les révolutionnaires appliquaient une tactique


Barricades à Moscou en 1906.

Doc. « Itinéraire ».

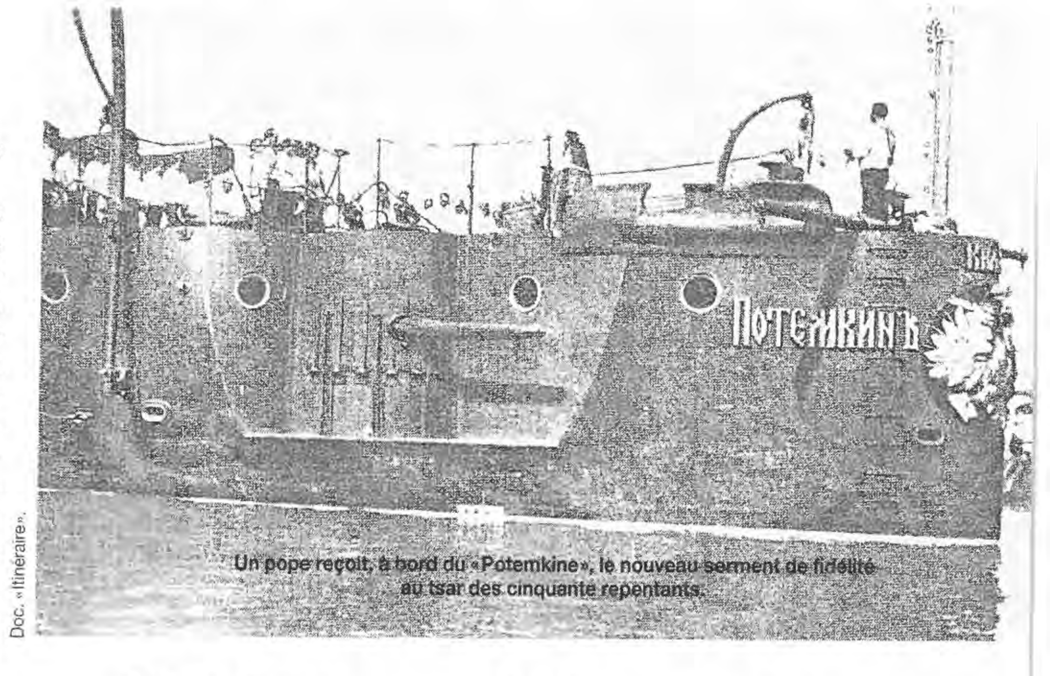
d'action directe, comme les attentats par exemple.

La première tentative d'attentat contre le tsar se produisit au printemps 1866. En mars 1881, le groupe Narodnaïa Volia (Volonté du peuple) tua Alexandre II. Les conséquences du terrorisme à l'encontre de la famille du tsar furent doubles. De par le conservatisme de la monarchie absolue, tout acte terroriste amenait un renforcement de la répression et l'arrêt des réformes démocratiques. Mais, d'un autre côté, la popularité des socialistes grandissait, les sympathies de la société allant aux révolutionnaires.

En 1878, à Saint-Pétersbourg, des cours d'instruction pour les femmes, d'origine essentiellement noble ou petite-bourgeoise, sont créés. Ces femmes pouvaient ainsi se former pour devenir infirmières ou institutrices de village (cours Bestoujev). Mais le plus intéressant dans le développement de l'Empire russe, c'est l'apparition d'une classe ouvrière ne possédant ni statut juridique ni droit. Jusqu'au début du XXe siècle, on inscrivit sur les papiers d'identité des « ouvriers » la mention « paysan », ce qui correspondait en partie à la réalité. La majorité d'entre eux continuait à être étroitement attachée à leurs parents restés à la campagne.

A partir de 1870, des vagues de grèves s'étendent dans le pays, bien que le centre principal de développement du mouvement ouvrier indépendant restât Moscou et Saint-Pétersbourg. Officiellement, les syndicats étaient interdits et les grèves considérées comme des actes répréhensibles (en 1886, on pouvait « écoper » de 4 à 8 mois de prison pour fait de grève). Pourtant ce sont principalement celles-ci qui permirent d'obtenir de chaque propriétaire voulant construire une usine qu'il fasse bâtir également un hôpital, une école et des maisons où tout était gratuit pour l'ouvrier. La journée de travail, jusqu'à la fin du XIXe siècle, durait 11 heures 30. En 1882, il était interdit aux enfants de moins de 12 ans de travailler et, de 12 à 15 ans, ils n'étaient autorisés à travailler que 8 heures.

Dans les grandes villes, une revue vit le jour, *la Pensée ouvrière*, s'orientant vers un marxisme légal, connu dans l'histoire sous le nom d'« économisme ». Le leader en était Bernstein. L'année 1899 est caractérisée par le fait que le tsar autorise l'enrôlement des étudiants, amenant ces derniers à organiser manifestations et grèves.



Un pope reçoit, à bord du « Potemkine », le nouveau serment de fidélité au tsar des cinquante repentants.

Doc. « Itinéraire ».

« Dimanche rouge » de Saint-Pétersbourg

Le principal parti révolutionnaire était le Parti ouvrier social-démocrate qui, avant même de naître effectivement, se scinda en deux fractions : les mencheviks et les bolcheviks. Lénine, qui dirigeait la fraction bolchevique, y fut pour beaucoup. En 1902, il publie *Que faire ?* où sa conception du développement de la révolution en Russie et dans le monde est exposée. Ce livre entérina la scission entre les différents groupes. Si, auparavant, les groupes agissaient ensemble, après la parution de cet ouvrage ils se séparèrent définitivement. Lénine citait notamment Marx qui soutenait que les ouvriers ne peuvent être révolutionnaires sans un parti révolutionnaire qui les dirige. Il soulignait également qu'un pays économiquement arriéré comme la Russie, avec un prolétariat peu nombreux, a quand même les moyens de réaliser une révolution sociale et peut être un exemple pour le monde entier. Les mencheviks contestèrent cette position, considérant que la révolution devait avoir lieu dans une Europe industrialisée et que, jusque-là, ils devaient se limiter à faire de la propagande.

Les socialistes-révolutionnaires — dont le but principal était de libérer la paysannerie et dont l'idéologie se situait entre le marxisme et l'anarchisme — et les anarchistes s'opposaient aux propositions des sociaux-démocrates de faire la révolution sans la participation du peuple.

En 1901, la police secrète (Okhrana), à l'initiative du chef de la police de Moscou, Zoubatov, organisa des syndicats légaux devant rester fidèles au tsar et ne pas avancer de revendications politiques ; ils pouvaient cependant s'auto-organiser. Zoubatov voulait ainsi renouveler l'expérience des syndicats « jaunes » qui avaient existé en France sous Napoléon III. Dans la pratique, ce fut un échec parce que ces syndicats adhéraient rapidement aux idées révolutionnaires et étaient peu contrôlés par l'administration tsariste.

La Révolution de 1905 commença par une fusillade à l'encontre d'une manifestation pacifique, le 22 janvier. Celle-ci était organisée par le pope Gapone, leader des syndicats officiels qui recevaient de l'argent de l'administration. Pourtant les actions menées étaient en désaccord avec la police tsariste. Gapone organisa diverses réunions en invitant des philosophes, des socialistes... Il existait aussi une bibliothèque regorgeant de livres interdits. La popularité de Gapone était réelle car il arrivait à convaincre de nombreux ouvriers et se situait en dehors des partis. Des lois n'étant pas respectées, il proposa de se rassembler et d'aller réclamer des réformes au tsar le 22 janvier (9 janvier) (1) 1905. Cette pratique était une tradition en Russie : les gens faisaient ainsi parvenir une lettre au tsar avec leurs requêtes. Ce qui est étonnant, c'est que Nicolas II prit peur et quitta Saint-Pétersbourg.

Dans leur lettre, les ouvriers écrivirent au tsar qu'il fallait introduire la journée de travail de huit heures ; que si des nouveaux tarifs concernant la production entraient en vigueur, la question devait être étudiée avec des représentants des travailleurs ; qu'il

(1) *La première date est fonction du calendrier grégorien (qui est le nôtre aujourd'hui) et la seconde, entre parenthèses, correspond au calendrier julien en usage jusqu'en février 1918 en Russie (13 jours de retard au XXe siècle). (NdR.)*

était indispensable de créer une commission de délégués des ouvriers qui examinerait la situation en cas de conflit avec les autorités ; qu'il fallait instaurer un salaire minimum, supprimer les heures supplémentaires ou alors les payer double. Cette pétition, qui s'intitulait *Contre l'ignorance et l'absence de droits du peuple russe*, comportait également des revendications politiques : libération des prisonniers politiques ; liberté de la per-


Femmes déportées en Sibérie.

Doc. «Itinéraire».

sonne, de parole, de presse, de réunion ; responsabilité des ministres devant le peuple ; égalité devant la loi de toutes les classes sociales ; séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le tsar refusa la pétition et la manifestation pacifique fut violemment réprimée.

Selon de nombreux historiens, la guerre perdue contre le Japon en 1904-1905 et la répression sanglante de la manifestation pacifique sont à l'origine de la première révolution russe. Le pope Gapone, le 2 février (20 janvier), écrivit une lettre à Nicolas II, lui demandant de se repentir et d'abdiquer. Il ne reçut aucune réponse et se mit alors à prôner le terrorisme et le renversement du tsarisme. Il se rapprocha finalement des socialistes-révolutionnaires qui, le considérant comme un agent de la police, le pendirent en février 1906.

En 1905, on se trouvait devant une situation paradoxale : il existait quelques lois progressistes à propos de la défense du travail et des libertés, mais souvent elles n'étaient pas appliquées de par le conservatisme du pouvoir central. De grandes grèves, comme en janvier à Saint-Pétersbourg et à Varsovie (en Pologne, elles se transformèrent en avril en grève générale) n'apportèrent aucun résultat. Même des grèves comme celle d'Ivano-Voznessienki fin avril (65 jours) et celle de la ville de Talka n'eurent aucun effet et furent écrasées par la police et les cosaques. Néanmoins, le 3 mars (18 février), le tsar édicta un oukase autorisant les pétitions ouvrières et pardonnant à tous ce qui s'était passé le 22 janvier. Pratiquement, toutes les mesures prises par le gouvernement n'eurent aucun effet. Par exemple, en avril, on autorisa toutes les confessions religieuses, mais l'Eglise officielle resta l'Eglise orthodoxe, et les juifs ne purent pas plus qu'avant quitter librement les zones qui leur étaient réservées. En juin, à Odessa, l'équipage du cuirassé *Potemkine* se souleva et la révolte fut écrasée. Mais c'est avec ce soulèvement que débute réellement la Révolution de 1905 qui s'étendit à tout le pays à partir du mois d'octobre, mourant et renaissant périodiquement jusqu'en 1907.

Des couches très diverses de la population participèrent à cette première révolution russe, mais pour l'essentiel il s'agissait d'ouvriers et de marins. Les intérêts de la population qui se soulevait étaient très variés et, bien que dans de nombreuses villes des soviets d'ouvriers, de paysans et de soldats furent organisés, ils ne purent rassembler toutes les revendications en un mouvement unique. Nombre d'ouvriers considéraient par exemple que la propriété de la terre pour les paysans n'était pas un élément aussi important que le renversement du tsarisme. Quant à l'intelligentsia, qui avait obtenu le droit de créer des partis, elle s'éloigna rapidement du mouvement révolutionnaire. Il est intéressant de souligner que beaucoup boycottèrent les élections à la douma (les bolcheviks, les socialistes, etc.), mais participèrent par la suite à la seconde douma qui fut dissoute, comme la première, par le tsar.

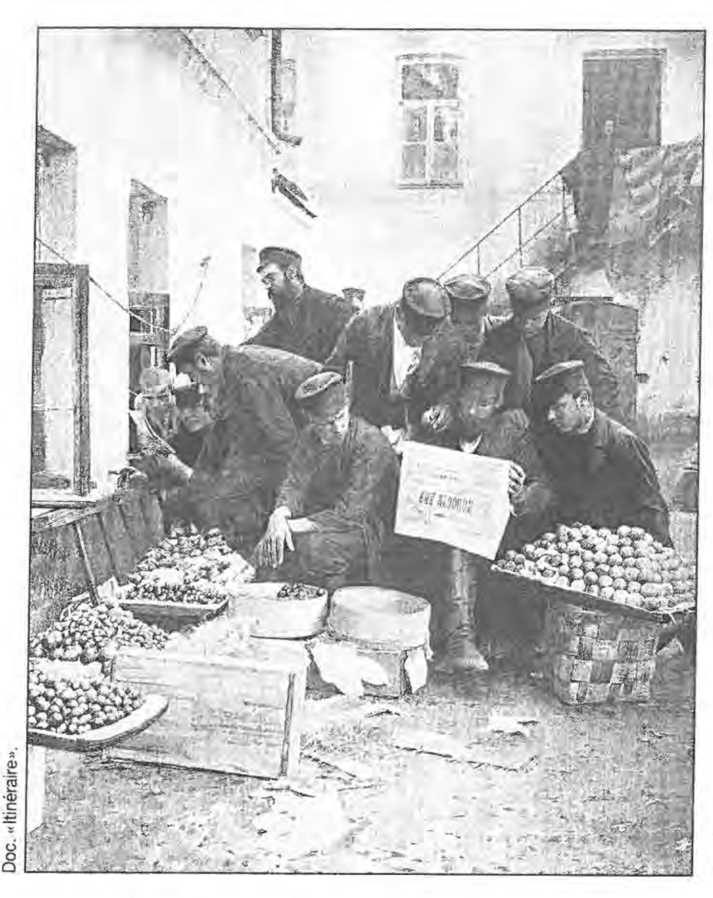
Les anarchistes russes

L'anarchisme de cette période était, comme en Europe, partagé en plusieurs tendances et représentait par de petits groupes agissant de façon autonome. Le plus célèbre des anarchistes fut bien sûr Pierre Kropotkine qui, durant ces événements, se trouvait à l'étranger. Ses livres contribuèrent à la popularité de l'anarchisme. Au début du XXe siècle, la question essentielle est celle de la tactique et des actions anarchistes, du développement du terrorisme vis-à-vis de la classe dirigeante. Kropotkine, en 1892, organise à Genève une bibliothèque anarchiste. Bien qu'il ait commencé son activité politique par des actes terroristes, il se prononce à cette époque pour un anarchisme pacifique. Ses livres (*Pain et Liberté*, version russe de *La Conquête du pain* ; *L'Anarchie, sa philosophie et son idéal* ; l'ébauche de *La Science moderne et l'anarchie* ; *Communisme et anarchie*) contribuèrent à rassembler des anarchistes à Genève et à organiser un groupe, Khleb i Volia (Pain et Liberté), qui publia une revue de même nom en août 1903. Il s'agissait essentiellement d'anarcho-communistes qui finirent par s'unir avec des anarcho-syndicalistes. Ils s'opposaient au programme de Lénine « Minimum » dont le but était une révolution bourgeoise, avant une période de transition vers la révolution socialiste. A Londres, en 1904, se tint une réunion d'anarchistes russes qui adopta une résolution indiquant que la révolution sociale était indispensable et qu'ils ne reconnaissaient pas de période de transition.

Pourtant, une scission se produisit au sein du groupe Pain et Liberté. En 1903, Goguelia publia un article sur le terrorisme. Il démontrait l'existence d'un terrorisme bourgeois et tsariste, et qu'il fallait y répondre par un terrorisme ouvrier massif et décentralisé. Kropotkine s'y opposa, considérant qu'introduire le terrorisme dans le système est ridicule. Cependant, la revue *Pain et Liberté* ne le soutint pas. En décembre 1904, se tint une réunion d'anarchistes avec la participation de Kropotkine : il fut décidé que l'exécution d'actes terroristes dépendrait des conditions locales et directes. Kropotkine se montra en désaccord avec cette position.

En 1902, un autre groupe anarcho-syndicaliste était connu. Il s'agit du groupe Sandomirski qui se tint à l'écart de tous les autres groupes et ne développa qu'un mouvement syndical.

En 1904, des groupes anarchistes existent dans 15 villes, en 1905 dans



Doc. « Itinéraire ».

Lecture des journaux sur un marché aux fruits à Moscou.

42 villes, en 1906 dans 73 et en 1907 dans 53 villes (2).

Au printemps 1905, après la scission, apparaît un nouveau groupe, les *beznatchaltsi*, dont le leader est Romanov (anarcho-communiste). Le but des *beznatchaltsi* est la création de groupes de combat et l'expropriation par des actes terroristes. Ils rejettent les syndicats et, lors de leur conférence en 1907 dans la ville de Kovno, ils adoptent une résolution soulignant que les syndicats sont des armes de la bourgeoisie. Ils publient une revue qui s'appelle *Beznatchalie* (« sans autorité »). Par la suite, des anarchistes individualistes se joignent à eux, avec, à leur tête, Andreïev (en 1907, il prônera un anarchisme cosmopolite). Andreïev accuse les ouvriers de créer de la plus-value en travaillant pour les bourgeois.

En décembre 1905, des anarcho-communistes organisent un nouveau groupe et prennent le nom de *tchernoznamientsi*, d'après le nom de la revue *Tchernoe Znamia (Drapeau noir)* ; leur leader est Grossman (Rochtchine). Ce groupe pense qu'il faut faire de la propagande auprès des masses populaires et que le terrorisme ne doit s'adresser qu'au gouvernement. Un autre groupe, les *communari-obchtchiniki,* se détache d'eux. Ceux-ci appellent à l'occupation des fabriques, des usines et des terres, et à la création de communautés indépendantes. Un des groupes les plus célèbres, les *bezmotivniki* (« sans motif »), émane également des *tchernoznamientsi*. Ils refusent la propagande verbale et se donnent pour but de tuer des fonctionnaires importants, considérant que les masses laborieuses comprendraient. Ils appellent également à l'occupation des villes et à la création de communes anarchistes.

Kropotkine participa à la publication d'une revue anarcho-communiste, *Bourevestnik* (*l'Oiseau des tempêtes*), à des groupes du mouvement anarcho-syndicalistes, à la revue *Novyi Mir* (*Nouveau Monde*) dont le rédacteur est Novomirski (Kirilovski). Ces groupes s'opposent à un terrorisme sans motifs et se prononcent pour la création de syndicats clandestins, pouvant faire partie des syndicats officiels, et constituant de la sorte des bases pour la lutte contre l'idéologie bourgeoise et les partis politiques. Ils créent également leurs propres coopératives, comme par exemple V. Posse, leader d'un groupe de Saint-Péterbourg, dont la coopérative Union du travail rassembla 8 500 travailleurs (août 1906). Ils créent surtout des points de vente avec des prix bas pour que les ouvriers puissent acheter des marchandises.

En 1907, à Moscou, apparaît un anarchisme associatif dont le leader est Tourtchaninov (Lev Tchernyi) qui tente d'associer le collectivisme à l'individualisme.

Il existe également deux mouvements particuliers au sein de l'anarchisme russe, celui de Makhaïski et celui de Tolstoï. Makhaïski (Volski) publie en 1898 *le Travailleur intellectuel*, où il développe sa théorie. Il y écrit que la classe ouvrière gagnera la révolution par une grève mondiale pacifique. Il refuse également la lutte et les organisations politiques de la classe ouvrière. Se prononçant contre le socialisme marxiste, Makhaïski considère qu'il s'agit d'une tromperie pour les ouvriers. Il appelle la Révolution de 1905 la « *révolution des messieurs* », ceux-ci ayant utilisé les ouvriers pour obtenir des privilèges.

Lev (Léon) Tolstoï, connu comme le théoricien de l'anarchisme chrétien, publie à Londres en 1901 la revue *Svobodnoe Slovo* (*Libre Parole*) où il rejette la révolution violente et se prononce contre les partis, l'Etat et le tsar. Cependant, lors de la Révolution de 1905, le mouvement anarchiste chrétien a déjà disparu.

Les anarcho-individualistes ne purent s'organiser qu'après 1907, à l'occasion de la publication d'un recueil intitulé *Individualiste* ; les leaders de ce mouvement étaient Baravoï et Vicomte. Ce dernier publia *L'Individualisme anarchiste*, livre dans lequel il rejette la lutte des classes ainsi qu'une société qui serait organisée et se prononce contre la famille et le mariage. Il accuse également Kropotkine de ressembler à un socialiste libéral.

Il existait aussi un anarchisme mystique, à l'origine, en 1906, d'un recueil, *Fakeli*. Il s'agissait avant tout d'un mouvement littéraire, culturel, dont le leader était Tchoulkov.

La Révolution de 1905, écrasée par l'armée, fut un échec. Cette même armée possédait des tribunaux qui condamnaient à être fusillé sans enquête ni réel procès. On ne connaît pas exactement le nombre de victimes. Malgré tout, le tsar fut obligé de concéder quelques libertés démocratiques et contribua de la sorte à étouffer provisoirement la lutte révolutionnaire. Si, en 1908, seules 992 entreprises se mirent en grève (176 000 travailleurs) avec des revendications surtout éco-

(2) *Archives centrales d'Etat de l'URSS, DPFD80, 61 L1*

nomiques, dès 1914, à la veille de la guerre, 1 059 000 personnes participèrent à des grèves politiques [3]. Le refus de comprendre les besoins et les revendications des travailleurs contribua au renversement du tsarisme, mais la Première Guerre mondiale, puis la guerre civile amenèrent les bolcheviks à créer leur propre Etat. La question de la libération des travailleurs du joug de l'arbitraire se pose toujours. La révolution sociale qui doit libérer les travailleurs reste d'actualité.

Alexandre Tchoukaev

(3) *Tarotski,* Etude sur le mouvement ouvrier, *Moscou, 1926, p. 148.*

Les intertitres sont de la rédaction (NdR).

Fouille en 1906.

Doc. « Itinéraire ».

L'action de Voline

En cette année 1904, le jeune Vsevolod Mikhaïlovitch Eichenbaum, que l'on appelle pas encore Voline, a 22 ans et vient de quitter l'université. Il n'appartient à aucun parti politique, tout en avouant « *être intuitivement révolutionnaire* ». Pour l'heure, il s'occupe de parfaire l'instruction d'une centaine d'ouvriers, hommes et femmes, de Saint-Pétersbourg. A la fin de l'année, une de ses élèves, adhérente d'une section ouvrière de Gapone, lui fait connaître ce personnage. Puis vint la grève des usines Poutiloff et la décision de Gapone de déclencher un mouvement de protestation en appelant à se rendre au Palais d'Hiver, pour remettre une pétition au tsar, le dimanche 22 janvier (9 janvier).

Voline se rendit avec quelques-uns de ses élèves, le soir du 20, pour écouter la lecture de cette pétition qui se faisait dans toutes les sections de la capitale. Le lendemain, il y retourna et, jugeant que l'«orateur» manquait par trop de conviction, prend sa place et harangue la foule toute la nuit. Au matin du fameux « Dimanche rouge », lui et ses amis se retrouvent « *bras dessus, bras dessous* » dans les trois premiers rangs de la foule qui s'ébranle en direction du palais. Celle-ci, après avoir traversé la Neva, se heurte à un barrage de troupes qui déclenche la fusillade. Une trentaine de morts et une soixantaine de blessés restent sur le terrain. Après quelques jours, la grève est quasi générale.

« *Que faire maintenant ?* » Cette question, les ouvriers se la posèrent car Gapone avait été arrêté et les partis politiques restaient à l'écart de l'agitation. Des réunions se tenaient un peu partout... Un soir, Voline raconte [1] qu'un homme, Georges Nosar, vint le trouver : c'était un employé, révolutionnaire sans parti, qui avait des relations avec les milieux bourgeois libéraux et oppositionnels. Parmi ceux-ci, nombreuses étaient les personnes qui souhaitaient aider matériellement les ouvriers en grève. Il s'adressait à Voline pour servir d'intermédiaire qui pourrait, avec honnêteté, distribuer les aides et rendre compte de leur utilisation. Ainsi fut fait, mais la grève tira à sa fin et les fonds s'épuisèrent.

La perspective de se séparer, sans tenter de continuer une activité commune, agita les gens regroupés autour de Voline et l'idée « *de créer un organisme ouvrier permanent : une sorte de comité ou plutôt de conseil (...) qui servirait de lien entre tous les ouvriers, les renseignerait sur la situation et pourrait, le cas échéant, rallier autour de lui les forces ouvrières révolutionnaires* » naquit spontanément. Il s'agissait, dans cette première ébauche de soviet (« conseil » en russe), d'une sorte de « *permanence ouvrière sociale* ». Le projet prit de l'envergure et l'on proposa à Voline la présidence du Soviet des délégués ouvriers, qu'il refusa, n'étant pas ouvrier et souhaitant que ceux-ci règlent par eux-mêmes leurs affaires. La même proposition fut faite à Nosar qui, lui, accepta et on lui procura une carte ouvrière au nom de Khroustaliev, délégué d'une usine. Pendant plusieurs semaines, ce premier soviet, regroupant un nombre important de délégués, siégea, publia une feuille d'information et dirigea le mouvement ouvrier de la capitale. Puis, poursuivi par le gouvernement, il dut cesser presque totalement ses réunions. Lors du mouvement révolutionnaire d'octobre 1905, le soviet, entièrement réorganisé, reprit ses réunions publiques et de ce moment-là date l'« erreur » concernant ses origines.

P.B.

(1) *Voline,* La Révolution inconnue. 1917-1921, *éd. Les amis de Voline, Paris, 1947, pp. 80-89.*

Interview de Léo Voline

Troisième fils de Voline, Léo Eichenbaum (plus connu sous le nom de Léo Voline) est né le 4 janvier 1917. Très tôt, il partage les idéaux de son père et, au début de l'année 1937, gagne l'Espagne pour être incorporé dans la Columna confederal de la CNT.



Doc. Léo Voline.

— « ***Itinéraire*** » *: Comment ton père a-t-il vécu la Révolution russe ?*

— **Léo Voline :** Il s'est donné totalement, à fond, comme toujours, tout au long de sa vie, que ce soit dans le domaine familial ou vis-à-vis de toute personne en difficulté. Il ne s'autorisait aucune excuse, aucune faiblesse, même si sa vie en dépendait. Condamné à mort par les bolcheviks, il a refusé de renier ses idées au prix de sa grâce, s'il se ralliait à eux. Il n'a jamais voulu jouer au leader et rester à Moscou avec les « *anarchistes en chambre* ». « *Heureusement, disait-il, ce ne sont pas eux qui feront la révolution.* » Et c'est ainsi qu'il est parti rejoindre le mouvement insurrectionnel makhnoviste en Ukraine, dès qu'il en a eu connaissance. Mon père s'est toujours tenu en retrait, proclamant face aux masses : « *Moi, je ne suis rien, c'est à vous d'agir, de décider, de vous organiser. C'est vous qui connaissez le mieux vos problèmes. Je peux simplement vous conseiller.* » Son respect pour tout individu était total. Pour lui, tout le monde était bien et, dans le cas contraire, la société en était responsable. A mon avis, même s'il y a une part de vrai, il était bien souvent trop indulgent. Il n'imposait jamais son point de vue à quiconque. Un jour, je devais avoir environ 14 ans, je lui ai demandé : « *Quelles sont tes idées ?* » Il m'a répondu : « *Ne t'occupe pas de mes opinions, cherche ta vérité toi-même.* » (...) Je n'ai connu mon père que vers l'âge de 5 ans, lorsque emprisonné dans la prison Boutirki de Moscou et condamné à mort, il fut libéré sous condition de quitter le pays grâce à l'action déclenchée par une délégation de syndicalistes révolutionnaires européens, avec à leur tête le Français Gaston Leval qui fit un véritable scandale... Je ne peux donc me souvenir de rien, en ce qui concerne mon père, avant cet âge. Il ne me reste en mémoire que ce qui concerne notre vie de tous les jours, avec en toile de fond un village : Bobrow, au nord de l'Ukraine, et... les larmes de ma mère, seule avec trois enfants, sans nouvelle de mon père : était-il mort ou vivant... Et la faim... La nourriture constituait le problème majeur, on ne parlait que de cela. Je me souviens d'une vieille paysanne qui vivait avec nous et qui aidait ma mère. Un jour, notre chat qui ne mangeait que des souris — il y en avait beaucoup — surgit avec un gros morceau de viande dans la gueule, chapardé on ne sait où. La « babouchka » a bien mangé ce jour-là.

— ***I*** *: Comment ton père, issu d'une famille bourgeoise, a-t-il été amené à devenir un révolutionnaire ?*

— **L. V. :** Il m'a raconté comment, vers l'âge de 14 ans, scandalisé en général par le sort des gens du peuple et en particulier par celui de leur propre bonne, Anita, une fille de 16 ans, toujours première levée et dernière couchée, n'ayant droit qu'à deux ou trois heures de sortie le dimanche, il demanda à sa mère comment elle pourrait construire sa vie, rencontrer un garçon... Sa mère lui répondit : « *Ne t'occupe pas de cela ou tu finiras en Sibérie !* » C'est exactement ce qui s'est produit neuf ans plus tard, lors de la Révolution de 1905. Il fut déporté à vie, à 23 ans.

— ***I*** *: Comment avez-vous vécu l'exil ?*

— **L. V. :** Nous avons quitté la Russie, marqués par les privations, amaigris, avec pour toute fortune deux valises. Il faut avoir connu cela pour savoir ce qu'est la famine, avoir vu les cadavres dans les rues, morts de faim... La misère nous a accompagnés en Allemagne. Nous étions cinq enfants, les deux aînés étant de la première femme de mon père. Nous nous sommes installés dans deux pièces louées aux environs de Berlin. On voyait très peu mon père car il travaillait dans la capitale comme comptable, me semble-t-il. Pour compléter ses revenus, il donnait des leçons de langues (russe, français et allemand). C'était une période difficile, mais nous étions heureux. Mon père paraissait vivre son rêve de société meilleure, toujours de bonne humeur, optimiste... L'harmonie régnait dans la famille, jamais une dispute... Puis, au bout de trois ans, nous avons emménagé à Berlin. Mon père faisait des démarches afin de quitter l'Allemagne pour la France. On commençait à voir défiler les Jeunesses hitlériennes, des meetings, des bagarres. Mon père partait souvent pour donner des conférences. Ma mère tremblait pour lui, ne vivait plus. Nous n'allions plus à l'école, prêts au départ. Nous étions toute la journée dehors vu que pour toute la famille — sauf les deux frères aînés qui vivaient chez des amis — nous n'avions qu'une mansarde sous les toits pour la nuit. Avec ma sœur Natacha, nous pas-


Пролетарии всех стран, соединяйтесь!
РОССИЙСКАЯ
СОЦИАЛИСТИЧЕСКАЯ ФЕДЕРАТИВНАЯ СОВЕТСКАЯ
РЕСПУБЛИКА.
Полномочное представительство в Германии
ВИД НА ЖИТЕЛЬСТВО.
PASSEPO
RÉPUBLIQ
SOCIALISTE FÉDÉRATI
DE RUSS
REPRÉSENTATION PLÉNIPOTENTIAIRE
Prolétaires de tous les pays, uni
3
ВИД НА ЖИТЕЛЬСТВО — PASSEPORT

Место фотографической карточки.
М. П.
Подлинность фотографической карточки и собственноручной подписи удостоверяется.
L'authencité de la photographie et de la signature est certifié.
Полномочный Представитель
Le Représentant Plénipotentiaire
Секретарь
Le Secrétaire
PASSEPORT — ВИД НА ЖИТЕЛЬСТВО

Doc. Léo Voline.

sions une grande partie de notre temps sur les courts de tennis qui jouxtaient notre immeuble. De riches Berlinois y venaient et nous courions toute la journée pour ramasser leurs balles, ce qui nous faisait faire du sport et nous permettait de ramener un peu d'argent à la maison. Notre père tenait nos comptes. Plus tard, en France, en 1929, cela m'a payé mon premier vélo. C'est en 1925 que avons enfin obtenu l'autorisation de venir en France, d'où mon père avait été expulsé...

— I : *En 1916, je crois...*

— L. V. : Oui, apprenant qu'il devait être arrêté et interné, suite à une dénonciation, pour avoir rédigé un tract contre la guerre, il s'est enfuit, a rejoint Bordeaux et s'est embarqué comme soutier sur le « La Fayette » sous le nom de François-Joseph Rouby. Au cours du voyage, épuisé, les mains en sang, il pensa se rendre au capitaine mais, aidé par les autres soutiers, il tint jusqu'à l'arrivée aux Etats-Unis et y resta jusqu'au déclenchement de la Révolution russe. Il a fait savoir à ma mère, toujours à Paris, qu'il regagnait la Russie en passant par le Japon et la Chine, et il lui demandait de le rejoindre. C'est ainsi que nous embarquâmes à Brest sur le « Dvinsk », paquebot russe faisant partie d'un convoi, le 5 août 1917. Le convoi fit un large détour, descendant d'abord dans la direction de l'équateur, puis dans une large boucle s'orienta vers le nord, pour finir par passer au nord de l'Angleterre, car les mers et l'océan étaient infestés de sous-marins allemands. Un paquebot fut même coulé en cours de route et nous arrivâmes à Arkhangelsk le 20 août 1917.

— I : *Et, en France, comment cela s'est-il passé ?*

— L. V. : Lors de notre retour en France en 1925, nous avons d'abord été hébergés par de vieux amis de mon père, les Fuchs, rue Lamarck à Paris, le temps de trouver un logement. Mon père n'a jamais voulu loger dans les grandes villes, « *pour la santé des enfants* ». Grâce à Henri Sellier, sénateur-maire de Suresnes, nous avons obtenu un logement dans la Cité-jardin de Gennevilliers qui venait d'être bâtie. Nos conditions de vie restaient très difficiles. Je me souviens qu'un jour mon père se mit à rire : « *Il nous manque cinq centimes pour acheter un pain !* » Mais il tenait à ce que nous fassions des études malgré tout, d'autant plus que certains camarades lui avaient reproché, vu sa vie de militant, d'avoir eu des enfants. Les deux aînés, n'aimant pas l'école — il est vrai qu'arrivés à 13 et 15 ans dans un pays dont ils ne connaissaient pas la langue —, préférèrent apprendre un métier dans une école de mécanique. Natacha choisit la danse : son professeur fut la célèbre étoile des ballets russes, devenue princesse Ksichinskaya, maîtresse du tsar Nicolas II. Mon père l'a rencontrée et, après une longue conversation, l'a jugée très bien, mais lui a dit : « *Cela n'a rien à voir avec mes idées, ma fille veut faire de la danse...* » Moi, j'étais très bricoleur et démontais tout, même la machine à coudre de ma mère, pour voir comment cela marchait. On m'orienta donc vers le technique où je réussis très bien. Mon père travaillait comme comptable ; il y ajouta un travail complémentaire de maroquinerie à domicile. C'est souvent, avec ma mère, qu'ils ne dormaient pas de la nuit afin d'achever une commande. Aussi, ayant rapidement appris, je les aidais souvent le soir, jusqu'au jour où j'ai décidé d'arrêter mes études pour travailler. J'ai fait plusieurs entreprises, comme radiotechnicien, avant le déclenchement de la guerre d'Espagne.

— I : *Tu y as participé, comment cela s'est-il passé ?*

— L. V. : Pour moi le problème était simple : du moment que je militais pour une société de forme libertaire, il était logique de rejoindre ceux qui luttaient pour une telle société. Des responsables espagnols venaient à la maison, j'assistais aux rencontres avec mon père. Il s'agissait souvent d'achats d'armes, mais auparavant il fallait trouver de l'argent en vendant des titres et autres valeurs récupérés dans des banques espagnoles. Il m'est arrivé de rouler dans Paris, accompagnant

les porteurs de valeurs, un pistolet dans ma poche. Ça faisait très « cinéma ». En novembre 1936, voyant que cette guerre n'était pas qu'un feu de paille, je décidais de partir. Mon père m'a dit : «*Réfléchis bien car c'est toute ta vie qui en sera bouleversée.* » Le temps de tout régler et je suis parti le 14 janvier 1937. Je venais d'avoir 20 ans. En fait, c'est presque tout le petit groupe libertaire du 15e arrondissement de Paris qui est parti : cinq garçons et une fille. C'est la CGT-SR qui a organisé le départ. Un prétendu contrôle d'identité a eu lieu à la frontière, mais les policiers français avaient reçu des ordres pour laisser filer tous ces indésirables.

Je ne croyais pas du tout au succès des forces républicaines. Je songeais sans cesse qu'aucun parti politique, aucun gouvernement, d'aucun pays, ne peut admettre la victoire d'une force à dominante libertaire. J'ai observé plus tard combien j'avais vu juste... Tous ont trahi : depuis le gouvernement républicain qui ne donnait pas les armes au peuple, en passant par les communistes qui faisaient encercler nos unités par les fascistes, en ouvrant la ligne de front. De mon unité de plus de 4 000 hommes, il en est resté 532 pour sortir de l'encerclement le 6 février 1938, après 24 heures de bataille. On n'a pas suffisamment parlé des Américains qui ravitaillaient Franco, pendant que l'Angleterre et la France, d'accord avec la Russie, prêchaient la non-intervention. (...)

A notre arrivée à Barcelone, à peine descendu du train, notre petit groupe s'est vu entouré par une bande de communistes : ils nous recevaient à bras ouverts pour nous embrigader dans leurs unités. Heureusement un groupe des Jeunesses libertaires — très puissantes en Catalogne — nous attendait aussi et les a fait déguerpir. J'avais l'idée, vu ma formation de radionavigant, de m'engager dans l'aviation républicaine. Après quelques démarches, on m'a envoyé à Valence pour y être incorporé. M'étant présenté dans le bureau qui en dépendait, je fus reçu par un employé assis derrière son comptoir. Au même moment, trois officiers supérieurs qui venaient d'arriver m'entendirent et, souriants, me mirent la main sur l'épaule en me disant en français : «*C'est très bien, on t'emmène de suite !* » Je réagis très vite : « *Mais vous m'emmenez où ?* » Réponse : «*Dans les Brigades internationales !...* » J'ai reculé vers la porte, en disant : «*Avec les communistes, jamais !* » M'étant renseigné, j'appris qu'une colonne anarchiste allait rapidement monter au front pour relever la Columna de Hierro (Colonne de Fer), plus ou moins décimée après six mois de front. Je me suis donc présenté devant un responsable pour m'engager dans une colonne de la CNT, la Columna confederal, sous le nom de Léo Voline. Il était heureusement surpris que je fus un des fils... « de mon père ». C'est ainsi que, fin février 1937, avec des centaines de jeunes gens entassés dans des camions, par des routes impossibles, en chantant des hymnes anarchistes et des chants révolutionnaires, je fonçai vers le front de Teruel.

***— I :** Et ton père, par rapport à la guerre d'Espagne ?*

— L. V. : Mon père s'était entièrement engagé dans l'action aux côtés du mouvement espagnol. Il était en contact permanent avec des responsables, principalement du fait qu'il s'occupait de la rédaction du journal *l'Espagne antifasciste*, édité à Paris. Il recevait donc tous les jours des informations sur les événements en cours. Et c'est ainsi qu'arriva, le 21 novembre 1936, un télégramme ainsi rédigé : « *Durruti assassiné sur le front de Madrid par les communistes.* » Une heure plus tard, un deuxième télégramme est arrivé (au moment où mon père partait pour l'imprimerie), disant : « *Annuler le premier télégramme, pour sauvegarder l'unité d'action.* » C'était le mot d'ordre absolu de l'époque. J'ai rencontré plus tard en prison, à Cerbère, venant d'Espagne et arrêté à la frontière, un garçon, un Corse, qui rentrait comme moi, écœuré des communistes, qui m'a avoué avoir fait partie du commando ayant abattu Durruti. Il était très ému et m'a crié : « *Mais je te jure, Léo, que je n'ai pas tiré !* » Il s'appelait André Paris.

***— I :** Beaucoup de monde venait vous rendre visite, pour voir ton père...*

— L. V. : C'était un défilé permanent, une situation terrible surtout pour ma mère. Avec mon père, la porte était toujours ouverte. Beaucoup de «parasites» venaient essentiellement pour se mettre à table, sans songer aux problèmes que cela nous posait. Certains en avaient pris l'habitude et venaient manger régulièrement. Je



Doc. Léo Voline.

Léo Voline (à gauche) à Barcelone en mars 1938 avec son compagnon Julio Garcia.


Voline avec sa femme, ses fils Igor et Léo, et sa fille Natacha (à gauche) chez la famille Friquet. Au centre, se trouvent Senya Flechine et Mollie Steimer.

Doc. famille Picqueray.

n'ai jamais oublié le regard de ma mère lorsqu'elle les voyait arriver. C'était parfois des étrangers évadés, pourchassés pour leurs idées, que des camarades français envoyaient chez Voline. Il y avait plusieurs raisons à cela : mon père parlait plusieurs langues, il possédait aussi des relations dont il n'a jamais usé pour lui-même, bien utiles pour dépanner les autres. Il connaissait Henri Sellier, sénateur-maire de Suresnes ; Léon Blum ; le préfet de Paris Jean Chiappe (à qui l'ami de mon père, Paul Fuchs, avait sauvé la vie et qui lui avait promis son aide chaque fois qu'il le faudrait). Il y avait également l'avocat Henri Torrès...

— I : Certains étaient francs-maçons, comme ton père...

— L. V. : Oui, peut-être... je suis par tempérament quelqu'un de très réservé. Il y a donc des domaines que je n'ai jamais abordé avec mon père, sauf une fois où je lui ai demandé pourquoi il était franc-maçon. Il m'a répondu qu'il avait hésité à cause de certains rites avec lesquels il n'était pas d'accord, mais qu'il pensait que c'était un milieu où l'on pouvait répandre largement ses idées, vu que sa loge était déjà très « à gauche ». Je sais aussi que, par ces relations, il pouvait aider beaucoup de monde. Lorsque des camarades en difficulté arrivaient, mon père en usait pour faire régulariser leur situation, leur procurer des papiers, permis de séjour, logement et travail. C'était souvent très difficile. Parfois des gens ont logé chez nous... en attendant. Il y eut aussi, heureusement, de vrais amis qui ont tout fait pour, discrètement, se charger des enfants, organiser une fête, se transformer en père Noël... Je me rappelle en particulier des Goldenberg, de Senya Flechine et Mollie Steimer, des Doubinsky, Archinov et autres...

— I : Makhno et Archinov venaient-ils aussi ?

— L. V. : Oui, Archinov et sa femme, avec leur garçonnet André, sont venus durant des années jusqu'à leur départ pour la Russie. Mon père lui disait : « *Marine...* ». Je ne sais pourquoi on l'appelait ainsi. Je me souviens en particulier d'un chant qu'avec Makhno ils entonnaient ensemble, où il était question de « Batko » (Makhno), d'« Oncle Marine » (Archinov) et de Voline. Lorsque Archinov venait à la maison en 1927, à Gennevilliers, et qu'il languissait de son pays — moi, j'étais môme, âgé d'une dizaine d'années —, mon père lui répétait sans cesse : « *Marine, il ne faut pas partir. Ils te fusilleront. Ne te fais pas d'illusion, ils ne te pardonneront jamais...* » Il est parti quand même, en 1932, et ils l'ont fusillé en 1937... Makhno est venu souvent quand nous habitions notre mansarde à Berlin. Je l'écoutais de toutes mes oreilles car il ne racontait que ses batailles, ses coups d'audace, ses ruses, face à l'ennemi : du vrai western pour moi qui avais entre 7 et 9 ans. Ensuite, en France, nous habitions en lointaine banlieue ; épuisé, malade, handicapé par ses nombreuses blessures, nous le vîmes de moins en moins avant sa mort en 1934.

— I : Tu as revu ton père, en 1940, à Marseille. Quelle activité avait-il ?

— L. V. : En fait, démobilisé en août 1940 (je faisais partie d'une unité de skieurs, dans les Alpes), j'ai rejoint mon père à Marseille le 28 octobre. Entre-temps, attendant d'y voir clair dans la situation générale (Paris était occupé par les Allemands), j'ai participé aux vendanges et eu d'autres activités diverses. Il y avait un million et demi de réfugiés, venant de la zone occupée, dans la région de Marseille. Il était très difficile de trouver du travail. Mon père, encore très abattu par la mort de ma mère et vivant au jour le jour, déployait toujours une certaine activité : réunions, conférences, propagande... Nous en parlions un peu, mais, par réserve de ma part, cela n'allait pas très loin. De fils à père, la communication n'est pas très facile : je me sentais encore trop gamin face à lui. C'est bien plus tard, avec toute l'expérience acquise et une plus grande connaissance des hommes, que j'aurais aimé discuter avec lui. Mais, il n'était plus là... Recueilli par un de ses meilleurs amis, Francisco Botey qui, avec sa compagne Paquita, était réfugié d'Espagne aux environs de Marseille, il fut entouré, soigné, en ces temps si durs, mais épuisé et gravement malade il disparut en septembre 1945.

Propos recueillis par la rédaction

Voline et Max Schechtel à Marseille en novembre 1943.



Doc. Léo Voline.

Piotr Archinov

Les noms de Voline et de Piotr Archinov sont indissociables. Ces deux militants ont marqué de leur empreinte le débat sur la conception organisationnelle de l'anarchisme, mais avant cette passe d'arme idéologique, il y eut un militantisme, un travail commun et des contacts durables, nés de leur action au sein du mouvement makhnoviste.



Doc. Heiner Becker.

Piotr Archinov (≈1887-1937) en 1926.

Piotr Archinov — de son vrai nom Marine — est né vers 1887 à Ekaterinoslaw (Ukraine), dans une famille ouvrière. Ouvrier serrurier, en 1904, il travaille dans les ateliers de Khisil-Artavat, près de la mer Caspienne ; c'est là qu'il sympathise avec la fraction bolchevique du Parti ouvrier social-démocrate russe. Il rédige des articles pour le journal illégal *Molot (le Marteau)*. Poursuivi par la police pour ses activités révolutionnaires, il retourne à Ekaterinoslaw. C'est à ce moment-là qu'il devient anarchiste. Cette période est, pour le mouvement anarchiste russe, encore fortement imprégnée par le nihilisme de la période des attentats et Archinov n'échappe pas à la règle. Le 23 décembre 1906, il fait sauter un immeuble de la police qui provoque la mort de plusieurs personnes.

Trois mois plus tard, le 7 mars 1907, il tue d'un coup de revolver Vassilenko, le chef des ateliers des chemins de fer d'Alexandrovsk, responsable de la dénonciation de plus de cent ouvriers qui avaient fait grève entre 1905 et 1906. Condamné à mort, son exécution se trouve ajournée car elle est du ressort d'un tribunal militaire. Il s'évade le 22 avril 1907 grâce à ses camarades, qui envahissent la prison et libèrent également tous ses codétenus. Archinov passe la frontière et se réfugie pendant deux ans à l'étranger (il semble séjourner en France). En même temps, il continue de militer pour le mouvement libertaire russe en passant clandestinement des armes et des livres. Arrêté à la frontière autrichienne, il est détenu pendant un an à Tarnopol. Puis, il est livré aux autorités russes, qui le condamnent à vingt ans de prison (ayant utilisé divers pseudonymes, il n'est pas inquiété pour ses actes antérieurs). C'est dans la prison Boutirki, près de Moscou, qu'il rencontre Makhno et où naît leur amitié.

Avec la révolution de février, Archinov et Makhno sont libérés. Leurs chemins se séparent momentanément, l'enfant de Goulaï-Polé retourne en Ukraine, alors qu'Archinov milite à la Fédération des groupes anarchistes de Moscou, où il organise une maison d'édition et deux journaux : *l'Anarchie* et *la Voix de l'anarchiste*. Lors de son séjour à Moscou, en mai-juin 1918, Makhno lui demande de venir en Ukraine. C'est en janvier 1919 qu'Archinov rejoint la Makhnovtchina ; il est détaché à la commission culturelle du mouvement, où il travaille avec Voline. Archinov gère le journal *Poute k Svobode (la Route vers la liberté)*. La répression bolchevique frappe le mouvement, Archinov est chargé par les instances de ce dernier de rédiger son histoire. Il est obligé de l'écrire à quatre reprises, la Tcheka ayant systématiquement perquisitionné les lieux où il avait déposé le manuscrit — et donc saisi tous les documents — ; sans que l'on sache si cela tenait de l'acharnement ou du hasard.

En 1921, ayant passé clandestinement la frontière, il gagne Berlin, refuge des militants anarchistes et des autres oppositionnels persécutés par le régime bolchevique. Entre mai 1923 et mai 1924, il participe à la publication d'*Anarkhist vietsnik (le Messager anarchiste)*, qui compte sept livraisons. Puis il publie son *Histoire du mouvement makhnoviste*, dont la version française est préfacée par Voline qui écrit que « *ce ne fut que la conscience de la nécessité de donner un historique même incomplet, mais suivi et intégral de la Makhnovtchina qui le décida à reprendre la plume.* »

Une fois arrivé en France, en 1925, Piotr Archinov participe aux activités du Groupe des anarchistes russes et polonais en exil, qui compte entre autres Nestor Makhno, Ida Gilmann (la future Ida Mett) et Ranko (de son vrai nom Goldengerg), et qui publie le journal *Dielo Trouda (la Cause du Travail)*, revue de grande qualité selon les témoins de l'époque. Le groupe est sur-

tout connu pour ses propositions concernant la plate-forme. Elles sont l'aboutissement de plusieurs réunions et d'un travail collectif qui donnent lieu à ce texte restant, selon leur propre terme, un projet pour l'organisation future du mouvement anarchiste international. Le débat avec le reste du mouvement anarchiste prendra toute son ampleur au cours de l'année 1927. Archinov, qui est le secrétaire du groupe, est au centre du débat [1].



Voline en 1937.

Doc. IIHS.

A la fin de l'année 1929, il est expulsé vers la Belgique et ne reviendra en France qu'en 1930 grâce à l'intervention de Sébastien Faure auprès d'Henri Sellier. Très affecté par le « *manque de perspective du mouvement* », selon ses termes, et à la demande de sa compagne qui a comme lui le mal du pays, il prend contact avec un proche de Staline (Sergeï Ordjonikidze, un de ses compagnons d'infortune dans les prisons tsaristes), pour rentrer en URSS. Les conseillers de l'ambassade d'Union soviétique, chargés de son retour, lui demandent une sorte de confession. Archinov rédige une brochure dans laquelle il dresse un constat d'échec du mouvement anarchiste. Archinov, sa compagne et leur fils partent pour l'URSS durant l'année 1932, malgré les avertissements de ses compagnons Nestor Makhno, Nikolas Tchorbadieff, et de Voline. Il occupe un poste de correcteur jusqu'en 1937, année où, comme tant d'autres, il est victime des purges, le tribunal l'accusant de « *tentative de restauration de l'anarchisme en Union soviétique* ».

Sylvain Boulouque

(1) *Cf. Gaetano Manfredonia, «Le débat plate-forme ou synthèse», dans ce numéro.*

Voline et la Révolution russe

Historien de cette « révolution inconnue » qui vit les paysans et les ouvriers s'organiser pour conquérir leur émancipation, Voline constate la destruction inachevée du régime tsariste et la survivance de l'idée politique. Dès lors, les bolcheviks pourront confisquer cet élan libérateur à leur seul profit, transformant les structures autonomes en institutions du nouvel Etat. Et lorsque cela ne suffit pas, il reste la répression brutale...

LE mot « historien » a pour origine le mot « témoin ». Or, il est rare que le témoin puisse revivre sa propre expérience afin de l'associer à ses analyses et réflexions. Les historiens professionnels, eux, élaborent leurs études loin de l'immédiateté des faits, par conséquent la « voix » des événements leur échappe.

L'histoire de Voline et de son œuvre *La Révolution inconnue* est, en ce sens, exceptionnelle. Sa participation au « Dimanche rouge » et à la création du premier soviet en a fait le protagoniste direct du processus révolutionnaire russe dès 1905 et ce jusqu'en 1921, date à laquelle il fut expulsé de Russie pour toujours. Ainsi son livre réunit tout à la fois expériences et analyses, documents et anecdotes personnelles, ébauches biographiques, récits d'événements politiques, portraits psychologiques et débats idéologiques. Il s'agit donc d'une œuvre vaste et complexe.

Le témoignage de Voline ne se veut pas autobiographique. En effet, nous avons pu nous rendre compte, grâce à divers renseignements recueillis par d'autres sources, que l'auteur avait omis de raconter une foule de choses intéressantes sur lui-même. Le témoignage personnel vient alors illustrer le récit d'une histoire collective et devient une preuve de crédibilité. L'historien, celui qui a vécu les événements et les a ensuite racontés, si l'on s'en tient à l'étymologie grecque, n'a qu'un seul but : décrire les faits du point de vue de celui qui les connaît pour les avoir vécus et y avoir été directement plongé. Le subjectivisme reste nuancé par l'analyse et les documents.

VOLINE
LA REVOLUTION INCONNUE
1917-1921
LES AMIS DE VOLINE
9, RUE DE L'EPERON, 9
PARIS-VI

Voline laisse parler les véritables protagonistes : les ouvriers et les paysans russes, ceux qui furent bâillonnés et soumis à un nouveau despotisme. L'histoire officielle, comme on l'a souvent dit, est l'histoire des vainqueurs. Exilé et marginalisé, Voline va à l'encontre des captieuses chroniques du pouvoir en offrant l'histoire de la révolution qui aurait pu avoir été et ne fut pas, celle qui fut tronquée et mise en déroute, l'histoire de la « révolution inconnue ».

Une théorie du changement social

Le postulat de l'auto-émancipation populaire constituait, depuis l'époque de la Première Internationale, le noyau de la stratégie politique libertaire. Cette conception de l'action directe et autonome du peuple engagé dans le processus révolutionnaire était, à la fois, la base et la condition sine qua none de la conduite antiautoritaire. Jusqu'à la révolution de février 1917, l'éphémère expérience de la Commune de Paris mise à part, cette conception n'avait pu s'exprimer sous la forme d'une stratégie consciente et active. Tout l'effort de Voline consistera à mon-



Doc. Heiner Beker.

Gustav Landauer (1870-1919).

trer, d'une part, comment s'est déroulé le processus révolutionnaire de destruction de la société tsariste et, d'autre part, comment les bolcheviks reconstruisaient à chaque instant un ordre étatique, hiérarchique, sectaire et répressif, dans un contexte révolutionnaire dont l'organisation, elle, était horizontale, participative et libre.

Selon l'interprétation du libertaire allemand Gustav Landauer, la révolution est le temps de l'utopie entre deux « topies » [(1)]. L'épisode révolutionnaire libertaire se trouve situé entre l'Ancien Régime tsariste et le nouvel ordre totalitaire soviétique. La révolution, quelle qu'elle soit, est toujours l'œuvre du peuple, non d'un parti, d'une avant-garde illuminée [(2)].

(1) *Cf. Gustav Landauer,* La Révolution, *éd. Champ libre, 1974.*

(2) *Le délégué de la CNT espagnole au congrès de la IIIe Internationale, à Moscou en 1920, est intervenu lors de l'une des sessions pour contrecarrer l'idée exposée par Trotski et Lénine selon laquelle le parti bolchevique avait fait la révolution. Pestaña leur avait répliqué :* « Un parti ne fait pas une révolution ; un parti ne fait qu'organiser un coup d'Etat et un coup d'Etat n'est pas une révolution. » *Angel Pestaña,* Informe sobre mi estancia en la URSS *(Rapport sur mon séjour en URSS), ed. Zero, Madrid, 1968, pp. 29 et 30.*

La philosophe Hannah Arendt, dans son étude sur le phénomène de la révolution, précise que « *seul le "pathos" de la nouveauté, associée à l'idée de liberté, nous autorise à parler de révolution.* » [(3)] Dans l'histoire de la Révolution russe, on trouve évidemment ces caractéristiques qui déterminent et définissent le fait révolutionnaire, mais il est rare que des textes, si ce n'est dans l'œuvre de Voline, montrent précisément ce « pathos ». Comme Kropotkine l'avait fait naguère en étudiant la Révolution française, puis Daniel Guérin sur la Grande Révolution, et José Peirats sur la Révolution espagnole, Voline révèle et met en avant le facteur populaire, ce courant social qui émerge lors de l'épisode révolutionnaire et trouve son prolongement dans la création d'autres modes de relation, de gestion et de coexistence sociale.

Ces différentes structures seront marquées et orientées par la notion de liberté et la fidélité à cette notion permet d'établir le critère révolutionnaire. Nous nous trouvons en présence d'un fait révolutionnaire digne de ce nom lorsque le peuple fait irruption dans l'histoire pour se réaliser en prenant en main sa propre destinée. L'institutionnalisation d'un nouveau pouvoir étatique, se substituant aux organisations sociales fidèles à cet instant de l'utopie révolutionnaire, a fini par tuer la révolution. Voilà la leçon qu'expose brillamment Voline, la conception libertaire du changement social.

Sous cet angle, *La Révolution inconnue* montre les moments où le peuple a directement assumé les tâches d'organisation de la société. Dans ce but, l'auteur nous décrit avec force détails les efforts des paysans et ouvriers pour organiser eux-mêmes des coopératives, des syndicats, des communes, des soviets. Voilà les voies dans lesquelles se projetait la société libertaire. Face à cela, Voline montre avec précision les initiatives des bolcheviks pour soumettre et enchaîner ces organisations populaires aux institutions du nouvel Etat qui finira par les détruire. La vraie révolution fut tronquée et Voline remet en cause « *la destruction inachevée* » du régime tsariste et des valeurs et atavismes dominants. Avec le temps, on se rendit compte que le pire fut la survie de l'« idée politique ». Après la révolution, le peuple fit de nouveau confiance à un parti, à quelques dirigeants, et il accepta l'existence de nouveaux maîtres. Cependant, lorsque la trahison des valeurs perpétrée par les nouveaux tsars fut évidente, il n'était plus possible de changer le cours des événements. La politique absolutiste et répressive mettra un terme à la révolution. Les leçons de la Révolution russe deviennent alors évidentes : « *Pour que le peuple soit en mesure de passer du travail d'esclave au travail libre, il doit dès le début de la révolution la mener lui-même en toute liberté et indépendance, écrit Voline. Seulement ainsi, il pourra prendre en main, concrètement et immédiatement, la tâche que lui imposera alors l'histoire : l'édification d'une société basée sur le travail émancipé.* » [(4)]

La révolution et les mouvements sociaux

Voline qualifie de « capitalisme d'Etat » le régime issu de la révolution. De fait, lorsqu'il écrit *La Révolution inconnue*, à la fin des années 30 et au

3) *Hannah Arendt,* Sobre la revolución *(Sur la révolution), ed. Revista de Occidente, Madrid, 1967, p. 41.*

(4) *Voline,* La Revolución desconocida *(La Révolution inconnue), ed. Campo Abierto, Madrid, 1977, vol. I, p. 131.*

début des années 40, le terme « totalitarisme » n'avait pas encore fait son chemin. Par la suite, on verra progressivement que le totalitarisme avait deux visages : le « nazi-fasciste » et le communiste. Voline avait déjà signalé cette identité fondamentale entre les deux régimes dans sa brochure *Le Fascisme rouge* (1934) [5].

Le régime bolchevique pouvait être assimilé au capitalisme car le système d'exploitation passait du dirigeant d'entreprise particulier à l'Etat qui avait fini par se convertir en un patron unique : « *un capitalisme d'Etat plus abominable encore que le capitalisme privé* » [6]. Il ne s'agit pas d'un Etat-ouvrier, mais d'un Etat-patron. Voline fait ainsi allusion aux nouveaux privilégiés du régime, c'est-à-dire les membres et fonctionnaires du parti, les bureaucrates, ceux que plus tard Milovan Djilas appellera sans ambages la nouvelle classe dirigeante et qui plus tard sera connu sous le nom de nomenklatura.

Pour que le processus de création d'un nouvel Etat puisse prendre forme, il était nécessaire d'éviter que la révolution suive son cours insurrectionnel et autonome, il fallut donc mettre un terme aux organisations populaires révolutionnaires. De multiples et diverses résistances surgirent contre le nouveau pouvoir. Voline décrit et analyse les deux plus importants mouvements : la rébellion de Kronstadt et la Makhnovtchina.

Le traitement infligé par les bolcheviks à leurs opposants fut le même partout : la répression arbitraire et brutale, qu'il s'agisse d'officiers blancs, de fonctionnaires tsaristes, de paysans insurgés ou de marins révolutionnaires. Les mouvements sociaux révolutionnaires s'opposant au pouvoir bolchevique furent anéantis sans concession et leur souvenir passé sous silence. Les voix des anarchistes qui dénoncèrent les faits (E. Goldman, A. Berkman, R. Rocker, les anarchistes russes...) sortirent à peine du mouvement anarchiste international. Ainsi, trente ans après la révolution, lorsqu'on publia l'œuvre de Voline en 1947, soit deux ans après sa mort, les faits relatés étaient encore inconnus. Inconnus et faussement interprétés. En effet, chacun tentera de sauver ses propres meubles du naufrage révolutionnaire. Trotski, lui qui avait parti-

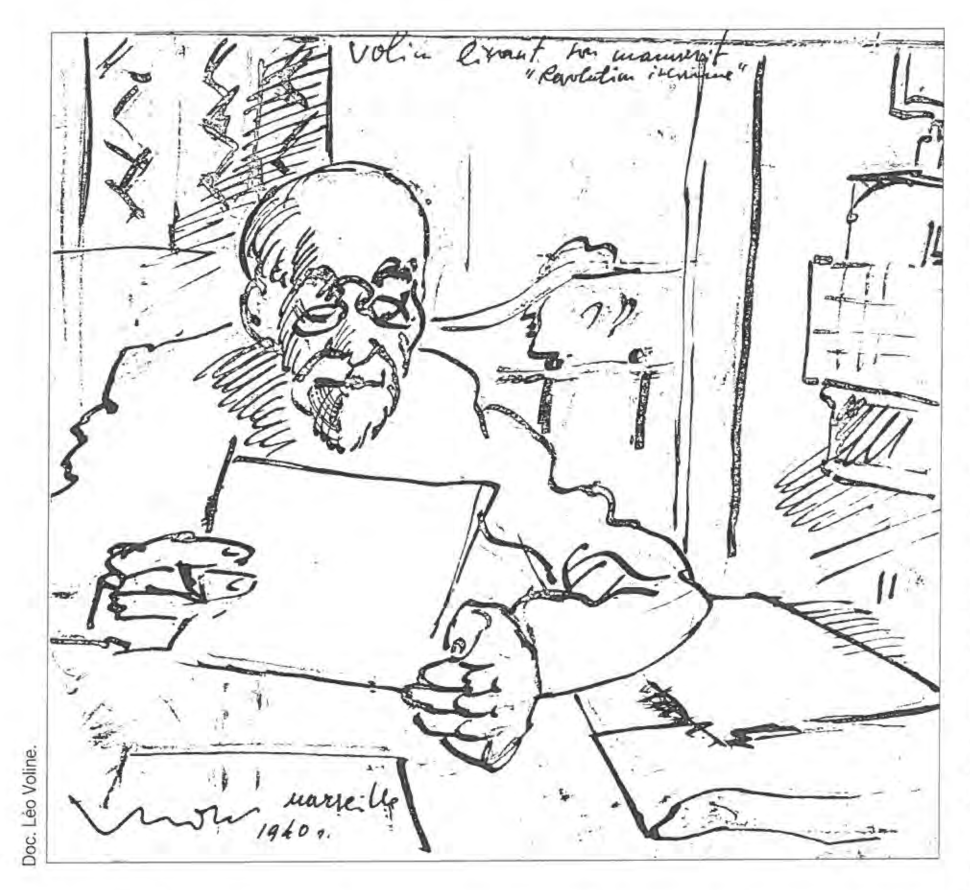
(5) *Cf. article dans ce numéro (NdR).*
(6) *Voline, ibid., vol. II, p. 25.*



Doc. famille Picqueray.

En haut, May Picqueray à Moscou en 1922.
Ci-dessous, délégués au congrès de l'Internationale syndicale rouge en 1922.

Doc. famille Picqueray.



Doc. Léo Voline.

cipé avec Lénine à toutes les mesures dictatoriales qui aboutirent à l'anéantissement des valeurs révolutionnaires et à l'instauration de la politique de terreur systématique, protestera énergiquement contre Staline lorsque celui-ci le mettra en marge du pouvoir et l'obligera à s'exiler. Dès lors, des marxistes non orthodoxes imputeront au camarade Staline tous les maux de l'URSS. Voline, là aussi, se montre clairvoyant et catégorique. Staline ne fit que poser le pied sur les traces laissées par Lénine et Trotski : « *Le stalinisme fut la conséquence naturelle de l'échec de la vraie révolution, et non le contraire ; et cet échec fut la fin naturelle de la fausse route sur laquelle le bolchevisme l'avait engagée.* » Autrement dit, « *la dégénérescence de la révolution fourvoyée et perdue a mis Staline au pouvoir. Ce ne fut pas Staline qui fit dégénérer la révolution.* » (7)

La Révolution espagnole : un épilogue

Voline eut l'occasion d'assister à un autre processus révolutionnaire vingt ans après la Révolution russe. Lorsque les militaires fascistes se soulevèrent contre la Seconde République espagnole et que s'engageaient la révolution et la guerre, on put mettre en pratique les conceptions libertaires. Contrairement à la Russie, le mouvement anarchiste espagnol était majoritaire du fait de ses quelque quatre-vingts ans de propagande et de lutte ininterrompues. Voline fut désigné directeur du journal *l'Espagne antifasciste*, organe d'expression de la CNT-FAI dans les milieux internationaux.

Au début, Voline conseillait aux compagnons espagnols de ne pas recommencer les erreurs des révolutionnaires russes et d'annihiler l'idée politique. En Russie, l'Etat, qui n'avait pu être complètement détruit, avait brisé la révolution. Par contre, en Espagne, il avait été anéanti dès le début par la force des masses libertaires ; alors, expliquait Voline, on ne devait pas le laisser renaître et permettre qu'il arrive la même chose qu'en Russie.

En feuilletant les pages de *l'Espagne antifasciste*, nous ne pouvons qu'imaginer la difficile tâche de Voline qui consistait à conseiller les anarchistes espagnols de ne faire aucune concession à l'Etat. Mais, Voline devait constater jour après jour que ses observations n'étaient pas écoutées ou ne leur parvenaient pas. Il devait aussi se rendre compte qu'une fois de plus la révolution ne détruisait pas complètement l'ordre étatique et que, celui-ci, une fois reconstruit, allait fatalement finir par anéantir la révolution. La théorie du changement social anarchiste, clairement constatée et élaborée par Voline lors du processus révolutionnaire russe, trouva sa confirmation dans la Révolution espagnole. Ce fut là un épilogue à la « révolution inconnue ».

Ignacio De Llorens
trad. de l'espagnol : Nathalie Roudneff


Doc. Heiner Becker.

Groupe de miliciens.

(7) *Id., ibid., vol. II, p. 59.*

Mollie Steimer

PARMI les militants et militantes du prétendu deuxième rang — terme aussi discriminatoire que courant pour désigner ceux sur lesquels s'appuient les grands noms pour préparer leurs meetings et conférences, et pour assurer la publication de leurs œuvres connues ou méconnues, ainsi que bien souvent leurs propres moyens d'existence —, une des plus remarquables dans les années d'entre-deux-guerres et au-delà fut certainement Mollie Steimer.

Né à Dounaevtsy en Ukraine, le 21 novembre 1897, elle émigra avec ses parents et ses cinq frères et sœurs aux Etats-Unis en 1913. Pour aider financièrement sa famille, elle dut tout de suite commencer à travailler en usine. Lectrice avide, elle dévora les livres de Kropotkine, d'Emma Goldman et *Dieu et l'Etat* de Bakounine. A partir de 1917, elle milite au sein du mouvement anarchiste. Avec un groupe de jeunes anarchistes juifs, elle publie un journal anarchiste clandestin en yiddish, *Der Sturm* (*la Tempête*), suivi après une scission en 1918 par *Freiheit* (*Liberté*). En août 1918, après le débarquement des troupes américaines en Russie, ils publièrent un tract en anglais et en yiddish appelant les ouvriers américains à soutenir la Révolution russe par une grève générale. Dénoncés par des ouvriers «patriotes» et un membre du groupe qui se mettait à la disposition de la police, Steimer et les autres militants furent arrêtés et finalement accusés de conspiration en vue d'une insurrection (à l'exception de Jacob Schwartz qui, le 14 octobre 1918, mourut des suites du passage à tabac que la police lui avait fait subir).

Le procès, connu sous le nom d'« *Abrams case* » (du nom de l'un des condamnés, Jack Abrams), fut un des plus notoires et scandaleux procès politiques de l'histoire juridique des Etats-Unis : trois des accusés, Jack Abrams, Hyman Lachowski et Samuel Lipman, furent condamnés à vingt ans de prison et à une amende de 1 000 dollars, et Mollie Steimer à quinze ans de prison et à une amende de 500 dollars. Une sentence aussi remarquable que généreuse pour la publication d'un petit tract ! Suite aux protestations des cercles radicaux et libéraux, et en attendant la révision du procès, ils furent libérés sous caution — Mollie Steimer sera arrêtée en tout huit fois durant les onze mois suivants car, à peine libérée, elle se plongeait de nouveau dans la propagande anarchiste.

Elle sera finalement emprisonnée à Blackwell's Island à partir du 30 octobre 1919 et puis, dès avril 1920, dans la prison de Jefferson City au Missouri jusqu'en novembre 1921.


Doc. Heiner Becker.

Le 24 novembre 1921, elle fut expulsée (avec Abrams, Hyman et bien d'autres), à ses propres frais (!), des Etats-Unis vers la Russie, arrivant à Moscou le 15 décembre 1921. Elle y fit bientôt la connaissance de Senya Flechine avec qui, après bien des problèmes, des arrestations et une condamnation (cf. l'article sur Flechine), elle fut extradée d'Union soviétique le 23 septembre 1923. Se rendant à Berlin, elle envoya des articles à la presse anarchiste (*Freedom* à Londres, *Der Syndikalist* à Berlin, *La Protesta* à Buenos Aires), où elle racontait ses expériences en Russie «postrévolutionnaire». Avec Flechine, Alexandre Berkman et d'autres, elle participa au soutien des anarchistes et autres révolutionnaires réprimés en Russie, d'abord à Berlin, puis à Paris (où Mollie Steimer et Senya Flechine vécurent dans un appartement avec la famille Voline), puis de nouveau à Berlin jusqu'en 1933 lorsque, à l'arrivée au pouvoir de Hitler, ils quittèrent l'Allemagne pour la France.

Elle fut arrêtée (comme juive et anarchiste) le 18 mai 1940, tandis que Senya Flechine put se sauver grâce à l'aide de camarades anarchistes et se rendit à Marseille. Ils s'y retrouvèrent finalement, après que Mollie ait réussi à s'enfuir du camp d'internement. Ils y rencontrèrent pour la dernière fois Voline, avant de partir au Mexique. De là, Mollie envoya de temps en temps des articles à la presse anarchiste (par exemple des souvenirs sur Voline, après sa mort). Dans les années 70 et au début de 1980, elle participa à des films sur Emma Goldman et sur le mouvement anarchiste juif. Elle est morte à Cuernavaca, au Mexique, le 23 juillet 1980 d'une crise cardiaque.

H.B.

Sources :

Cf. article « Flechine ».

Paul Avrich, An Anarchist Life : Mollie Steimer (1897-1980), *s.l. n.d. (1981 [?]), 12 pp. et ill.*

Mollie Steimer, Todo una vida de lucha. La rebelion de una anarquista condenada por ambos imperios, *Ediciones Antorcha, Mexico (Mexique), 1980, 112 pp. et 16 pp. ill.*

Margaret S. Marsh, Anarchist Women 1870-1920, *Temple University Press, Philadelphie, 1981.*

Senya Flechine

SIMON (Senya) Isaakovitch Flechine, qui fut depuis le milieu des années 20 et dans les années 30 en quelque sorte le photographe officiel des anarchistes résidant ou passant par la France, est né le 19 décembre 1894 à Kiev. En 1910, à l'âge de 16 ans, il quitte la Russie et émigre aux Etats-Unis. Il y devient anarchiste vers 1913 et, par la suite, travaille dans les bureaux du journal *Mother Earth* d'Emma Goldman jusqu'en 1917, date à laquelle il retourne en Russie.

D'abord actif dans le groupe qui édite *Golos Trouda* à Petrograd, il adhère finalement à la confédération Nabat en Ukraine et, entre 1918 et 1920, milite clandestinement tout en combattant à Kharkov et à Kiev. Il est arrêté une première fois en novembre 1918 par la Tcheka, avec les autres délégués de la deuxième conférence des anarcho-syndicalistes. Le 10 janvier 1920, il se trouve au club anarchiste de Kharkov quand celui-ci est fermé par des policiers appartenant à l'Armée rouge et il est arrêté avec plus de quarante anarchistes. C'est probablement à cette occasion que, transféré à Moscou, il rencontre en prison Voline et Mark Mratchny. Relâché quelques semaines plus tard et de retour en Ukraine, il est de nouveau arrêté avec une trentaine de camarades au début de juin 1920 quand la librairie du Nabat et du *Volnoye Bratstvo* est fermée par ordre du Département spécial de l'armée. Ils seront libérés vers la fin du même mois, juste avant le deuxième congrès de l'Internationale communiste, et la librairie rouvrira ses portes, avant d'être définitivement supprimée en novembre 1920.

Doc. Heiner Becker.

Fin 1921, il travaille à Petrograd au Musée de la Révolution lorsqu'il rencontre Mollie Steimer qui venait d'arriver des Etats-Unis. Ils tombent amoureux l'un de l'autre presque immédiatement et dès lors vivront ensemble. Lorsque la GPU (Gépéou) vient, dans la nuit du 1er novembre 1922, arrêter Mollie Steimer, Flechine est également emmené. Ils seront tous deux condamnés à deux ans d'exil à Obdorsk, en Sibérie, avant d'être relâchés après une grève de la faim et l'intervention des délégués du deuxième congrès de l'Internationale syndicale rouge (action de May Picqueray). Leur liberté — relative, bien entendu, dans les conditions de la société postrévolutionnaire — ne dure pas longtemps : Flechine est de nouveau arrêté avec Mollie Steimer le 9 juillet 1923 à Petrograd, puis finalement expulsé de Russie — seulement après une nouvelle grève de la faim. Ils partirent de Petrograd pour Stettin en Allemagne le 27 septembre 1923. De là, ils se rendirent à Berlin où Flechine participa à l'activité du Comité de défense des révolutionnaires emprisonnés en Russie (organisé surtout par Alexandre Berkman).

En 1924 il se rend avec Mollie Steimer à Paris, où ils vivent d'abord avec Voline et sa famile, avant de prendre une chambre avec Jacques Doubinsky. Ils seront en 1927 parmi les fondateurs, avec Berkman, Doubinsky et Voline, du Groupe d'entraide établi pour aider les anarchistes exilés de Russie, d'Italie, de Bulgarie et d'Espagne, leur fournir argent et papiers. Flechine s'était entre-temps établi avec un succès considérable comme photographe et, en 1929, il fut invité à travailler dans le studio de Sasha Stone à Berlin. Ils y vécurent jusqu'en 1933, puis rentrèrent à Paris. En 1940, après l'invasion allemande, tandis que Mollie est arrêtée en mai, Flechine réussit à s'échapper et se rend à Marseille où il l'attend. Ils y rencontrent Voline pour la dernière fois vers la fin de 1941, avant de partir pour le Mexique.

Flechine prend, comme Mollie, la nationalité mexicaine en 1946, après avoir vécu pendant vingt ans l'existence d'expatriés possédant un passeport international dit «de Nansen». Ils tinrent un studio de photographe à Mexico, appelé SEMO (SEnya et MOllie) jusqu'en 1963, date à laquelle ils se retirèrent à Cuernavaca où il vécurent en recevant au cours des années une suite presque ininterrompue de visiteurs, surtout anarchistes, pour partager leurs souvenirs. Après la mort de Mollie, Senya Flechine, malade et incapable de vivre seul, fut finalement hospitalisé à Mexico où il mourut à peine onze mois après sa compagne, le 19 juin 1981.

H.B.

Sources :
Alexander Berkman, The Bolshevik Myth (Diary 1920-1922), *New York, 1925 (traduction française :* Le Mythe bolchevik. Journal, 1920-1922, *éd. La Digitale, 1987).*
Paul Avrich, Anarchist Portraits, *Princeton University Press, Princeton (Etats-Unis), 1988.*
Paul Avrich, The Russian Anarchists, *W.W. Norton, New York, 1978 (d'abord Princeton, Princeton University Press, 1967 ; traduction française :* Les Anarchistes russes, *Paris, Maspero).*
Abe Bluestein, Fighters for Anarchism. Mollie Steimer and Senia Fleshin, *Libertarian Publications Group, 1983 (distribué par Refrac Publications, Londres, Grande-Bretagne ; Powderhorn Station, Minneapolis, Minnesota, Etats-Unis).*

France, années 20

Le débat plate-forme ou synthèse

La Première Guerre mondiale, en bouleversant les conditions de lutte politique et sociale, marque une véritable cassure. La mainmise des bolcheviks sur la révolution en Russie et la réaction qui prend le dessus en Italie et en Allemagne brisent les mouvements locaux. L'échec est patent et le mouvement libertaire doit faire face à une grave crise d'identité...

Le débat qui va opposer en France, à partir de 1925, les partisans de la « plate-forme » et ceux de la « synthèse » reste un des plus importants, mais aussi un des plus confus parmi ceux qui ont agité le mouvement libertaire de l'entre-deux-guerres. La responsabilité principale en revient aux intéressés eux-mêmes qui, très vite emportés par la polémique, auront tendance à présenter leurs positions respectives comme étant l'expression de deux manières opposées de concevoir l'organisation et l'engagement libertaires, ce qui les portera rapidement à caricaturer, voire à déformer les propos des adversaires. Ainsi, aux accusations de « *déviations bolcheviques* » lancées par Voline à l'encontre des principales thèses avancées par les partisans de la plate-forme, les rédacteurs de cette dernière répondront avec mépris et suffisance, en assimilant les propos de leur contradicteur à ceux d'un « *dilettante* ». Circonscrit dans un premier temps aux militants libertaires russes en exil, ce débat va en outre rapidement capter l'attention de l'ensemble du mouvement anarchiste français et international, provoquant en son sein de longs cortèges de polémiques et de discussions ; polémiques et discussions qui iront en s'envenimant jusqu'à la cassure finale, après l'adoption en novembre 1927 par l'Union anarchiste française de nouveaux statuts directement inspirés des thèses plate-formistes [1].


Doc. Léo Voline.

Encore aujourd'hui plate-forme et synthèse sont souvent présentés comme deux projets s'excluant l'un l'autre, comme deux pôles entre lesquels les partisans de l'organisation anarchiste devraient choisir. Or cette manière de poser le problème est incroyablement réductrice car elle conduit à passer sous silence ou à escamoter l'ensemble des discussions théoriques qui ont agité le mouvement anarchiste des années 20, confronté au double défi de la victoire bolchevique et de la menace fasciste ; discussions qui seules permettent d'apprécier à leur juste valeur les solutions proposées. Il semble impossible en tout cas de prétendre analyser — comme on a eu trop souvent tendance à le faire — la signification et la portée du débat plate-forme/synthèse en faisant abstraction des conditions historiques qui l'ont motivé.

La « crise » du mouvement anarchiste dans l'après-guerre

Pour saisir la portée véritable de ce débat, il est nécessaire de le replacer dans le contexte historique, fondamentalement nouveau, engendré par le conflit mondial.

(1) *Cf.* le Libertaire, *n° 135, 5 novembre 1927.*


ИЗД. ГРУП. РУССК. АНАРХИСТОВ ЗА ГРАН.

ОРГАНИЗАЦИОННАЯ ПЛАТФОРМА
ВСЕОБЩЕГО СОЮЗА
АНАРХИСТОВ

(ПРОЭКТ)

GROUPE D'ANARCHISTES RUSSES A L'ÉTRANGER

PLATE-FORME D'ORGANISATION
DE
L'UNION GÉNÉRALE DES ANARCHISTES

(PROJET)

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
72, Rue des Prairies, 72
—
1926

Doc. H.B.

Doc. H.B.

Editions en russe et en français de la «Plate-forme» en 1926.

La guerre de 1914-1918 fut « révolutionnaire » à plus d'un titre en bouleversant la carte politique du vieux continent, en modifiant les rapports de force mondiaux et en transformant, dans la plupart des pays, les conditions de la lutte politique et sociale que bourgeoisie et prolétariat avaient connues jusque-là. Ce conflit marque une véritable cassure et ouvre une période de crises et d'instabilité caractérisée par une radicalisation et une généralisation des conflits sociaux qui dans certains cas, comme pour l'Italie, ne purent être surmontés qu'avec l'arrivée au pouvoir d'une force réactionnaire de type nouveau : le fascisme.

Mais surtout, la victoire de la révolution en Russie et l'émergence d'un parti supposé incarner les exigences révolutionnaires du prolétariat allaient soulever une vague d'enthousiasme sans précédent dans la classe ouvrière et placer la révolution à l'ordre du jour dans la plupart des pays sortis meurtris de cinq ans de conflit.

Guerre et révolution vont toutefois créer des nouveaux problèmes et soulever de nouvelles questions auxquelles les libertaires devront répondre sous peine de se voir marginalisés au sein des masses. La Révolution russe ne représente pas seulement un événement heureux qui venait combler les souhaits les plus fervents des anarchistes, mais constitue aussi un véritable défi car elle allait permettre pour la première fois dans l'histoire du socialisme de vérifier la validité de programmes et de méthodes restés jusque-là de simples hypothèses d'école. La mise en place de la dictature des bolcheviks et les vives sympathies que ces derniers s'attirèrent au sein du prolétariat international — y compris parmi les anarchistes — constituaient en tout état de cause des réalités que les libertaires pouvaient difficilement ignorer.

Partout, en outre, la réaction ne tarda pas à prendre le dessus comme en Allemagne ou en Italie où le mouvement anarchiste est brisé, comme en Russie avec la mainmise bolchevique définitive sur la révolution. Dès la fin de l'année 1920, l'échec de la révolution mondiale est patent et se trouve à l'origine d'une profonde crise d'identité du mouvement libertaire ; crise qui va entraîner une véritable remise en cause de bon nombre de certitudes qui, jusque-là, avaient fait l'objet d'un consensus quasi général, à commencer par la plus enracinée d'entre toutes : la confiance presque mythique dans l'élan révolutionnaire spontané des masses.

En Italie plus particulièrement, après l'arrivée au pouvoir de Mussolini, les militants les plus lucides, tels Malatesta, Fabbri, Molaschi, Damiani ou le jeune Berneri, se rendirent rapidement compte que le mouvement pouvait difficilement faire l'économie d'un profond travail d'autocritique et de réflexion, même si cela devait heurter le dogmatisme de certains.

Dès août 1921, après sa sortie de prison, Malatesta avait ainsi lancé dans *Umanità Nova* un vibrant appel aux militants pour qu'ils approfondissent l'étude des problèmes de la révolution. L'appel du vieux leader trouva un écho favorable auprès des militants les plus lucides du mouvement qui s'engagèrent au cours des mois qui suivirent dans un vaste travail de réflexion et d'approfondissement des idées libertaires. Ce fut cependant Malatesta qui œuvra le plus dans ce sens en engageant dans *Pensiero e Volontà* un très important travail de clarification et de réflexion sur les limites de l'anarchisme traditionnel. « *Quelles furent nos erreurs ? Quels ont été nos manquements ? Quelle a été notre part de responsabilité dans la défaite ?* » s'interrogeait-il dans le premier numéro de la revue et il se fixait

comme programme : « *Etudier les raisons qui causèrent notre échec pour mieux nous préparer à agir avec des meilleurs résultats quand des nouvelles circonstances nous appelleront à l'action pratique.* » (2) En choisissant d'aborder sans détours la question des limites de l'action anarchiste, Malatesta rompait à 70 ans un tabou que lui-même avait contribué à entretenir, à savoir : croire à la réalisation, sans transitions majeures, du communisme anarchiste dès le lendemain de la révolution. Le vieil internationaliste se livra, dans les semaines qui suivirent, à un véritable réquisitoire à l'encontre des erreurs de l'anarchisme et tout spécialement des conceptions optimistes d'inspiration kropotkinienne qui avaient, d'après lui, conduit à des simplifications excessives et à des interprétations erronées du processus révolutionnaire.

A partir de 1921, il y a donc tout un profond travail de « révision » de l'anarchisme qui s'opère, même si celui-ci se heurte rapidement à l'hostilité d'une majorité des compagnons opposés à toute forme de remise en cause des « principes libertaires » ou supposés tels. Le cas italien n'était d'ailleurs pas une exception, car des préoccupations analogues n'avaient pas tardé à se faire sentir là où les anarchistes disposaient d'une certaine influence. Il y aurait, à cet égard, une véritable étude à mener pour essayer de rendre compte de la manière dont, dans chaque pays, en fonction des conditions historiques particulières, le mouvement libertaire a cherché à s'adapter aux nouvelles conditions de lutte (3). Pour nous en tenir au cadre restreint que nous nous sommes fixés dans cet article soulignons comment, en France aussi, ces préoccupations trouveront rapidement un écho grâce notamment à Sébastien Faure qui lança en 1924 dans les colonnes de *la Revue internationale anarchiste* une enquête sur les « *tâches immédiates et futures de l'anarchisme* ». Ce périodique, publié en trois langues (français, espagnol et italien), offrait un bel exemple de tentative de mener une réflexion concertée sur les problèmes de l'anarchisme entre militants de différentes nationalités, que les aléas de la répression étatique avaient réunis en France (4). Les réponses apportées à l'enquête attestent d'une richesse et d'un sérieux rarement égalés parmi les publications libertaires.

Berneri à son bureau.

Doc. Didier Roy.

L'apport du groupe Dielo Trouda

Lorsque le groupe des anarchistes russes en exil en France, dont font partie Nestor Makhno et Piotr Archinov, commence à partir de l'été 1925 la publication d'une série d'études consacrées aux problèmes organisationnels et idéologiques de l'anarchisme dans la revue *Dielo Trouda* (5), cet effort de clarification ne détonne guère par rapport aux débats en cours. En ce qui concerne l'analyse des causes de l'échec relatif des libertaires en Russie, notamment, le point de vue exprimé par ce groupe restera toujours très proche des indications générales fournies précédemment par Malatesta ou d'autres.

Comme le précisa Archinov à plusieurs reprises : « *Nous avons pris l'habitude d'attribuer l'échec du mouvement anarchiste de 1917-1919 en Russie à la répression étatiste du parti bolchevique. C'est une grande erreur. La répression bolchevique entravait l'extension du mouvement anarchiste pendant la révolution, mais elle ne constituait pas l'unique obstacle. C'est plutôt l'impuissance intérieure du mouvement anarchiste lui-même qui fut une des causes principales de cet échec, impuissance provenant du vague et de l'indécision qui caractérisaient ses principales affirmations politiques d'organisation et de tactique. (...) L'anarchisme n'avait pas d'opinion ferme et concrète au sujet des principaux problèmes de la révolution sociale, opinion nécessaire pour satisfaire les masses qui créaient la révolution. (...) Les anarchistes parlaient beaucoup de l'activité révolutionnaire des travailleurs eux-mêmes, mais ils n'ont pas pu indiquer à ces masses, ne serait-ce qu'approximativement, les formes que devaient prendre cette activité ; ils n'ont pas su régler les relations réciproques entre la masse et son centre idéologique. Ils ont excité les masses à secouer le joug de l'autorité ; mais ils n'ont pas indiqué le moyen de consolider et de défendre les conquêtes de la révolution. Ils manquèrent d'opinion nette et de programmes d'action précis en face de bien d'autres problèmes. C'est ce qui les éloigna de l'activité des masses et les voua à l'impuissance sociale et historique. C'est là qu'il faut chercher la cause primordiale et leur échec dans la Révolution russe. Pour nous, anarchistes russes, qui avons vécu l'épreuve de la révolution en 1905 et 1917, il ne subsiste pas là-dessus le moindre doute.* » (6)

Les textes des Russes cependant se démarquaient nettement vis-à-vis de ceux des autres compagnons au moins

(2) Pensiero e Volontà, *n° 1, 1er janvier 1924.*
(3) *Nous accumulons actuellement du matériel en vue d'une étude plus approfondie sur les problèmes du « révisionnisme » anarchiste de l'entre-deux-guerres.*

(4) *Sur la portée et l'activité de cette revue : L. Di Lembo, « Borghi in Francia tra i fuoriusciti (estate 1923-autunno 1926) » in* Bollettino del Museo del Risorgimento, *Bologne, 1990.*
(5) *Sur les activités de ce groupe : A. Skirda,* Autonomie individuelle et force collective. Les anarchistes et l'organisation, de Proudhon à nos jours, *Paris, AS, 1987, pp. 162-163.*

(6) *Groupe d'anarchistes russes à l'étranger,* La Réponse aux confusionnistes de l'anarchisme *(Paris, août 1927) in A. Skirda, op. cit., pp. 296-297.*

sur deux points : la manière directe et sans concessions qu'ils utilisaient pour aborder les problèmes d'une part ; l'importance quasi exclusive qu'ils finiront par accorder à la question organisationnelle d'autre part.

Pour bien comprendre le sens de leur démarche il faut d'abord souligner comment la prise de conscience des limites historiques de l'action anarchiste n'entraînait nullement, à leurs yeux, une remise en cause de ses fondements théoriques. Car si les libertaires avaient failli, cela était dû moins au caractère approximatif des « principes » qu'à l'incapacité dont ils avaient fait preuve à les mettre en pratique. Par conséquent, il s'agissait pour eux non pas tellement de se lancer dans un travail de « révision » de la doctrine libertaire mais plutôt de la débarrasser des éléments individualistes ou confusionnistes qui en avaient obscurci le sens et la portée au fil des années. Contrairement à l'attitude adoptée par Berneri en Italie, par exemple, ils refusaient ainsi de s'attaquer aux présupposés théoriques du communisme anarchiste, dont les principes leur paraissaient suffisamment précis et toujours valides [7]. Leur travail se présentait, de ce fait, non pas comme une « refonte » de l'anarchisme mais davantage comme une tentative pour le « rétablir » dans sa ligne de conduite originale.

C'est en revanche sur le terrain des « moyens » à adopter pour sortir l'anarchisme de ses impasses que leurs indications tranchent nettement avec celles ayant eu cours jusque-là. Convaincus que c'était l'état de désorganisation permanent dans lequel était plongé le mouvement qui avait rendu stériles les efforts des libertaires, ils verront dans la constitution d'une organisation cohérente le préalable indispensable à toute relance sérieuse de l'action révolutionnaire anarchiste. Mais, afin d'éviter les errements passés, il leur paraissait nécessaire que les éléments communistes-révolutionnaires se séparent d'une manière nette des autres courants anarchistes et qu'ils s'organisent sur des bases tactiquement et idéologiquement homogènes. C'est pour hâter la réalisation d'un tel projet qu'ils firent paraître, en juin 1926, leur plate-forme organisationnelle. Dans ce texte, presque immédiatement traduit en français [8], le groupe des anarchistes russes prônait ouvertement la constitution d'une Union générale des anarchistes fondée sur les principes de l'union tactique et idéologique ainsi que sur celui de la responsabilité collective de ses adhérents.

Contrairement au révisionnisme malatestien toujours soucieux d'éviter de provoquer des cassures irréversibles au sein du mouvement, les militants du groupe Dielo Trouda voulurent ainsi dès le départ « trancher dans le vif », sans plus se contenter de solutions de compromis, sans plus se soucier de ménager les susceptibilités des uns et des autres. Et c'est dans cette volonté très nette, affirmée haut et fort, de vouloir réaliser l'unité du mouvement anarchiste par la « sélection » de ses éléments que réside, nous croyons, la principale originalité du projet plateformiste. Mais en choisissant délibérément une stratégie de « rupture » vis-à-vis des autres composantes libertaires, ses promoteurs prenaient le risque — comme ce fut d'ailleurs le cas — de s'isoler non seulement des éléments anti-organisationnels ou individualistes mais encore de tous ces partisans sincères de l'organisation qui ne partageaient pas entièrement leur opinion.



DE LA SYNTHÈSE

(Premier Article)

I

La légende affirme que Jésus-Christ ne donna aucune réponse à la question de Ponce-Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? » Il est fort probable d'ailleurs qu'en ces moments tragiques il n'avait guère le cœur à s'occuper de raisonnements philosophiques. Mais eût-il même eu le temps et le désir d'engager une controverse sur l'essence de la vérité, il ne lui aurait point été facile de répondre d'une façon définitive.

Beaucoup de siècles se sont écoulés depuis lors. L'humanité a fait plus d'un pas vers la connaissance du monde. « La question de Ponce-Pilate » a inquiété, elle a fait penser, travailler, scruter dans toutes les directions, elle a fait souffrir nombre d'esprits. Les voies et les méthodes de la recherche de la vérité ont varié bien des fois... Or, la question resta toujours sans réponse.

∴

Trois obstacles principaux s'élèvent sur le chemin de la recherche et de l'établissement de la vérité objective, n'importe dans quelle direction ou dans quelle région on veuille la trouver.

Le premier de ces obstacles est empreint d'un caractère purement théorique et philosophique. De fait, la vérité est le grand Tout existant : *tout ce qui est en réalité*. Connaître la vérité veut dire connaître *ce qui est*. Mais connaître ce qui est — connaître le véritable vrai, l'essence des choses (« les choses en elles-mêmes ») — paraît être, pour plusieurs raisons, impossible à l'heure qu'il est, et peut-être en sera-t-il toujours ainsi. La raison essentielle de cette impossibilité est la suivante. Le monde ne saurait jamais être pour nous que l'idée que nous nous en faisons. Il se présente à nous non tel qu'il est en réalité, mais tel qu'il nous est peint par nos pauvres et faux cinq sens (ou plus), et par nos méthodes incomplètes et grossières de connaître les choses. Les uns et les autres sont fort restreints, subjectifs et trompeurs. Voici un exemple tiré du domaine des sens : ainsi que l'on sait, il n'existe dans la nature, en réalité, ni lumière, ni couleurs, ni sons (il n'existe que ce que nous croyons être des mouvements, des oscillations) ; cependant, nous avons avant tout une impression du monde consistant en lumière et en couleurs (oscillations recueillies et transformées à l'aide de notre organe visuel) et en sons (mouvements recueillis et transformés par notre appareil auditif). Remarquons également que toute une série de phénomènes ayant indubitablement lieu dans la nature échappent aux organes de nos sens. Pour servir d'exemple dans le domaine de la connaissance, il suffira d'indiquer ce fait que constamment certaines théories sont rejetées pour être remplacées par d'autres. (Un exemple tout récent est celui de la fameuse théorie d'Einstein sur la relativité tendant à « bouleverser » tout notre système de connaissances.) La seule chose que je sache *immédiatement*, c'est que j'existe (*cogito, ergo sum*, je pense, donc je suis) et qu'il existe une certaine réalité en dehors de moi. Sans la connaître exactement, je sais néanmoins qu'elle existe : premièrement parce que si j'existe, il doit exister une certaine réalité qui m'a créé ; deuxièmement parce qu'une certaine entité qui se trouve en dehors de moi me communique certaines impressions. C'est cette réalité, dont j'ignore l'essence, que j'appelle monde et vie ; et c'est elle que je cherche à connaître tant qu'elle s'y prête.

Évidemment, si nous voulions toujours tenir compte de cet obstacle, il ne nous resterait qu'à nous dire une fois pour toutes : tout ce que nous croyons connaître n'est que mensonge, tromperie, illusion ; nous ne saurions connaître l'essence des choses, car les moyens de notre connaissance sont par trop imparfaits... Et nous basant là-dessus, nous n'aurions qu'à renoncer à toute espèce de travail scientifique — à tout travail de recherche de la vérité et

Doc. secrétariat Histoire de la FA.

Article de Voline paru dans le n°25 de «la Revue anarchiste» en mars 1924.

La critique de Voline

Dans un premier temps pourtant, l'accueil fut loin d'être immédiatement négatif et la *Plate-forme* fut saluée d'une manière quasi générale comme une contribution tout à fait en mesure d'aider le mouvement à surmonter ses difficultés du moment. Rappelons que ce texte ne se limitait pas à aborder les questions organisationnelles mais se voulait une réponse globale à l'ensemble des problèmes que l'anarchisme aurait à affronter avant, pendant et après la révolution. Ce sont d'ailleurs ces aspects de la *Plate-forme* qui vont attirer tout d'abord l'attention des compagnons [9].

Par rapport à la sympathie et à l'intérêt soulevés par le projet des anarchistes russes en exil, la position de Voline frappe tout d'abord par son

(7) *Cf.* La Réponse aux confusionnistes..., *op. cit., ibid., pp. 300-301.*

(8) *Groupe d'anarchistes russes à l'étranger,* Plate-forme d'organisation de l'Union générale des anarchistes (projet), *Paris, Librairie internationale, 1926, 32 pages. Ce texte avait été traduit par Voline.*

(9) *Ce qui est attesté par l'ensemble des articles publiés par* le Libertaire *au cours des mois qui suivirent la publication en français de la* Plate-forme.

intransigeance ; car, seul parmi les militants favorables à l'organisation des forces libertaires, il opposa dès le départ un refus non pas à tel ou tel point de la *Plate-forme*, mais à l'ensemble des positions « *fondamentales ou importantes* » de celle-ci [10]. Ayant participé de très près aux discussions qui avaient précédé la publication de ce texte, Voline avait une connaissance directe des thèses de Makhno ou Archinov et avait pris position dès septembre 1925, dans la revue *Dielo Trouda*, contre ce qu'il considérait être une dérive centralisatrice et bolchevisante de l'anarchisme [11]. En s'appuyant sur l'expérience de l'organisation russe Nabat, Voline opposa aux propositions plate-formistes une conception « synthésiste » du mouvement libertaire ; conception qui visait à intégrer et à dépasser les différences tactiques et idéologiques des courants anarchistes dans le cadre d'une organisation unitaire.

La publication en octobre 1926 de l'édition française de la *Plate-forme* lui offrit l'occasion de revenir plus longuement sur la question et d'y répondre d'une manière globale. Cette réponse parut en avril 1927 sous forme d'une brochure d'une quarantaine de pages. Elle était signée collectivement par huit militants russes, mais les idées sont celles de Voline [12]. Dans ce texte les auteurs se livraient à une tentative de réfutation point par point de la *Plate-forme*, dont la plupart des thèses sont considérées comme étant des « *déviations* » des principes libertaires. Ils s'insurgeaient en particulier contre l'interprétation purement classiste de l'anarchisme et le rôle dirigeant que les plate-formistes assignaient aux militants au cours de la période révolutionnaire. Quant aux conceptions organisationnelles du groupe de Makhno et Archinov, elles leurs paraissaient être l'expression manifeste d'une volonté délibérée de transformer l'anarchisme en un parti politique autoritaire. « *(...) Les auteurs de la* Plate-forme, *écrivaient-ils, aspirent à l'organisation d'un Parti anarchiste centralisé qui prendrait sur lui, à l'instar de tous les autres partis politiques, la conduite politique et générale des masses et de la révolution.* » Et ils concluaient : « *Ce qu'il y a de réellement nouveau dans la* Plate-forme, *c'est uniquement un révisionnisme caché vers le bolchevisme et la reconnaissance d'une période transitoire.* » [13]

L'accusation était grave et les partisans de la *Plate-forme* ne pardonnèrent jamais à Voline de l'avoir prononcée. Elle était en outre passablement injuste compte tenu du passé antibolchevique de militants comme Makhno qui n'avaient certes pas de leçons à recevoir sur ce point. L'attitude fortement négative adoptée par Voline et ses amis gagne toutefois à être précisée et elle ne peut pas être ramenée à un simple problème de rivalités de personnes ou pire [14].

En tout premier lieu, il convient de signaler que les positions en présence ne sont pas aussi opposées que les uns ou les autres voudraient bien le faire croire. Les partisans de la plate-forme accusèrent d'ailleurs les signataires de cette brochure de « *reproduire* » et, en définitive, de « *s'approprier* » quelques-uns de leurs arguments ! [15] Voline et le groupe Dielo Trouda partagent indiscutablement un certain nombre de prémisses dont la principale était celle de vouloir remédier à la situation d'impuissance du mouvement. En s'interrogeant à son tour sur les causes qui avaient empêché l'idée anarchiste de se « *frayer un chemin dans la Révolution russe de 1917* » Voline, par exemple, dès août 1925, indiquait très clairement l'existence au sein de l'anarchisme de défauts et de faiblesses théoriques et pratiques dus essentiellement à une certaine confusion dans l'exposé des doctrines libertaires sur trois points capitaux : la lutte de classes, l'élément humanitaire en général, le principe individuel. « *Le manque de clarté dans [ces problèmes], écrivait-il, est l'une des causes de certaines déviations et fausses tendances au sein de*

(10) A propos du projet d'une « Plate-forme d'organisation » publié par le Groupe d'anarchistes russes à l'étranger, *Paris, avril 1927, p. 1.*
(11) *Cf. A. Skirda, op. cit., pp. 164-167.*
(12) *Les huit signataires étaient Sobol, Flechine, Schwartz, Steimer, Voline, Lia, Roman, Ervantian.*

(13) A propos du projet..., *op. cit., p. 37 et p. 38.*
(14) *A. Skirda, en particulier, dans la tentative de défendre coûte que coûte le point de vue des plate-formistes se laisse aller à des insinuations nullement justifiées à l'encontre de Voline ou bien à des affirmations carrément fausses. Ainsi, par exemple, il affirme (op. cit., p. 173) que Voline, accusé par Ranko dans* le Libertaire *d'avoir sciemment mal traduit la* Plate-forme, *ne se serait pas rendu à la réunion prévue avec un expert pour vérifier le bien-fondé de ces affirmations. Or c'est exactement le contraire qui se produisit, comme l'atteste le communiqué que l'Œuvre internationale des éditions anarchistes — le groupe qui avait publié l'édition française de la* Plate-forme — *fit paraître dans* le Libertaire *(n° 112, 27 mai 1927).*

(15) La Réponse aux confusionnistes..., *in Skirda, op. cit., p. 300.*

A propos du Projet

d'une

" Plateforme d'Organisation "

publié par

le " Groupe d'Anarchistes Russes à l'Étranger "

En publiant, en octobre 1926, son projet d'une « Plateforme d'organisation », le « Groupe d'Anarchistes Russes à l'Etranger » le soumettait à une vaste discussion au sein des milieux libertaires.

Se trouvant en plein désaccord avec le Groupe par rapport à plusieurs thèses fondamentales ou importantes du projet, les anarchistes russes soussignés tiennent à exprimer leur point de vue sur les problèmes qui y sont traités.

⁂

Dans son essence, la « Plateforme » peut être divisée en trois parties : 1° principes généraux ; 2° thèses pratiques : économiques, politiques, stratégiques, tactiques, se rapportant à la révolution sociale ; et 3° propositions organisationnelles.

En ce qui concerne *les principes généraux*, la « Plateforme » se borne presque uniquement à un bref exposé des idées générales connues de l'anarchisme communiste-révolutionnaire. Toutefois, nous y trouvons déjà quelques

Doc. D.R.

Page de garde de l'édition de 1927 de la réponse à la «Plate-forme».

l'anarchisme : vers un révolutionnarisme romantique d'une part, un libéralisme nébuleux de l'autre. » Défauts et faiblesses auxquels il fallait remédier si l'on voulait « *arriver à une conception nette de l'anarchisme révolutionnaire pouvant devenir un facteur actif, puissant dans la vie et les luttes sociales* », sinon « *la clarté, la netteté fausses (sic) trompeuses du communisme autoritaire continueront alors d'hypnotiser, d'entraîner les masses.* »(16) Voline et ses amis, en outre, étaient loin de se féliciter de l'existence des différentes tendances et précisaient sans détour dans leur réponse à la *Plate-forme* qu'ils reconnaissaient « *la nécessité d'une certaine homogénéité idéologique et tactique de l'organisation.* » « *Nous concevons parfaitement, poursuivaient-ils, tout le mal causé par l'état chaotique du mouvement libertaire, et nous envisageons la création d'une organisation anarchiste bien unie, œuvrant dans une grande concorde, comme l'une des tâches les plus urgentes.* » (17) La *Plate-forme* ne dira, au fond, pas autre chose. Les uns comme les autres ont la même vision « unitaire » de l'action du mouvement libertaire. Les partisans de la synthèse préconisée par Voline se fixaient, en tout cas, eux aussi comme objectif final celui d'éliminer les divisions dans l'anarchisme ; mieux encore, la brochure d'avril 1927 affirmait carrément la nécessité d'aboutir à une véritable « *fusion organique (et, bien entendu, organisationnelle)* » entre les militants des différentes tendances « *sur la base de certaines thèses générales mûrement réfléchies et sciemment adoptées.* » (18)

Un but, deux méthodes

Ce qui sépare profondément plate-formistes et synthésistes est, en revanche, la « méthode » envisagée pour réaliser cette unité « *organique* » ; méthode qui découle elle-même de deux appréciations fort différentes de l'existence de courants au sein de l'anarchisme.

Pour les plate-formistes, répétons-le, il n'y avait qu'une tendance anarchiste véritable, la tendance communiste. Les autres étaient soit la conséquence d'infiltrations bourgeoises (comme l'individualisme), soit l'expression d'un moyen de lutte parmi d'autres (comme le syndicalisme). Dans ces conditions, la seule manière pour rétablir l'unité du mouvement passait par le rejet pur et simple de tout ce qui s'éloignait de la conception originale de l'anarchisme et par la mise en place d'une organisation qui en fut l'expression véritable. Cette manière de résoudre le problème des tendances « par la sélection » ne pouvait cependant qu'entraîner toute une série de scissions ou de conflits qui, au lieu de clarifier les termes de la question, vont provoquer un émiettement encore plus prononcé du mouvement. Conséquence négative que Voline et ses amis percent très clairement dans leur réponse. « *Les auteurs de la* Plate-forme, *font-ils remarquer, se bornent à constater la nécessité de l'*"unité de l'idéologie" *et de l'*"unité de la tactique". *Mais comment y arriver pratiquement, à cette unité ? C'est là la question. Elle reste sans réponse claire. Et quant à la méthode propre du Groupe russe, nous sommes profondément convaincus qu'elle n'y mènera nullement. Plutôt, au contraire, elle ne fera qu'aigrir la discorde, les querelles, la désunion et l'hostilité mutuelle dans nos rangs. Car cette "méthode" consiste, tout simplement, en ce que l'idéologie et la tactique des auteurs de la* Plate-forme *se font passer, péremptoirement et sans raison suffisante, pour "uniques" et "justes", tandis qu'on dit à tous les autres camarades : "Hors du mouvement !" Nous estimons que ce n'est là nullement une méthode d'unification des anarchistes.* » (19)

Voline et les autres signataires se rendaient parfaitement compte du caractère artificiel du projet plate-formiste qui conduisait ses promoteurs à « *une appréciation exagérée du rôle et de la portée de l'organisation* » (20) au détriment du travail de clarification théorique des idées libertaires. Travail préalable qu'ils jugeaient indispensable pour pouvoir espérer construire quelque chose de stable et homogène.

GROUPE D'ANARCHISTES RUSSES
A L'ETRANGER

LA RÉPONSE
AUX CONFUSIONNISTES
DE L'ANARCHISME

PRIX 70 CENTIMES

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
72, Rue des Prairies, 72
1927

Doc. H.B.

(16) *Voline, « Nos faiblesses »,* le Libertaire, *n° 19, 8 août 1925.*
(17) A propos du projet..., *op. cit., p. 36 et p. 2.*
(18) *Ibid., p. 7. Sur la nécessité de réaliser cette union* « organique » *du mouvement, voir aussi son article* « Synthèse », *paru dans* L'Encyclopédie anarchiste, *pp. 2708-2711.*
(19) A propos du projet..., *op. cit., p. 32.*
(20) *Ibid., p. 2.*

Pour eux, c'était seulement en remédiant d'abord aux « *vacillations théoriques* » de l'anarchisme qu'il était possible, dans un deuxième temps, de résoudre convenablement la question organisationnelle. Tout autre était donc la « méthode » qu'ils préconisaient. « *Nous estimons, écrivaient-ils dans leur réponse à la* Plate-forme, *d'une part, qu'aucun programme sérieux, ni qu'aucune organisation de valeur ne peuvent être créés sans la liquidation préalable des vacillations théoriques, et que, d'autre part, ni un "programme" ni une "organisation", dussent-ils surgir en dépit de ces vacillations, ne pourront guère liquider ces dernières. (...) La guérison de la maladie fondamentale : les vacillations théoriques, en guérira aussi la conséquence : la désorganisation, mais pas inversement. C'est pourquoi nous estimons que la méthode inverse, préconisée par la* Plate-forme, *ne viendra à bout ni du défaut fondamental : les vacillations, ni de sa conséquence : la désorganisation.* » (21) Pour conclure : « *A notre avis, le premier pas vers une unification véritable de notre mouvement, vers son organisation sérieuse doit être un travail idéologique vaste, amical, solidaire, fraternel, appliqué à une série de nos problèmes les plus importants : une tentative commune d'arriver, collectivement, à leur solution claire et nette.* » (22)

Voline et ses amis, on le voit, ne sous-estimaient nullement la question organisationnelle, comme l'insinuaient à tort leurs détracteurs, mais ils pensaient, non sans raison, que celle-ci ne pouvait être résolue véritablement *qu'après* avoir précisé le corps de la doctrine libertaire lui-même. L'erreur principale commise par les plate-formistes étant, en quelque sorte, celle de vouloir « *mettre la charrue de l'organisation avant les bœufs de la doctrine* »... Vu sous cet angle, ce sont plutôt eux, et non pas les plate-formistes, qui font preuve d'une volonté de « révision » de l'anarchisme ! Mais surtout, pour Voline, l'existence de trois courants nettement séparés (individualiste, communiste et syndicaliste) portait certes préjudice au mouvement mais n'était après tout que la manifestation naturelle de trois idées fondamentales qui étaient à la base de l'anarchisme ; trois éléments constitutifs de sa doctrine qu'il ne s'agissait pas d'opposer l'un l'autre d'une

(21) *Ibid., p. 3.*
(22) *Ibid., p. 32.*



Sébastien Faure lors d'une de ses conférences.

Doc. Heiner Becker.

manière artificielle, mais dont il fallait opérer maintenant de nouveau la « synthèse ». L'approfondissement théorique qu'il préconisait devait ainsi permettre d'opérer avant toute chose « *la réconciliation, au sein de l'anarchisme, de ces trois principes fondamentaux qui, jusqu'à présent, brisent notre idéologie et notre mouvement en trois fractions ennemies : le communisme, le syndicalisme et l'individualisme (...).* » (23)

Les limites du débat plate-forme ou synthèse

La position défendue par Voline et ses amis présentait au moins le mérite d'échapper au dogmatisme et au sectarisme étroits des plate-formistes, tout en n'excluant a priori aucune solution organisationnelle compatible avec les principes du fédéralisme libertaire.

(23) *Voline, « Nos faiblesses », op. cit.*

Contrairement aux premiers elle épousait largement les préoccupations favorables à une entente plus poussée entre tous les militants libertaires ; préoccupations qui avaient déjà conduit des personnalités comme Sébastien Faure, Louis Lecoin ou Armando Borghi à se prononcer pour « *le front unique des anarchistes* ».

Il serait toutefois erroné d'assimiler purement et simplement la position de Voline au projet d'organisation de synthèse que préconisa quelque temps après Sébastien Faure, car entre les deux propositions existent des différences capitales. Le projet de Faure voyait dans l'existence des divers courants anarchistes « *une force* » qu'il n'était « *ni possible ni souhaitable d'abattre* », et préconisait la création d'une organisation où l'ensemble des courants coexisteraient dans la bonne entente en acceptant de coopérer ensemble sans perdre pour autant leur

identité [24]. Or, on l'a vu, Voline, dans ses textes des années 1925-1927, n'avait cessé de dénoncer cette conception purement « mécanique » de la synthèse qui lui paraissait se situer aux antipodes de la sienne.

En dépit de ses récriminations à ce sujet, il faut cependant reconnaître que sa proposition de « synthèse » présentait de très importantes limites d'ordre théorique. Tout comme le projet de la plate-forme, elle s'appuyait sur une interprétation partielle et partiale de la réalité idéologique et militante de l'anarchisme. Les raisons avancées pour justifier la nécessité de réaliser la synthèse entre les courants individualistes, syndicalistes et communistes, notamment, ne reposaient sur aucune analyse sérieuse des causes ayant entraîné une telle division. Voline se limita toujours sur ce point capital à constater cette situation sans être en mesure de l'expliquer autrement que par des propos fantaisistes et incroyablement vagues sur le développement historique de l'« idée » libertaire. Comme il l'affirmait sans détour dans *L'Encyclopédie anarchiste* : « *Au début lorsque l'idée anarchiste était encore peu développée, confuse, il fut naturel et utile de l'analyser sous tous les aspects, de la décomposer, d'examiner à fond chacun de ses éléments, de les confronter, de les opposer les uns aux autres, etc. (...). Mais par la suite (...), il fallait penser à reconstituer, avec ces éléments bien travaillés, l'ensemble organique d'où ils provenaient. Après une analyse fondamentale, il fallait retourner (sciemment) à la bienfaisante synthèse.* » [25] Ainsi que les partisans de la plate-forme, Voline ne pouvait donc accepter l'idée de l'existence simultanée de plusieurs conceptions divergentes de l'anarchisme dont l'idée représentait, à ses yeux, un tout organique ! Les clivages de tendance représentaient tout au plus une sorte d'erreur de jeunesse du mouvement qu'il fallait vite surmonter. Sa position se trouvait par conséquent en contradiction, non seulement avec celle des plate-formistes, mais encore avec celle exprimée par Malatesta qui, déjà au tournant du siècle, avait montré tout le fossé qualitatif existant entre les conceptions « sociales » et celles « individualistes » au sein de l'anarchisme ; fossé qui rendait, à ses yeux, toute idée de synthèse impossible, quitte à tomber dans l'éclectisme le plus absolu.

Le projet de Voline présentait aussi d'autres limites que ses adversaires ne manquèrent pas de souligner abondamment. Sa synthèse, par exemple, ne prenait en compte que les trois courants principaux, en excluant par là même d'autres manifestations de l'« idée » qui auraient pu être considérées tout aussi légitimes, comme le néomalthusianisme ou le... végétarisme ! Sa typologie des courants libertaires avait en outre le gros défaut de mettre sur le même plan le syndicalisme, qui est une méthode de lutte, et l'individualisme qui peut être tout à la fois un principe philosophique, une méthodologie sociologique et une doctrine politique. L'expérience à laquelle Voline se réfère sans cesse, enfin, est celle du Nabat ; à savoir la création en Russie en novembre 1918 d'une organisation se réclamant explicitement d'une volonté de synthèse des différentes tendances libertaires. Or non seulement ce précédent n'était pas concluant, dans la mesure où l'interprétation fournie par Voline fut contestée par d'autres militants de la même organisation [26], mais surtout cette expérience ne pouvait prétendre à elle seule servir de cadre de référence pour


Doc. Heiner Becker.

Senya Flechine, Voline et Mollie Steimer en 1927. Ils signèrent, avec cinq autres militants exilés, la réponse à la «Plate-forme».

(24) *S. Faure, « La Synthèse anarchiste »,* la Voix libertaire, *n° 2, juin 1928.*

(25) *Voline, « Synthèse », op. cit.*

les militants anarchistes des autres pays !

Tant le projet de plate-forme défendu par Archinov et ses amis que celui de la synthèse préconisé par Voline commettent au fond le même type d'erreur : celui de vouloir extrapoler, sans le recul nécessaire, les enseignements qu'ils tirent de l'expérience de la Révolution russe à l'ensemble du mouvement anarchiste international ; erreur qui les empêche d'apprécier à leur juste valeur les réponses apportées par les libertaires d'autres pays ayant été confrontés lors de la guerre mondiale et dans l'après-guerre à des situations fort différentes.

Tout à fait significative nous paraît, à cet égard, l'attitude qu'adoptèrent les anarchistes italiens qui, dans leur grande majorité, refusèrent d'emboîter le pas aux propositions des uns comme des autres car ils avaient tiré de l'échec de la révolution en Italie et de la victoire du fascisme des indications tactiques et idéologiques sensiblement différentes (27).

Mis à part des militants comme Giuseppe Bifolchi, partisans avant même la publication de la *Plate-forme* de la constitution d'un « parti anarchiste » (28), toutes les personnalités du mouvement, de Borghi à Malatesta, en passant par Berneri, Damiani ou Fabbri, après une période de réflexion, avaient fini par rejeter le projet organisationnel proposé par les plate-formistes ; projet considéré comme étant lourd « d'erreurs » qui — acceptées par les libertaires — pouvaient constituer des motifs de « déviations sérieuses » pour l'anarchisme (29). Ce rejet toutefois n'impliqua jamais de la part de militants comme Malatesta ou Fabbri une adhésion de principe aux positions synthésistes. Tout au contraire, ce dernier reviendra, lors de son exil en France, à plusieurs reprises sur le sujet pour montrer comment la synthèse ne pouvait convenir à tous les courants de l'anarchisme mais seulement à ceux qui en partageaient déjà ses présupposés. Dans ces conditions, ce projet ne pouvait qu'aboutir soit à l'impuissance ou à l'éclectisme des courants, soit à réunir ensemble des personnes qui étaient déjà convaincues de la justesse du point de vue synthésiste.

Ainsi, en dépit des attentes de leurs promoteurs, non seulement le débat plate-forme/synthèse ne contribuera pas à la réalisation de l'unité du mouvement, mais il va accroître encore davantage le confusionnisme dans les rangs libertaires et donc, en définitive, gêner le travail de révision nécessaire des positions anarchistes traditionnelles que pourtant la situation imposait. Pour avoir oublié qu'il ne s'agissait que de deux propositions parmi d'autres, le débat va de surcroît rapidement se figer et provoquer des cassures qui entraîneront une très grave crise d'identité au sein du mouvement anarchiste français ; crise qui n'a jamais été véritablement surmontée encore aujourd'hui et dont le confusionnisme organisationnel et idéologique de la Fédération anarchiste actuelle, sorte de monstre hybride mi-plate-formiste mi-synthésiste, en est l'exemple le plus frappant.

En définitive, soit la plate-forme, soit la synthèse de Voline, apparaissent — une fois débarrassées des lectures partisanes ou émotionnelles — comme des réponses partielles et insuffisantes aux problèmes de l'anarchisme de l'entre-deux-guerres ; réponses incapables, en tout cas, de remédier à la situation d'isolement croissant à laquelle le mouvement libertaire sera toujours davantage confronté. Divisés, avec une marge de manœuvre de plus en plus réduite, les anarchistes verront leurs possibilités d'intervenir d'une manière victorieuse sur le cours des événements se réduire comme une peau de chagrin. L'explosion libertaire de juillet 1936 en Espagne prouvera cependant que les jeux n'étaient pas encore entièrement faits, mais aussi que les débats des années précédentes avaient été insuffisants pour déterminer une ligne de conduite conséquente face à l'épreuve de la révolution.

Gaetano Manfredonia

(26) *Cf. A. Skirda, op. cit., p. 173.*
(27) *Cf. G. Manfredonia,* La lutte humaine. Luigi Fabbri, le mouvement anarchiste italien, et la lutte contre le fascisme, *Paris, éd. du Monde libertaire, 1994.*
(28) *Viola [Bifolchi], « Anarchisme et organisation »,* le Libertaire, *n° 31, 30 octobre 1925.*
(29) *L. Fabbri, « Su un progetto di organizzazione anarchico »,* Il Martello, *17 et 24 septembre 1927.*

Grigorii Petrovitch Maximov



MAXIMOV, une des grandes figures de l'anarchisme et surtout de l'anarcho-syndicalisme russe, fut le collaborateur le plus productif du journal *Golos Trouda (la Voix du travail)* dans les années 1917 et 1918. Il fut expulsé de Russie avec Voline et l'accompagna dans l'exil, d'abord à Berlin, puis pendant quelque temps à Paris.

Né le 10 novembre 1893 dans le village de Mitsoutchino près de Smolensk, Grigorii Petrovitch Maximov fut envoyé par ses parents, encore enfant, au séminaire orthodoxe de Vladimir. Quelques années après, il rompt avec la religion et commence des études d'agronomie à Saint-Pétersbourg. Ayant trouvé deux livres de Bakounine dans une bibliothèque de province, il en fut profondément influencé et se déclara anarchiste dès l'âge de



Maximov et Olga.

Doc. Heiner Becker.

17 ou 18 ans. A partir de 1912, il essaya de propager ses idées. En 1915, il fut diplômé comme agronome et, tout de suite après, dut rejoindre l'armée russe. Opposé à la guerre, il en profita pour y faire de la propagande révolutionnaire.

Il retourne en 1917 à Saint-Pétersbourg, où il participe activement aux grèves de février qui amenèrent la chute du tsar. En août, il devient membre de la rédaction de *Golos Trouda*, qui reparaît ce même mois. Le journal était l'organe de l'Union pour la propagande anarcho-syndicaliste, l'organisation que les syndicalistes avaient établie en opposition à la Fédération anarchiste communiste de Petrograd. Maximov se distingua bientôt comme le critique le plus sévère des anarchistes communistes qu'il appelait des « *visionnaires romantiques, ignorant les forces complexes qui agissent dans le monde moderne et rêvant d'une utopie pastorale* ». En août 1918, après la suppression de *Golos Trouda*, il fut — avec Nikolaï Dolenko, un des « leaders » du Nabat (Tocsin), et Efim Iartchouk — rédacteur du nouveau journal *Volny Golos Trouda (la Voix libre du travail)*. Le deuxième congrès des anarcho-syndicalistes russes, qui se tint à Moscou en novembre 1918, le nomma secrétaire du bureau chargé d'organiser la Confédération anarcho-syndicaliste de Russie.

Il rencontra plusieurs délégués anarchistes et anarcho-syndicalistes (entre autres Augustin Souchy, Armando Borghi, Angel Pestaña, Lepetit) venus à Moscou pour participer au deuxième congrès de l'International communiste (juillet-août 1920). Au cours de plusieurs réunions, il essaya de les informer de la persécution en Russie des anarchistes, des sociaux-révolutionnaires et des dissidents communistes. Après leur départ, la répression envers les anarchistes s'intensifia et Maximov rencontra Alfred Rosmer — en tant que représentant de l'Internationale communiste — à plusieurs reprises pour lui transmettre des lettres de protestation, cela sans résultat (1). Après l'arrestation de la majorité des membres du Nabat à Kharkov (dont Iartchouk, A. Baron, M. Mratchny et Voline), Maximov fut également incarcéré le 8 mars 1921 (avec Iartchouk qui avait été relâché entre-temps) et put rejoindre ses camarades à la prison Taganka.

Ils furent libérés au cours de l'automne 1921, après le congrès de l'Internationale syndicale rouge (Profintern) et une grève de la faim à laquelle participèrent, outre Maximov, Voline, Iartchouk, Mratchny... Ils furent finalement expulsés de Russie et se rendirent à Berlin (2) où Maximov participa à la fondation de l'AIT et du Comité élargi pour la défense des révolutionnaires emprisonnés en Russie (Joint Committee for the Defense of Revolutionists imprisoned in Russia, 1923-1926, continué plus


Senya Flechine et Voline.

Doc. IIHS.

tard à Paris). Il y créa aussi (avec Iartchouk et Alexandre Schapiro) la revue anarcho-syndicaliste *Rabochii Pout'*, imprimée comme celle de Voline et d'Archinov (*Anarkhitcheskii Vestnik*) sur les presses du journal des anarcho-syndicalistes allemands, *Der Syndikalist*.

Il part pour Paris en 1924 et, un an plus tard, émigre aux Etats-Unis où il s'installe à Chicago. Travaillant comme tapissier dans la journée, il rédige un journal syndicaliste (IWW) le soir, *Golos Troujenika (la Voix du travailleur)*. Après le départ d'Archinov pour l'Union soviétique, il fut élu rédacteur de *Dielo Trouda*, dont le siège est transféré de Paris à Chicago. Le journal fusionna en 1940 avec *Proboujdenie*, une revue anarchiste publiée auparavant à Detroit, mais Maximov en resta le rédacteur principal. Il essaya sans cesse pendant les années 30 et 40 de réconcilier les anarcho-syndicalistes et les autres anarchistes russes, depuis longtemps préoccupés par des querelles internes qu'il pensait être essentiellement des conséquences de problèmes personnels sans justification idéologique réelle. En 1940, il publie un grand livre sur les persécutions et la terreur en Union soviétique, *The Guillotine at Work (La Guillotine au travail)*. Il mourra subitement d'une crise cardiaque le 16 mars 1950 à Chicago et l'on publia après sa mort, en 1952, un recueil de ses écrits sous le titre *Constructive Anarchism*, représentatif de sa pensée. C'est seulement en 1953 que fut finalement édité un choix d'écrits de Bakounine, classés par thèmes, qu'il avait préparé depuis les années 20.

Heiner Becker



Voline dessiné par Vlady, le fils de Victor Serge, en 1942.

Doc. Léo Voline.

(1) *Le récit de ses rencontres avec Kropotkine et Rosmer se trouve dans* Letters from Russian Prisons *(éditions Alex. Berkman), publié par l'International Committee for Political Prisoners, New York, éd. Albert et Charles Boni, 1925, pp. 249-253.*
(2) *Cf. également le numéro d'*Itinéraire *consacré à Emma Goldman.*

Sources :
Rapport de Maximov, in Letters from Russian Prisons, *op. cit.*
Rudolf Rocker, « Grigori Petrovitch Maximoff », in Die freie Gesellschaft *(Darmstadt-Land), 1re a., n° 8, juin 1950, pp. 7-11 (pp. 235-239) ; réimpr. dans Rudolf Rocker,* Aufsatzsammlung *(collection d'articles), tome 2 : 1949-1953, Frankfurt/Main, Verlag Freie Gesellschaft (1980), pp. 28-32 ; également en russe dans* Dielo Trouda-Proboujdenie, *n° 33, juillet-août 1950, pp. 1-6.*
George Woodcock, introduction à Maximov, Constructive Anarchism, *Chicago, 1952.*
Paul Avrich, The Russian Anarchists, *W.W. Norton, New York, 1978 (d'abord Princeton, Princeton University Press, 1967 ; traduction française :* Les Anarchistes russes, *Paris, Maspero).*
Anthony D'Agostino, Marxism and the Russian Anarchists *(San Francisco, Cal.), Germinal Press, 1977 (pp. 156-194, chap. 5 : « G.P. Maksimov and the Problem of the Forms of Freedom »).*

Bibliographie

Sovety rabotchikh soldatskikh i krest'ianskikh depoutatov i nache k nim otnochenie, New York, 1918 (sous le pseudonyme de G. Lapote).

Za tchto i'kak bol' cheviki izgnali anarkhistov iz Rossii ? (Pourquoi et comment les bolcheviks ont expulsé les anarchistes de Russie ?), Stettin, 1922.

Vmesto programmy (Au lieu d'un programme), Berlin, 1922.

Internatsional'nyi sbornik posvia ennyi desiatoi godov ine smerti P. A. Kropotkina (éd. par Maximov), Chicago, 1931.

Moe sotsial'noe kredo, Chicago, 1933.

« Rassvet » : provodnik russkogo fachizma, Chicago, 1933.

Beseda s Bakouninym o revolioutsii, Chicago, 1934.

Bolshevism : Promises and Reality, Glasgow, s.d. (1935, repr. 1937).

The Guillotine at Work : Twenty Years of Terror in Russia, Chicago, 1940 (en partie réimprimé par Cienfuegos Press).

Constructive Anarchism, introduction de George Woodcock, Chicago, 1952.

The Political Philosophy of Bakunin : Scientific Anarchism, textes réunis et édités par G.P. Maximov, préface de Bert F. Hoselitz, introduction de Rudolf Rocker, esquisse biographique de Bakounine par Max Nettlau, Glencoe, Ill., 1953 (nombreuses réimpressions).

Interview de Nikolas Tchorbadieff

— « ***Itinéraire*** » : *Quand as-tu rencontré Voline pour la première fois ?*

— **Nikolas Tchorbadieff :** En 1924, j'ai fait sa connaissance chez mon ami Samuel Schwartzbard [(1)]. Voline faisait partie des premières vagues d'immigration. Il s'exprimait dans un français exceptionnel, avec un très léger accent. C'était une personnalité très cultivée et un excellent orateur. Immédiatement, il a fait une propagande extraordinaire en effectuant des conférences. Celles-ci étaient souvent contradictoires et très fréquentées. Il donnait des informations que l'on ignorait ; ses études étaient toujours très documentées. A cette époque, les communistes étaient considérés comme les seuls révolutionnaires... et ses prises de parole montraient que ce n'était pas la réalité.

— ***I*** : *Quelle était la nature du différend entre Voline et Makhno ?*

— **N.T. :** Même les grands militants ont des petitesses, cette question d'argent entre Makhno et Voline en est la preuve. Quant à moi, je refuse de trancher. Voline et Makhno se sont surtout fâchés lors du débat à propos de la *Plate-forme*. Les avis étaient trop divergents et les personnalités trop fortes. Contrairement à ma compagne Lea, qui a rejoint les synthésistes, je n'ai pas pris part aux débats sur l'organisation. J'étais l'ami de Voline, de Makhno et d'Archinov, et je n'ai jamais voulu choisir. Il faut dire par ailleurs que Voline a toujours défendu Makhno contre les accusations d'antisémitisme. Par exemple, il a participé à une réunion contradictoire, salle Wagram, avec Joseph Kessel, et il a prouvé que son livre *Les Cœurs purs* était faux... Makhno n'était pas antisémite !

— ***I*** : *As-tu eu d'autres contacts avec Voline ?*

— **N.T. :** J'étais délégué bulgare dans le Comité pour l'Espagne libre et j'ai failli le quitter car il critiquait la CNT et la FAI, alors qu'il recevait de l'argent de ces deux organisations. Je trouvais cela anormal, les Espagnols donnaient de l'argent et on les critiquait. Voline a donné sa démission. Mais, je dois signaler qu'il a fait preuve d'une grande ouverture d'esprit, lors de la participation des anarchistes



espagnols au gouvernement. Je lui reprochais de critiquer la CNT et la FAI, et de participer à un comité constitué par celle-ci. J'ai fait un article pour protester contre cette critique, Voline l'a accepté et l'a publié dans *Terre libre*... Il ne m'en a jamais tenu rigueur.

— ***I*** : *As-tu vu Voline pendant la guerre ?*

— **N.T. :** En 1940, après avoir été démobilisé [*Nikolas Tchorbadieff était engagé volontaire, pour combattre les nazis*], je suis arrivé à Marseille. J'ai rencontré Voline... je ne savais pas qu'il y était. Je l'ai invité à manger et il m'a raconté qu'il était recherché. Je lui est proposé de venir s'installer chez moi ; il a refusé de peur que je ne sois arrêté. Il ne voulait pas que les propriétaires et les habitants de la maison soient inquiétés : ce qui prouve son sens éthique et sa moralité élevée.

Propos recueillis par S.B.

(1) *Militant anarchiste juif, animateur du groupe Fraye Socialisten. Il assassina Petlioura, militant nationaliste, commandant en chef et président du directoire ukrainien, en mai 1926.*

Nikolas Tchorbadieff est né le 1er mars 1900 en Bulgarie. Il commence à militer au lycée, en 1916, chez les jeunes libertaires. En 1918, il participe à la création de la Fédération anarchiste bulgare. En juin 1923, lors du coup d'Etat, il devient clandestin et joue un rôle dans la tentative d'insurrection du 20 septembre 1923.

Il quitte la Bulgarie pour Paris, où il crée le Groupe bulgare en exil, dont il est le trésorier. Son groupe édite un périodique, *Bulletin*, qui ne compta que deux numéros. Sa compagne, Lea Kamener (1899-1982), faisait partie du Groupe anarchiste juif. A cette époque, il travaille comme tresseur de chaussures. Menacé d'expulsion, son ami Samuel Schwartzbard intervient auprès de l'avocat Henri Torrès, qui empêche cette mesure. Il participe à la création de la Librairie internationale et à *la Revue internationale anarchiste*, dans laquelle il traite des questions bulgares. Typographe, adhérent de la CGT, employé par Armand Bidault de *la Brochure mensuelle*, Nikolas menace de se mettre en grève parce que son « patron » n'applique pas le tarif syndical.

Pendant la guerre d'Espagne, Nikolas Tchorbadieff participe à la rédaction et à la confection du bulletin *Fraternité* qui devait rassembler tous les Bulgares en exil dans le soutien à la République espagnole. Parallèlement, il représente les Bulgares en exil dans le Comité pour l'Espagne libre. Lors de la mobilisation, il s'inscrit comme engagé volontaire. Arrêté comme suspect, envoyé au camp du Vernet, il se trouve dans le même baraquement qu'Arthur Koestler, qui le mentionne dans *La Lie de la Terre*. Lorsqu'il est libéré, il rejoint son régiment. Après l'armistice, il se trouve en zone non occupée et prend part à la Résistance.

Après la Seconde Guerre mondiale, il participe aux réunions des groupes anarchistes bulgares en exil, à la rédaction du journal *Notre Route*, et aux brochures concernant la Bulgarie et l'histoire du mouvement libertaire de ce pays. En 1979, il est l'un des fondateurs de la revue *Iztok*. En 1993, Nikolas Tchorbadieff édite une brochure : *Les Causes qui ont créé le socialisme. Et l'anarchisme d'aujourd'hui et de demain*, destinée à la jeunesse bulgare. Il rentre en Bulgarie courant juin 1994 et meurt le 6 juillet de cette même année.

URSS

Le fascisme rouge

Existe-t-il une différence entre Staline et Mussolini ? En posant cette question, aujourd'hui bien anodine, et en y répondant négativement, Voline est parmi les premiers à analyser le communisme russe comme un capitalisme d'Etat, un fascisme rouge... En effet, « la révolution triomphante (...) aboutit (...) à l'esclavage et à l'exploitation les plus complets, les plus terribles, de la classe ouvrière par une classe dirigeante privilégiée. »

L'ARTICLE de Voline « Le fascisme rouge » parut en juillet 1934 dans le n° 2 de *Ce qu'il faut dire*, publié par Hem Day (1902-1969) à Bruxelles sur quatre pages grand format, sous l'égide du Comité international de défense anarchiste (CIDA) (1). Ce périodique n'eut, à notre connaissance, que quatre numéros de 1934 à 1936, chacun de ceux-ci étant consacré, selon des sous-titres différents, à un thème principal. C'est probablement à la suite de sa publication dans *Ce qu'il faut dire*, que l'article « Le fascisme rouge » fut repris, avec quelques modifications minimes, dans une brochure sans date d'impression aux éditions Pensée et action du même Hem Day.

Ce numéro, sous-titré « Pour la défense des révolutionnaires persécutés en URSS », présentait en première page un éditorial d'Ernestan qui rappelait les « *souffrances physiques et morales de la prison et de l'exil* » endurées par les anarchistes russes, et ajoutait que cet indispensable devoir de solidarité s'étendait aux « *nombreux révolutionnaires d'autres tendances victimes de la réaction bolcheviste* ». La protestation contre ces iniquités se devait d'être d'autant plus véhémente que ces crimes étaient justifiés « *au nom du socialisme et du prolétariat* ». Aux côtés de cet éditorial, Hem Day, au nom du CIDA, lançait un appel au monde ouvrier — « Contre un gouvernement d'assassins » —, « *ce prétendu gouvernement prolétarien (...) descendu plus bas encore que le pire des Etats capitalistes.* »

Nicolas Rogdaïeff (? - 1932).

Doc. Heiner Becker.

Le journal présentait ensuite sur une page entière « *quelques-uns de ceux qui actuellement souffrent dans les prisons et les lieux d'exil de la Russie bolchevique* », en précisant en préambule qu'ils « *représentent une partie infime de la totalité des libertaires victimes des nouveaux bourreaux russes* ». De André Andreieff, « *exilé à Novossibirsk* », à André Zolotareff, « *actuellement en exil à Poltava* », *CQFD* présentait 98 noms de militants anarchistes persécutés, à partir des informations recueillies par le Fonds de secours de l'Association internationale des travailleurs (AIT) aux anarchistes et anarcho-syndicalistes emprisonnés et exilés en Russie.

Enfin, le périodique libertaire consacrait plusieurs colonnes aux cas de Nicolas Rogdaïeff (2), un militant libertaire russe décédé pendant son exil à Tachkent, au Turkestan, et, surtout, Alfonso Petrini, un militant anarchiste italien originaire d'Ancône, condamné par contumace à dix-sept ans de réclusion, sous l'inculpation d'avoir participé au meurtre du maréchal de gendarmerie Antei, pendant les émeutes révolutionnaires de 1920 dans sa ville natale. Le cas de Petrini révélait deux aspects

(1) *Hem Day (Marcel Dieu, dit) tenait boutique de bouquiniste, rue de la Montagne-de-la-Cour, à Bruxelles, son arrière-boutique étant le* « centre de ralliement de réfugiés politiques de tous acabits » *(Cf.* Bulletin du CIRA Marseille, *n° 26-27, 1986, p. 41).*

(2) *Sur ce militant, on se reportera au livre de Paul Avrich,* Les anarchistes russes, *Paris, François Maspero, 1979.*

de la dictature du Parti sur l'ensemble du peuple :

« *1. Il est acquis qu'en URSS le pouvoir exécutif ne s'exerce pas seulement avec les moyens ordinaires de répression en usage dans tous les pays "bourgeois". Ceux-ci, quoique formidables, s'augmentent en URSS du prétexte de* ***défendre*** *la révolution. Pour veiller à la sauvegarde de l'appareil dictatorial, un organisme tout-puissant, qui a nom GPU — police politique d'Etat — exerce son autorité et son arbitraire. Son pouvoir est* ***administratif,*** *c'est-à-dire sans recours. Elle* ***peut*** *(...) faire emprisonner, voire fusiller, priver de moyens d'existence, déporter en Sibérie, quiconque fait montre d'indépendance d'esprit ou est supposé propagateur de conceptions politiques discordantes* [3].

« *Cette persécution ne s'acharne généralement pas contre des éléments monarchistes (...), mais contre des révolutionnaires, ayant lutté et souffert pour que la Révolution marquât vraiment la délivrance économique et politique du peuple : les anarchistes, les anciennes formations socialistes révolutionnaires, jusqu'aux dissidents mêmes du parti communiste. (...)*

« *2. Contre toute règle de droit international et dépassant en cela la férocité des pays à régime fasciste, un citoyen étranger peut être séquestré en URSS lorsqu'il ne jouit pas de la protection diplomatique. C'est le cas de Petrini, de Ghezzi* [4]*, du communiste dissident Calligaris, de Rocco D'Alessandris et de tant d'autres, tous réfugiés politiques.* »

L'article de Voline pouvait donc à bon droit évoquer l'expérience de Petrini, condamné par le fascisme dans son pays et persécuté dans celui où il avait cru trouver refuge, pour établir la pertinence de la notion de

(3) *Les mots en gras sont soulignés par l'auteur. De même pour l'article de Voline.*

(4) *Cf. C. Jacquier, « L'affaire Francesco Ghezzi, la vie et la mort d'un anarcho-syndicaliste italien en URSS »,* Annali 2, *Instituto milanese per la storia della resistenza e del movimento operaio, Milan, Franco Angeli, 1993, pp. 349-375 ;* Nouvelle Alternative *n°34.*

Je viens de lire un extrait de lettre de notre vaillant camarade A. Petrini, qui se trouve en URSS, dans une situation de proscrit. J'y trouve les lignes suivantes : « *(...) Un par un, on nous emprisonne tous. Les vrais révolutionnaires ne peuvent pas jouir de la liberté en Russie. La liberté de la presse et celle de la parole sont supprimées,* ***aucune différence donc entre Staline et Mussolini.*** »

J'ai souligné exprès la dernière phrase, car elle est parfaitement juste. Cependant, pour bien comprendre toute la justesse de cette brève formule, pour bien saisir tout son terrible réalisme, il est indispensable d'avoir du fascisme **une notion profonde et nette** : plus profonde et plus nette que celle qui est généralement admise dans les milieux de gauche.

Ayant cette notion, le lecteur comprendra la phrase de Petrini non pas comme une sorte de boutade, mais comme l'expression exacte d'une très triste réalité.

Les bases du fascisme

Lorsqu'il y a douze ans, le mouvement de Mussolini — le **fascisme** italien remporta sa victoire, on croyait généralement que celle-ci n'était qu'un épisode local, passager, sans lendemain.

Depuis, non seulement le « fascisme » s'est consolidé en Italie, mais des mouvements analogues se déclenchèrent et l'emportèrent dans plusieurs pays. Dans d'autres, le « fascisme », sous tel ou tel aspect, forme un courant d'idées menaçant. Le terme lui-même, d'abord purement national, est devenu général, international.

Cet état de choses nous impose la conclusion que voici : le mouvement dit



Doc. H.B.

fascisme rouge. Déjà, dans le livre du Groupe des anarchistes russes exilés en Allemagne sur la *Répression de l'anarchisme en Russie soviétique* (Paris, éd. de la Librairie sociale, 1923), les auteurs, dont Voline, appelaient à « *l'œuvre d'organisation du prolétariat international contre les horreurs perpétrées en Russie* », car, « *si la classe ouvrière internationale désire vaincre dans la lutte décisive entamée contre la bourgeoisie, elle doit tenir son front unique contre les bolcheviks.* » Dans le prolongement de cette dénonciation pratique de la stratégie de « front unique » (devenu plus tard « front populaire » à partir du VII[e] Congrès de l'Internationale communiste, 25 juillet-30 août 1935), Voline posa la véritable alternative révolutionnaire à laquelle était confrontée l'humanité :

« *Le vrai sens de notre époque n'est pas la lutte entre le capitalisme, d'une part, et le bolchevisme, d'autre part, mais la lutte entre le capitalisme sous toutes ses formes (le « socialisme » autoritaire ou bolchevisme en est une) et le socialisme libre, antiautoritaire. Le véritable problème de notre époque n'est pas celui d'un choix entre la dictature blanche et la dictature rouge, mais celui d'un choix entre la dictature et la liberté.* »

Si l'histoire se construit et s'élabore à partir des préoccupations du présent, il faut alors accorder à l'article de Voline une singulière résonance alors qu'il est tant question d'étranges accointances entre communistes et nationalistes, de Moscou à Belgrade, donnant naissance à « *une nouvelle mouture d'un totalitarisme fin de siècle.* » (5)

C. Jacquier

(5) *Cf.* Vukovar-Sarajevo... La guerre en ex-Yougoslavie, *sous la direction de Véronique Nahoum-Grappe, Paris, éd. Esprit, 1993, et Annie Le Brun,* Les Assassins et leurs miroirs, réflexion à propos de la catastrophe yougoslave, *Paris, Jean-Jacques Pauvert au Terrain vague, 1993.*

« fasciste » doit avoir des bases historiques concrètes, profondes et vastes. Dans le cas contraire, il ne serait pas ce qu'il est.

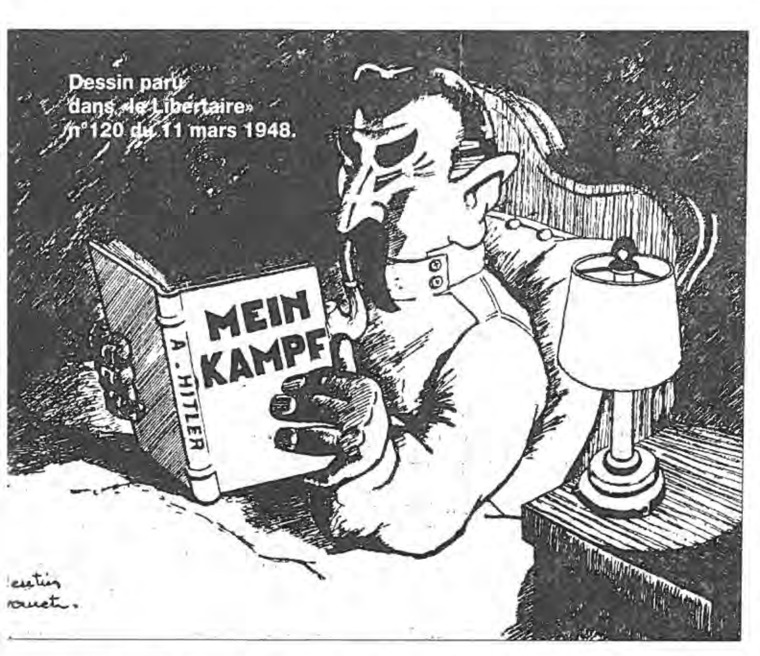
Quelles seraient donc ses bases ? Quelles seraient les raisons principales de la naissance et, surtout, des **succès** du fascisme ?

Pour ma part, j'en conçois **trois,** que je considère, dans leur ensemble, comme raisons fondamentales de son triomphe.

1. Raison économique. Elle est assez nette et généralement bien comprise. En quelques mots la voici : le capitalisme privé (dont la base économique est la libre concurrence des appétits pour le maximum de profits, et dont l'expression politique est la démocratie bourgeoise) est en pleine décomposition, en pleine faillite. Violemment attaqué par tous ses ennemis, de plus en plus nombreux, il s'écroule dans la boue, dans le crime, dans l'impuissance. Les guerres, la crise, les armées de chômeurs, la misère des masses, face à l'abondance des richesses matérielles et à la possibilité illimitée de les augmenter encore, démontrent cette impuissance du capitalisme privé à résoudre les problèmes économiques de l'époque. D'une façon de plus en plus générale, on est, aujourd'hui, conscient de son agonie, de sa mort imminente. Alors instinctivement ou sciemment, on pense à lui substituer un capitalisme nouveau modèle, dans l'espoir que ce dernier pourra « sauver le monde ». On pense — une fois de plus dans l'histoire humaine — à la haute mission d'un Etat

fort, tout-puissant, à base dictatoriale. On pense à un **capitalisme** d'Etat, dirigé par une dictature « au-dessus des intérêts privés ». Telle est la nouvelle orientation du capitalisme qui alimente le mouvement fasciste **économiquement.**

2. Raison sociale. Elle est aussi très nette et, généralement, bien comprise. La faillite du capitalisme privé, avec toutes ses conséquences effroyables, crée une situation nettement révolutionnaire. Les masses, de plus en plus malheureuses, s'agitent. Les courants révolutionnaires gagnent du terrain. Les travailleurs organisés se préparent, de plus en plus activement, à combattre le système qui les écrase au



Dessin paru dans «Le Libertaire» n°120 du 11 mars 1948.

profit de bandes de malfaiteurs. La classe ouvrière, librement et combativement organisée (politiquement, syndicalement, idéologiquement) devient de plus en plus gênante, de plus en plus menaçante pour les classes possédantes.

Ces dernières se rendent compte de leur situation précaire. Elles ont peur. Alors, instinctivement ou sciemment, elles cherchent le salut. Elles s'efforcent de maintenir, à tout prix, leur situation privilégiée, basée sur l'exploitation des masses laborieuses. Il importe surtout que ces dernières restent un troupeau exploité, salarié, tondu par les maîtres.

S'il est impossible de maintenir le mode d'exploitation actuel, il faudra changer le mode (ce qui n'est pas grave), pourvu que le fond reste. Les maîtres d'aujourd'hui pourront rester tels s'ils acceptent de devenir membres d'un vaste appareil dirigeant, économique, social et politique, essentiellement étatiste. Or, pour réaliser cette nouvelle structure sociale, il faut disposer, avant tout, d'un Etat omnipotent, mené par un homme fort, un homme à poigne, un dictateur, un Mussolini, un Hitler ! Telle est la nouvelle orientation du capitalisme qui alimente le fascisme socialement.

L'idéologie de la dictature

Si le fascisme n'avait que ces deux bases : base économique et base sociale, il n'aurait jamais acquis la puissance que nous lui connaissons. Sans aucun doute, les masses travailleuses organisées lui auraient, rapidement et définitivement, barré la route. En effet, les moyens avec lesquels la classe laborieuse lutte généralement contre le capitalisme resteraient valables sauf quelques remaniements de détails, pour lutter efficacement contre la réaction et le fascisme. Ce ne serait que la continuation de la grande lutte historique des travailleurs contre leurs exploiteurs. Combien de fois, déjà, au cours de l'histoire, l'ennemi changea de méthode, de façade ou d'armes ! Ceci n'empêchait nullement les travailleurs de continuer leur lutte, sans perdre l'équilibre ou l'assurance, sans se laisser démonter par les manœuvres et les volte-face de l'adversaire.

Or, voici ce qui est important. Le fascisme, tout en étant considéré comme une nouvelle manœuvre (défensive et offensive) du capitalisme, remporta partout où il s'est mis sérieusement à l'œuvre, un tel succès — éblouissant, extraordinaire, fantastique — que la lutte de la classe laborieuse s'avéra du coup et partout — en Italie comme en Allemagne, en Allemagne comme en Autriche, en Autriche comme en d'autres pays — non seulement difficile, mais absolument inefficace et impuissante. Non seulement la démocratie libérale bourgeoise ne sut se défendre, mais aussi le socialisme, le communisme (bolcheviste) ; le mouvement syndical, etc., furent absolument impuissants à combattre le capitalisme aux abois manœuvrant pour se sauver. Et non seulement toutes ces forces ne purent livrer une résistance victorieuse au capitalisme réorganisant ses rangs bouleversés, mais ce fut ce dernier qui, rapidement, se regroupa et écrasa tous ses ennemis.

Impuissance du socialisme, qui était si fort en Allemagne, en Autriche, en Italie. Impuissance du « communisme », très fort, lui aussi, surtout en Allemagne. Impuissance des organismes syndicaux. Comment expliquer cela ?

Le problème, déjà assez compliqué, le devient davantage si l'on songe à la situation actuelle en URSS. Comme on sait, ce fut le communisme autoritaire et étatiste (le bolchevisme) qui y remporta une victoire complète et assez facile lors des événements de 1917. Or, de nos jours, presque dix-sept ans après cette victoire, non seulement ce communisme s'avère impuissant à résister au fascisme dans d'autres pays, mais même en ce qui concerne le régime de l'URSS, on qualifie ce dernier, de plus en plus fréquemment, de plus en plus sciemment, de « *fascisme rouge* ». On compare Staline à Mussolini. On constate dans ce pays l'exploitation féroce des masses travailleuses par l'appareil dirigeant, comprenant un million de privilégiés qui s'appuient, comme partout ailleurs, sur une force militaire et policière. On y constate l'absence de toute liberté. On y constate des persécutions arbitraires et impitoyables. Et ce qui importe, c'est que de pareilles constatations ou appréciations émanent non pas des milieux bourgeois, mais surtout des rangs révolutionnaires : socialistes, syndicalistes, anarchistes, et même des rangs de l'opposition communiste (trotskiste) qui, pour cette raison, « *reprend la lutte émancipatrice* » et forme la IV[e] Internationale.

Tous ces faits sont extrêmement troublants. Ils nous mènent fatalement à cette conclusion, paraissant paradoxale, que même en URSS, quoique sous des apparences différentes, c'est le fascisme qui l'emporte ; que c'est un nouveau capitalisme (capitalisme d'Etat dirigé par un homme à poigne, un dictateur, un Staline !) qui s'installe.

Comment expliquer tout cela ?

Y aurait-il donc encore un élément, encore une base, encore une raison d'être qui donnerait au fascisme une force tout à fait particulière ?

Je réponds : oui. C'est la troisième raison : celle, précisément, qu'il me reste à examiner. Je la considère comme la plus importante, en même temps que la plus compliquée


Doc. Léo Voline.

et la moins comprise. C'est elle, cependant, qui nous explique tout.

3. Raison psychologique (ou idéologique). La raison fondamentale des succès fascistes et de l'impuissance des forces émancipatrices est, à mon avis, l'idée néfaste de la dictature. Je dirai même plus. Il existe une idée répandue à un tel point qu'elle est devenue presque un axiome. Des millions et des millions d'hommes s'étonneraient, aujourd'hui encore, si on la mettait en doute. Mieux encore : bon nombre d'anarchistes et de syndicalistes ne la tiendraient pas, eux non plus, pour suspecte. Pour ma part, je la considère comme foncièrement fausse. Or, toute idée fausse acceptée comme juste est un grand danger pour la cause qu'elle touche. L'idée en question est celle-ci : **pour gagner dans la lutte et conquérir leur émancipation, les masses travailleuses doivent être guidées, conduites par une « élite », par une « minorité éclairée », par des hommes « conscients » et supérieurs au niveau de cette masse.**

Qu'une pareille théorie — qui, pour moi, n'est qu'une expression adoucie de l'idée de dictature car, en fait, elle enlève aux masses toute liberté d'action et d'initiative —, qu'une pareille théorie soit préconisée par des **exploiteurs**, rien d'étonnant. Pour être exploitées, les masses doivent être menées et soumises comme un troupeau. Mais qu'une telle idée soit ancrée dans l'esprit de ceux qui se prétendent **émancipateurs** et **révolutionnaires**, c'est un des phénomènes les plus étranges de l'histoire. Car — ceci me paraît évident — pour ne plus être exploitées, les masses ne doivent plus être menées. Tout au contraire : les masses travailleuses arriveront à se débarrasser de toute exploitation seulement lorsqu'elles auront trouver le moyen de se débarrasser de toute tutelle, d'agir par elles-mêmes, de leur propre initiative, pour leurs propres intérêts, à l'aide et au sein de leurs propres et véritables organismes de classe : syndicats, coopératives, etc., fédérés entre eux.

L'idée de la dictature — brutale ou adoucie — étant universellement répandue et adoptée, la route est toute prête pour la psychologie, l'idéologie et l'action fascistes. **Cette psychologie pénètre, empoisonne et décompose tout le mouvement ouvrier et l'engage dans une voie périlleuse.**

Si la dictature est jugée nécessaire pour mener la lutte émancipatrice de la classe ouvrière, la lutte des classes devient, en réalité, **lutte des dictateurs entre eux.** Au fond, il s'agit, dans cette lutte, de savoir qui conservera ou gagnera l'emprise décisive sur les masses. L'issue de la lutte dépend alors de toutes sortes de circonstances, d'un caractère plutôt accessoire. Ici, c'est le dictateur X, là le dictateur Y ou Z qui l'emporte. L'un ou l'autre peuvent afficher des idéaux très différents, même opposés. Il n'en reste pas moins qu'au lieu d'une libre et vaste activité des masses elles-mêmes, c'est le vainqueur qui va mener les masses, forcées de le suivre, sous peine de répression terrible. Il est évident qu'une telle perspective ne peut avoir rien de commun avec l'émancipation réelle des masses travailleuses.

L'idée de la dictature, de l'élite dirigeante, mène fatalement à la formation de partis politiques : organismes qui enfantent et soutiennent le futur dictateur. Enfin, tel ou tel parti l'emporte sur les autres. C'est alors sa dictature installée. Quelle qu'elle soit, elle crée rapidement des situations et, finalement, des couches privilégiées. Elle soumet les masses à sa volonté. Elle les opprime, les exploite et, au fond, devient fatalement fasciste.

Ni Staline ni Mussolini

Ainsi, je conçois le fascisme d'une façon vaste. Pour moi, **tout courant d'idée qui admet la dictature** — franche ou estompée, « droite » ou « gauche » — **est au fond, objectivement et essentiellement, fasciste.** Pour moi, le fascisme est surtout **l'idée de mener les masses par une « minorité », par un parti politique, par un dictateur.** Le fascisme, au point de vue psychologique et idéologique, est l'idée de la dictature. Tant que cette idée est émise, propagée, appliquée par les classes possédantes, on la comprend. Mais quand la même idée est saisie et mise en pratique par des idéologues de la classe laborieuse **comme le moyen de son émancipation**, on doit considérer ce fait comme une aberration funeste, comme une singerie aveugle et stupide, comme un égarement périlleux. Car étant essentiellement fasciste, **cette idée, appliquée, mène fatalement à une organisation sociale foncièrement fasciste.**

Cette vérité a été justement démontrée — sans contestation possible — par « l'expérience russe ». L'idée de la dictature comme moyen d'émancipation de la classe ouvrière y a été pratiquement appliquée. Eh bien ! son application produisit fatalement l'effet qui devient aujourd'hui de plus en plus net et que, bientôt, les plus ignorants, les plus aveugles, les plus obstinés, seront obligés de constater : **la révolution triomphante, au lieu de mener à l'émancipation de la classe ouvrière, aboutit en fait, et en dépit de toutes les théories des émancipateurs-dictateurs, à l'esclavage et à l'exploitation les plus complets, les plus terribles, de cette classe ouvrière par une classe dirigeante privilégiée.**

Telle est la troisième et principale raison de la puissance particulière du fascisme. Il est alimenté surtout par **l'idéologie foncièrement fasciste — inconsciemment fasciste —** d'une multitudes de gens qui seraient les premiers étonnés et indignés si on les accusait de fascisme. Cette idéologie, répandue partout, voire parmi les « émancipateurs » et les travailleurs eux-mêmes, empoisonne le mouvement ouvrier, le ramollit, le décompose. Elle tue la vraie activité des masses et réduit à néant — ou plutôt au résultat fasciste — leurs luttes et même leurs victoires.

Voilà pourquoi — hélas ! —Petrini a raison. « *Aucune différence n'existe entre Staline et Mussolini.* » Et voilà pourquoi le « **fascisme rouge** » n'est nullement une boutade, mais l'expression exacte d'une bien triste réalité.

Une consolation existe cependant. Les masses s'instruisent surtout par l'expérience vécue, bien palpable. Cette expérience est là. Elle est là tous les jours, sur une sixième partie du globe. Ses véritables résultats commencent à être connus de plus en plus amplement, avec de plus en plus de précisions. Il faut espérer que les masses travailleuses de tous les pays sauront en dégager, en temps opportun, la leçon indispensable pour le succès de leurs luttes futures.

La réalisation de cet espoir dépend beaucoup de la conduite de tous ceux **qui ont déjà compris.** Il est de leur devoir de s'employer, avec la plus grande énergie, à faire comprendre aux vastes masses travailleuses le véritable sens négatif de l'expérience russe.

Nous, les anarchistes, nous qui avons compris, nous devons amplifier, intensifier notre propagande, en tenant compte surtout de cette expérience. Si nous remplissons notre devoir, si nous aidons les masses à la comprendre **en temps opportun**, alors le « fascisme rouge » de l'URSS aura rempli, historiquement parlant, un rôle utile : celui d'avoir tué, en l'appliquant, l'idée de la dictature.

Voline

Les intertitres sont de la rédaction (NdR).



Jacques Doubinsky

La parution de *La Révolution inconnue* doit beaucoup à un individu : Jacques Doubinsky. Né le 26 mars 1889 dans une famille d'artisans juifs, il fait ses études dans une école professionnelle d'Odessa. Très jeune, il entre dans le mouvement syndical. Lorsque le soulèvement makhnoviste enflamme l'Ukraine, il rejoint les paysans insurgés. Pourchassé par les bolcheviks, Jacques Doubinsky se réfugie en Bulgarie et milite dans le mouvement libertaire jusqu'au coup d'Etat en 1923. Il est arrêté, torturé et réussit à s'évader. De Bulgarie, il gagne la France où il retrouve les communautés bulgares, russes et « yiddischistes » en exil ; c'est là qu'il se lie d'amitié avec Volinè. Il vit de cent métiers : travail à la chaîne, tressage de chaussures, confection et dessins sur tissu (où il travaille avec Lucien Daurat [de son vrai nom Lucien Feuillade] et Charles Ridel [alias Louis Mercier Vega]). Avec sa femme Rosa, il anime la bibliothèque anarchiste juive l'Autodidacte. Ils s'occupent par ailleurs de la commission d'entraide des exilés.

Après la guerre, Jacques Doubinsky regroupe les compagnons de Voline au sein d'une association : Les Amis de Voline, qui édite son étude sur la révolution russe. A cette même époque, il s'occupe du groupe anarchiste juif La Libre Pensée, avec David et Golda Stenner. Il rédige, avec ses compagnons de la commission d'aide aux antifascistes bulgares, la brochure *Bulgarie, nouvelle Espagne* et s'occupe également de l'accueil des réfugiés bulgares, qui fuient la dictature communiste. Jacques Doubinsky voyage à de nombreuses reprises aux Etats-Unis, d'où il rapporte le dernier message de Rudolf Rocker. Il meurt le 18 février 1959. Son petit-fils Sébastien publie, en 1994, un roman qui retrace son épopée : *Les Vies parallèles de Nikolas Bakhmaltov*.

S.B.

Doc. Claude Doubinsky.

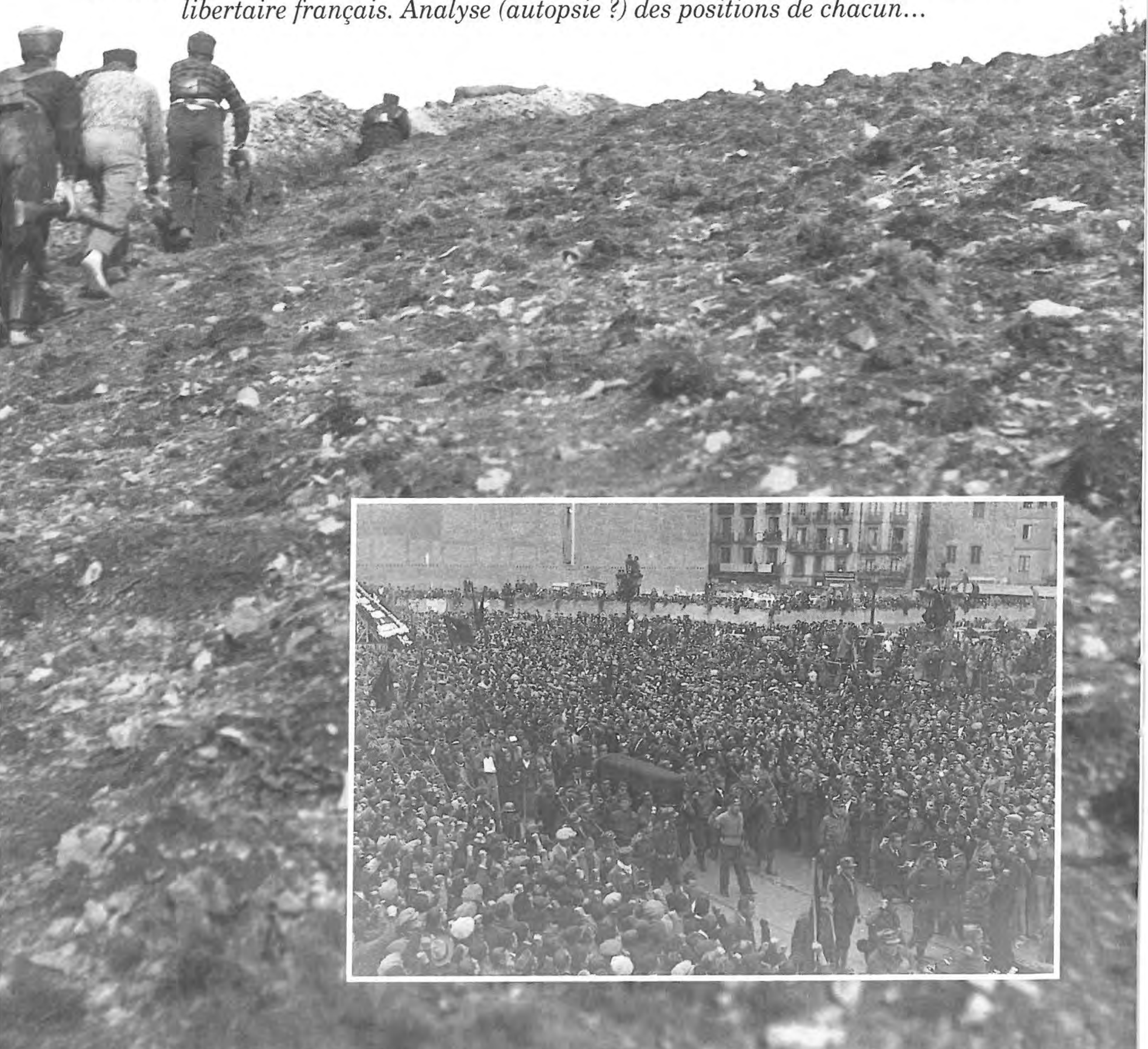


Doc. Claude Doubinsky.

Ci-contre, Jacques Doubinsky en août 1955. Ci-dessous, le groupe anarchiste juif de Paris vers 1948 réuni presque au complet au Pré-Saint-Gervais. Debout et à gauche, J. Doubinsky.

Face à la guerre civile d'Espagne

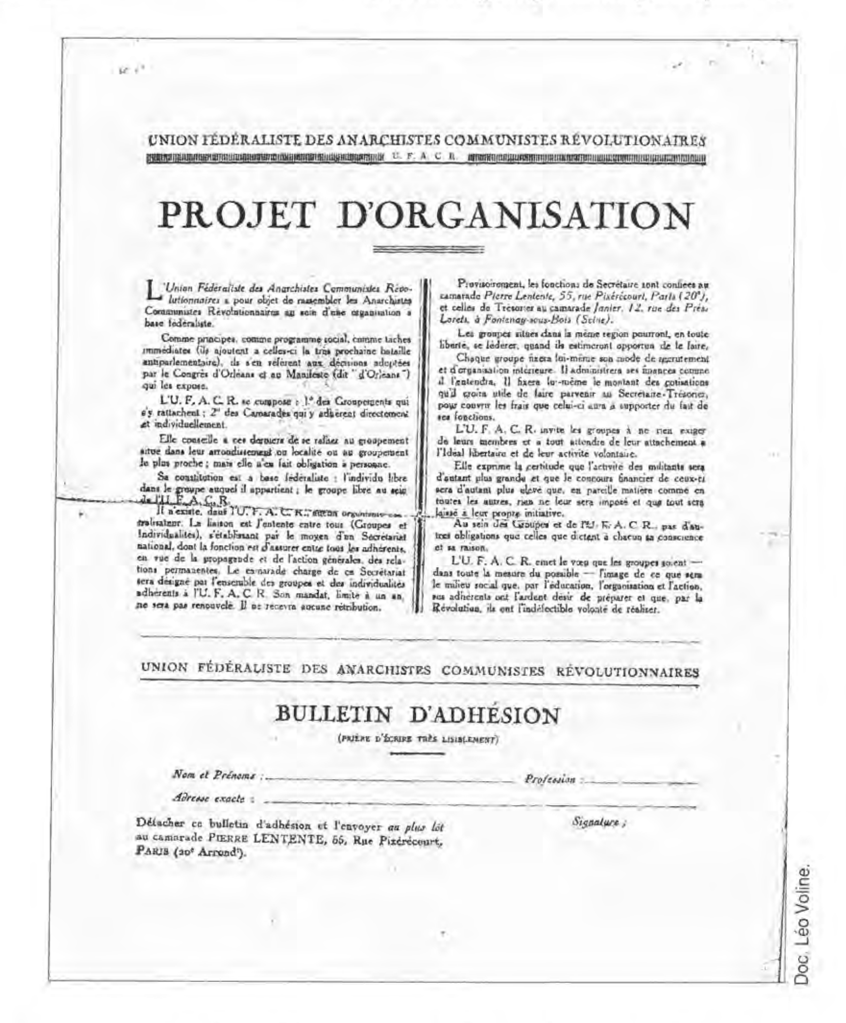
Après la joie qui accueillit en France le soulèvement insurrectionnel de juillet 1936, naquirent les désaccords sur la conduite à adopter. La participation du mouvement anarcho-syndicaliste espagnol au gouvernement, la collaboration avec les partis politiques, la militarisation des masses... divisèrent profondément le mouvement libertaire français. Analyse (autopsie ?) des positions de chacun...



« *Il s'agit, de nos jours, non plus de ces querelles de jadis, trop abstraites et assez artificielles, entre les divers courants anarchistes (...), mais de divergences de vues par rapport aux immenses problèmes, infiniment variés et compliqués, que la vie et l'époque actuelle dressent devant nous impérieusement.* » (1)

Comme l'indique cette remarque de Voline paru dans *Terre libre*, organe de la Fédération anarchiste française, en septembre 1937, la révolution et la guerre civile d'Espagne ont une signification contradictoire pour le mouvement anarchiste français. D'une part, c'est bien sûr avec joie que les libertaires reçurent la nouvelle du soulèvement insurrectionnel qui fut la réplique populaire au pronunciamiento du général Franco. « *19 juillet 1936 !...* », déclamait l'anarchiste italien exilé, Ernesto Bonomini, dans *le Libertaire*, « *une flamme fascinatrice, annonciatrice de batailles fécondes, se lève, après une nuit tragique, par-delà les Pyrénées* » (2). C'était une nouvelle qui compensait les déceptions de l'immédiat après-guerre et de la décennie de crise et de doute qui y succéda. Grâce à l'importance de la CNT et de la FAI, elle représenta un coup de jeune pour le mouvement anarchiste international : « *Après les défaites successives de maints prolétariats européens, il est réconfortant pour nous que des anarchistes aient ouvert à nouveau une voie qui se fermait implacablement devant nous.* » (3)

D'autre part — et on peut ne pas être d'accord avec Voline sur la prétendue moindre importance des conflits internes que connut le mouvement à d'autres moments de son histoire —, l'époque des fronts populaires provoqua chez les anarchistes des désaccords tactiques (ou stratégiques ?) profonds et des conflits acrimonieux qui menèrent à de graves dissensions au sein du mouvement et qui, en fin de compte, eurent un effet nuisible sur la propagande anarchiste en France et même sur le plan international. Il s'agit d'une divergence idéologique dont on pourrait argumenter qu'elle avait ses racines dans les débats des années 1900, autour de la question du rapport entre anarchisme et mouvement ouvrier ; dans l'espèce de « conseillisme libertaire » qui vit le jour en France vers la fin de la Grande Guerre, sous l'influence des révolutionnaires allemands et russes ; et, plus proche de notre sujet, dans le débat sur la question de l'organisation provoqué par l'intervention des anarchistes « makhnovistes » vivant en exil à Paris.


UNION FÉDÉRALISTE DES ANARCHISTES COMMUNISTES RÉVOLUTIONNAIRES
U. F. A. C. R.

PROJET D'ORGANISATION

L'*Union Fédéraliste des Anarchistes Communistes Révolutionnaires* a pour objet de rassembler les Anarchistes Communistes Révolutionnaires au sein d'une organisation à base fédéraliste.

Comme principes, comme programme social, comme tâches immédiates (ils ajoutent à celles-ci la très prochaine bataille antiparlementaire), ils s'en réfèrent aux décisions adoptées par le Congrès d'Orléans et au Manifeste (dit "d'Orléans") qui les expose.

L'U. F. A. C. R. se compose : 1° des Groupements qui s'y rattachent ; 2° des Camarades qui y adhèrent directement et individuellement.

Elle conseille à ces derniers de se rallier au groupement situé dans leur arrondissement ou localité ou au groupement le plus proche ; mais elle n'en fait obligation à personne.

Sa constitution est à base fédéraliste : l'individu libre dans le groupe auquel il appartient ; le groupe libre au sein de l'U. F. A. C. R.

Il n'existe, dans l'U. F. A. C. R., aucun organisme centralisateur. La liaison et l'entente entre tous (Groupes et Individualités), s'établissant par le moyen d'un Secrétariat national, dont la fonction est d'assurer entre tous les adhérents, en vue de la propagande et de l'action générales, des relations permanentes. Le camarade chargé de ce Secrétariat sera désigné par l'ensemble des groupes et des individualités adhérents à l'U. F. A. C. R. Son mandat, limité à un an, ne sera pas renouvelé. Il ne recevra aucune rétribution.

Provisoirement, les fonctions de Secrétaire sont confiées au camarade *Pierre Lentente, 55, rue Pixérécourt, Paris (20°)*, et celles de Trésorier au camarade *Janier, 12, rue des Prés Lorets, à Fontenay-sous-Bois (Seine)*.

Les groupes situés dans la même région pourront, en toute liberté, se fédérer, quand ils estimeront opportun de le faire.

Chaque groupe fixera lui-même son mode de recrutement et d'organisation intérieure. Il administrera ses finances comme il l'entendra. Il fixera lui-même le montant des cotisations qu'il croira utile de faire parvenir au Secrétaire-Trésorier, pour couvrir les frais que celui-ci aura à supporter du fait de ses fonctions.

L'U. F. A. C. R. invite les groupes à ne rien exiger de leurs membres et à tout attendre de leur attachement à l'Idéal libertaire et de leur activité volontaire.

Elle exprime la certitude que l'activité des militants sera d'autant plus grande et que le concours financier de ceux-ci sera d'autant plus élevé que, en pareille matière comme en toutes les autres, rien ne leur sera imposé et que tout sera laissé à leur propre initiative.

Au sein des Groupes et de l'U. F. A. C. R., pas d'autres obligations que celles que dictent à chacun sa conscience et sa raison.

L'U. F. A. C. R. émet le vœu que les groupes soient — dans toute la mesure du possible — l'image de ce que sera le milieu social que, par l'éducation, l'organisation et l'action, ses adhérents ont l'ardent désir de préparer et que, par la Révolution, ils ont l'indéfectible volonté de réaliser.

UNION FÉDÉRALISTE DES ANARCHISTES COMMUNISTES RÉVOLUTIONNAIRES

BULLETIN D'ADHÉSION

(PRIÈRE D'ÉCRIRE TRÈS LISIBLEMENT)

Nom et Prénoms : ____________ *Profession* : ____________

Adresse exacte : ____________

Détacher ce bulletin d'adhésion et l'envoyer *au plus tôt* au camarade PIERRE LENTENTE, 55, Rue Pixérécourt, PARIS (20e Arrond^t).

Signature :

Doc. Léo Voline.

Dès son congrès d'avril 1936, l'Union anarchiste (UA) avait adopté « officiellement » comme tactique celle qu'elle pratiquait déjà : la collaboration plus ou moins suivie avec d'autres secteurs du mouvement ouvrier au sein d'un mouvement antifasciste et antimilitariste plus large. Cette tactique — dénommée « Front révolutionnaire » par l'UA et par sa principale collaboratrice, la Gauche révolutionnaire (tendance de la SFIO dirigée par, entre autres, Marceau Pivert et Daniel Guérin) — fut pourtant repoussée par une minorité de militants anarchistes, héritiers idéologiques, en quelque sorte, de l'Association des fédéralistes anarchistes, créée par S. Faure en 1927 en opposition aux « plate-formistes » (4). La notion de la « synthèse » des différents courants anarchistes élaborée par Faure et l'AFA fut reprise par cette nouvelle vague de critiques de l'UA. Celle-ci fut accusée d'ouvriérisme, de centralisme et d'autoritarisme. On lui reprocha sa coopération « organique » avec les « groupements politiques » et avec la CGT « réformiste ». L'organisation qui naquit de ces prises de position en août 1936, la Fédération anarchiste de langue française (FAF), préféra au « Front révolutionnaire » de l'UA une sorte de front anarchiste

(1) *Terre libre* n° 36 (25 septembre 1937).
(2) *Le Libertaire* n° 519 (20 octobre 1936).
(3) *Le Libertaire* n° 512 (4 septembre 1936).
(4) *L'adoption de cette tactique est analysée dans D. Berry, « The other Popular Front : French anarchism and the "Front Révolutionnaire" », in M. Alexander & H. Graham (sous la dir.),* The French and Spanish Popular Fronts : Comparative Perspectives *(Cambridge University Press, 1989), pp. 131-144, et dans deux articles de Gaetano Manfredonia dans* Les Œillets rouges *: « 1936 : face au fascisme et à la révolution » dans le n° 1 (septembre 1986), pp. 41-69, et « 1936 : de la révolution à la guerre » dans le n° 2 (mars 1987), pp. 69-84. Cf. aussi J.-P. Rioux,* Révolutionnaires du Front populaire *(Paris, Union générale d'éditions, 1973) ; Nicolas Faucier,* Pacifisme et antimilitarisme dans l'entre-deux-guerres *(Paris, Spartacus, 1983) ;* 1936 à travers « le Libertaire » *(Saint-Denis,* Cahiers du Vent du Ch'min, *1986).*

Doc. Léo Voline.



Au centre, Léo Voline avec, à sa droite, un compagnon français et, à sa gauche, un compagnon espagnol.

avec la CGT-SR (qui, contrairement à l'UA et aux syndicalistes libertaires qui militaient à la CGT ou à la CGTU, n'était guère partisane de la réunification syndicale) : le but était, selon les mots de Paul Lapeyre, « *l'union CGT-SR / FAF, à l'image de l'union CNT-FAI espagnole.* » (5) Selon un autre militant, Jean Dupoux, la nouvelle organisation unirait tous les « *anarcho-syndicalistes vraiment anarchistes, communistes libertaires vraiment libertaires, individualistes vraiment révolutionnaires* », et aurait comme principes de base le « *fédéralisme intégral* » et l'« *autonomie absolue* », « *l'organisation ne devant servir qu'à la liaison de nos forces éparses et à la coordination des initiatives.* » (6)

(5) *P. Lapeyre, correspondance avec l'auteur, 3 février 1986.*
(6) *« Pour une FAI française »,* le Combat syndicaliste *n° 165 (17 juillet 1936).*

En ce qui concerne donc la tactique à adopter face au Front populaire français, le mouvement anarchiste était déjà divisé en deux : d'une part l'UA, de l'autre la FAF et la CGT-SR. Néanmoins, l'élan de solidarité créé par les événements de juillet 1936 ne manqua pas de rassembler les anarchistes français autour de la Révolution espagnole naissante.

Appel à l'union antifasciste

Dès le mois de juillet, beaucoup de compagnons — et de compagnes — sont partis, sur le coup, pour Barcelone. Nombre d'entre eux se trouvent déjà au front avant même que l'idée des Brigades internationales ne soit lancée. La plupart des combattants français rejoignirent la colonne Durruti sur le front d'Aragon, face à Saragosse. Un autre groupe d'anarchistes français, moins important, rejoignit la colonne Ortiz, sur le front d'Aragon elle aussi, mais face à Belchite. D'autres libertaires se rendirent en Espagne pour accomplir des tâches aussi essentielles mais non militaires, et créèrent deux sections françaises, une à Puigcerdá dans les Pyrénées, une autre à Barcelone. Celles-ci fonctionnèrent comme lien entre les organisations françaises, les miliciens libertaires français, et les organisations espagnoles, surtout la CNT-FAI (7). D'autres estimèrent que leur rôle était de rester en France pour assurer la solidarité. Comme l'écrivit Durruti : « *Il y a une énorme propagande à faire à l'étranger et les camarades qui sympathisent avec notre lutte antifasciste peuvent nous aider grandement ; ils nous seront autant utiles qu'au front, peut-être plus.* » (8)

La volonté d'unité manifestée par presque tous les compagnons français fut encouragée par leurs camarades espagnols de la CNT-FAI, et la Fédération des groupes anarchistes de langue espagnole en France lança un appel à « *tous les révolutionnaires* » leur demandant de mettre de côté leurs différends pour s'unir derrière le mouvement antifasciste espagnol (9). En août 1936, il se créa donc sous les auspices de l'UA, de la FAF et de la CGT-SR, un Comité anarcho-syndicaliste pour la défense et la libération du prolétariat espagnol (CASDLPE), avec comme secrétaire Pierre Besnard (également secrétaire général de la CGT-SR et de l'Association internationale des travailleurs). Voline aussi figurait parmi les animateurs du comité sur le plan national. Dans un manifeste qui parut dans *le Combat syndicaliste* (organe de la CGT-SR), le CASDLPE se donna deux tâches immédiates. La première était l'établissement d'un réseau de comités anarcho-syndicalistes locaux dont le travail serait coordonné par le comité national, siégeant à Paris. La deuxième était de publier un journal dont le but principal consisterait « *à propager les nouvelles reçues directe-*

(7) *Pour plus de détails, cf. D. Berry, « French Anarchists in Spain, 1936-1939 », dans* French History *vol. 3, n° 4 (décembre 1989), pp. 427-465. Pour un exposé plus général, cf. D. Berry, « Solidarité internationale antifasciste : les anarchistes français et la guerre civile d'Espagne », dans J. Sagnes et S. Caucanas (sous la dir.),* Les Français et la guerre d'Espagne *(Actes du colloque de Perpignan) (Université de Perpignan/Centre de recherches sur les problèmes de la frontière, 1990), pp. 73-88.*
(8) *« La dernière lettre de Durruti »,* le Libertaire *n° 524 (27 novembre 1936).*
(9) Le Libertaire *n° 508 (7 août 1936).*

ment d'Espagne, à combattre les fausses nouvelles mises en circulation par la presse contrôlée par Havas qui est aux ordres des puissances fascistes de l'intérieur et de l'extérieur, à suppléer à la carence voulue de la presse dite de gauche, à faire connaître l'action et l'activité des héroïques combattants de la CNT et de la FAI, systématiquement oubliés [sic] et souvent calomniées [sic] par la presse d'extrême gauche. » [10] Ce sera *l'Espagne antifasciste (CNT-FAI-AIT)*, sensée être une sorte d'édition française de *Solidaridad Obrera* (organe de la CNT) et dont plus de trente numéros paraîtront entre août 1936 et janvier 1937.

Le rôle du CASDLPE, limité, il est vrai, eu égard à l'ampleur du travail à accomplir, vaut quand même qu'on ne l'oublie pas, et c'est pourtant ce qui arrive souvent. Louis Lecoin et Nicolas Faucier, militants de l'UA et respectivement secrétaire et trésorier du Comité pour l'Espagne libre (créé en octobre 1936 à la demande de la CNT-FAI) et de la section française de Solidarité internationale antifasciste (SIA, créée en novembre 1937), ne l'évoquent même pas dans leur autobiographie, et quoique Jean Maitron, dans son histoire de l'anarchisme français, y consacre quelques lignes, il reprend le mois d'août comme date de fondation du Comité pour l'Espagne libre, faisant sans doute confiance à la version de l'histoire proposée par ces deux militants [11]. Mais oublier l'existence du CASDLPE, c'est oublier les efforts de milliers de militants et ce qu'ils accomplirent : l'organisation de centaines de meetings de propagande, la collecte de centaines de milliers de francs, l'envoi de vêtements, de nourriture et de tabac au front, le secours apporté à la famille de militants partis pour le front... Car le CASDLPE n'exista pas seulement pendant deux ou trois mois : les Comités anarcho-syndicalistes poursuivirent leur travail, parallèlement au Comité pour l'Espagne libre et à la SIA, jusqu'à la fin de la guerre [12].

C'est aussi méconnaître l'énergie que dépensa la CNT-FAI dans ses tentatives d'unifier le mouvement français et de persuader la CGT-SR et la FAF de changer leur tactique, tactique qui les isolait du reste du mouvement ouvrier.

Critique de la CNT-FAI

Car l'UA, vers l'automne de 1936, allait pousser sa collaboration avec les trotskistes et la frange révolutionnaire du Parti socialiste à un point où la FAF et la CGT-SR ne purent plus l'accepter. Une initiative de la part de l'UA visant à l'élargissement du mouvement de solidarité fut encouragée par les représentants de la CNT-FAI : ce sera le Comité pour l'Espagne libre. Même Durruti, quasiment idolâtré en France à cette époque, approuva publiquement la collaboration avec tous les secteurs du mouvement révolutionnaire, « *quelle que soit leur tendance idéologique ou politique* » [13]. Le comble fut l'organisation par les libertaires d'un grand meeting de solidarité au Vel'd'Hiv' le 23 octobre 1936, auquel Léon Jouhaux (parmi d'autres) prit la parole. Le comité confédéral national de la CGT-SR décida unanimement que Besnard n'y prendrait pas la parole et déclara — ironiquement, vu le soutien qu'accordaient les organisations espagnoles au nouveau comité — que le Comité pour l'Espagne libre « *ne peut, à "aucun" titre, représenter en France ni la CNT ni la FAI.* » [14] Le lendemain, un congrès du CASDLPE provoqua l'expulsion de l'UA en votant contre la création d'un « front élargi » : 8 voix contre, 2 pour et 1 abstention [15]. Selon le CASDLPE, « *ceux qui réalisent une telle liaison cessent, à notre sens,* ipso facto, *d'être des anarchistes.* » [16]

Face à cette situation quelque peu ironique, la CNT-FAI suggéra la tenue d'un congrès dont le but serait de tenter de réunifier le mouvement libertaire français. Ce congrès eut lieu à Lyon, les 14 et 15 novembre 1936, et rassembla 55 militants représentant des groupes de l'UA et de la FAF, des groupes autonomes, des sections de la CGT-SR, et une délégation de la CNT-FAI. Les Espagnols proposèrent la création d'une nouvelle organisation anarchiste qui rassemblerait tous les libertaires français mais, très vite, l'idée d'« *unité organique* » fut abandonnée en faveur de celle d'« *unité d'action* ». Une motion de Voline et de L. Huart, proposant l'établissement d'une commission de cinq militants qui délibéreraient des modalités d'une éventuelle réunification, fut acceptée. Ce projet n'aboutira pourtant pas et le compte rendu note très tôt que « *le débat s'envenime* » [17]. Le congrès ne fit à partir de ce moment que répéter les arguments autour des deux points



Local de «Solidaridad Obrera» à Barcelone.

Doc. Heiner Becker.

(10) Le Combat syndicaliste *n° 169 (14 août 1936).*
(11) *Cf. L. Lecoin,* Le Cours d'une vie *(Paris, édité par l'auteur, 1965), p. 154 ; N. Faucier,* Dans la mêlée sociale *(Quimperlé, La Digitale, 1988), p. 111 ; J. Maitron,* Le Mouvement anarchiste en France *(Paris, Maspéro, 1975), vol. II, p. 30.*
(12) *L'Union fédérative des Comités anarcho-syndicalistes, créée à leur congrès de novembre 1936, fusionna peu après avec une organisation belge, l'Union des comités antifascistes libertaires pour la défense et la libération du prolétariat espagnol, pour créer l'Union fédérative des Comités anarcho-syndicalistes franco-belges.*
(13) Le Libertaire *n° 520 (30 octobre 1936).*
(14) Le Combat syndicaliste *n° 180 (30 octobre 1936).*
(15) L'Espagne antifasciste (CNT-FAI-AIT) *n° 15 (28 octobre 1936).*
(16) L'Espagne antifasciste (CNT-FAI-AIT) *n° 18 (7 novembre 1936).*

principaux de désaccord, notamment la question de la collaboration avec les groupements socialistes non-anarchistes et les critiques faites à l'encontre de la CNT-FAI par les rédacteurs français de *l'Espagne antifasciste (CNT-FAI-AIT)*. Un texte écrit par Frémont de la commission administrative de l'UA et lu devant le congrès fit état de ces questions pour justifier le refus de l'UA d'assister à ce congrès.

L'Espagne antifasciste (CNT-FAI-AIT), dont le tirage tournait autour de 22 000 exemplaires [18], réagit en effet de façon très critique à l'intégration du Conseil économique catalan dans la Généralité en septembre 1936 et à la suppression du Comité central des milices antifascistes le mois suivant. Deux éditoriaux anonymes — écrits par Besnard, selon Voline [19] — critiquèrent vivement la CNT pour avoir permis une situation qui, selon leur auteur, « *provoquerait infailliblement un divorce profond entre les masses prolétariennes et les responsables qu'elles ont chargés de la défense de leur idéal et de leurs intérêts.* » [20] Ces critiques furent discutées, quoique sans conclusion, au congrès des CAS en octobre 1936, et même les délégués de la CNT-FAI semblent avoir été divisés. Mais des éditoriaux de plus en plus critiques envers les « dirigeants » de la CNT continuèrent à paraître et, en décembre, on put lire par exemple : « *La position prise momentanément par la CNT-FAI en Espagne : participation au gouvernement, collaboration avec les partis politiques, militarisation des masses, penchant étatiste, etc., a porté un coup sensible à l'anarchisme international.* » [21] C'est aussi dans les pages de *l'Espagne antifasciste (CNT-FAI-AIT)* que la FAF et la CGT-SR répétèrent leurs attaques contre la tactique de « Front révolutionnaire » suivie par l'UA en France.

Doc. Heiner Becker.

André Prudhommeaux en 1952.

Doc. Jenny Prudhommeaux.

Isolement de la FAF

Il n'est pas surprenant que la CNT trouva intolérable d'être critiquée ouvertement par un journal qu'elle soutenait financièrement, et le dernier numéro du journal annonça que la CNT-FAI avait décidé de le supprimer « *estimant que* l'Espagne antifasciste *a atteint son but.* » [22] *L'Espagne antifasciste (CNT-FAI-AIT)* fut remplacée dès septembre 1937 par *la Nouvelle Espagne antifasciste*. « *Confusionniste et politicienne* », selon Prudhommeaux [23], *la Nouvelle Espagne antifasciste* fut nécessaire selon Mascarell de la CNT, parce que le prolétariat espagnol ne disposait pas d'un journal « *qui interprète fidèlement ses aspirations en France* » : « *Nous constatons que ces hebdomadaires qui se disent en affinité avec nous, loin de poursuivre une campagne qui défendrait les positions adoptées par nos compagnons d'Espagne, font une campagne de discrédit, qui a souvent empêché les camarades de la Régionale de la Seine d'entretenir avec eux de bonnes relations, parce qu'ils ont un concept très distinct de la Révolution espagnole.* » [24]

Un tel acte de censure ne fit pas taire la FAF ou la CGT-SR. Dès son congrès constitutif d'août 1936 à Toulouse, la FAF disposa de *la Voix libertaire* et, à partir de février 1937, de *Terre libre*, dont Voline assurera le secrétariat de rédaction [25]. En même temps fut créé un autre bimensuel, *l'Espagne nouvelle*, qui fut édité à Nîmes par Prudhommeaux, et dont la parution alternait avec *Terre libre* [26]. Après les événements de mai 1937 —

(17) *Un exemplaire du compte rendu (français) de ce congrès se trouve dans les archives de la CNT-FAI à l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam, Paquete 60/C/2, « Comités Antifascistas del Extranjero ». Le congrès fut mentionné brièvement dans* l'Espagne antifasciste (CNT-FAI-AIT) *n° 21 (18 novembre 1936).*

(18) *Selon Marchal, de la FAF, au congrès de Lyon.*

(19) *Cf. le compte rendu du congrès de Lyon. Les éditoriaux concernés parurent dans les n° 13 et 14 (21 et 24 octobre 1936) et furent intitulés « Attention » et « Redressement ».*

(20) L'Espagne antifasciste (CNT-FAI-AIT) *n° 14 (24 octobre 1936).*

(21) *Editorial intitulé « Confusion et maladresse »,* l'Espagne antifasciste *n° 28 (18 décembre 1936).*

(22) L'Espagne antifasciste (CNT-FAI-AIT) *n° 31 (8 janvier 1936).*

(23) *« De l'EA à la NEA »,* Terre libre *n° 37 (8 octobre 1937).*

(24) La Nouvelle Espagne antifasciste *n° 54 (6 octobre 1938).*

(25) *Existant depuis le mois de mai 1934,* Terre libre *devient l'organe de la FAF à partir du n° 29.*

qui donnèrent raison à la FAF, selon ses militants — les critiques exprimées envers la CNT-FAI devinrent de plus en plus acerbes, et *l'Espagne nouvelle* s'identifia de plus en plus avec la minorité oppositionnelle au sein des organisations espagnoles, notamment avec les Amis de Durruti (27). « *Lu dans la presse révolutionnaire (clandestine) du prolétariat espagnol* » devint une rubrique régulière dans les pages de *l'Espagne nouvelle*, qui parla d'« *une floraison d'organes nouveaux, rompant le silence et l'unanimité conformistes des mois précédents* » — « *Ces organes :* Anarquia, Esfuerzo, Ideas, Ruta, Libertad *et, par-dessus tout,* El Amigo del Pueblo *(organe des Amis de Durruti), nous apportent un écho de la renaissance théorique et pratique du mouvement prolétarien, dans la situation semi-légale que lui impose le triomphe momentané de la contre-révolution stalino-bourgeoise.* » (28)

En juillet 1937, le CASDLPE se transforma en Comité d'aide et de secours aux victimes de la contre-révolution espagnole, ce qui provoqua une réaction vigoureuse de la part de la CNT, qui diffusa immédiatement en France une circulaire demandant aux militants français de ne pas soutenir le nouveau comité (29). Finalement, après une réunion entre des délégations de la CGT-SR et de la CNT, le nouveau comité modifia son nom, devenant le Comité anarcho-syndicaliste d'aide et de secours (30).

La CGT-SR et la FAF avaient, selon certains, une interprétation de la situation telle qu'elles avaient tendance à exagérer quelque peu et le révolutionnarisme du peuple espagnol et les capacités de la CNT-FAI à résister aux manœuvres des communistes. Le conflit en Espagne fut souvent réduit de façon simpliste à un conflit entre « *le fascisme d'une part, la CNT et la FAI d'autre part.* » (31) On parla souvent de « *la levée en masse anarchiste du 19 juillet* » comme si l'UGT (autre centrale syndicale importante) n'existait pas (32). L'interprétation sous-jacente était basée sur la conviction que le monde capitaliste se débattait dans une situation révolutionnaire globale, et que « *l'humanité s'approche pas à pas de la réalisation de l'idée anarchiste.* » (33) Tel est le thème d'une brochure publiée par Voline en 1938 : *La Révolution est en marche.* De là leur manque de « compréhension » envers les « déviations » de la CNT-FAI, et leur obsession du droit à la critique : « *C'est dire que jamais, quelles que soient les circonstances, nous n'abdiquerons notre droit de critique ; que jamais nous ne demanderons à personne de ne pas l'exercer à notre égard.* » (34) Car le débat qui se développa concerna finalement ce principe de la liberté de la critique — par opposition à la « censure » — autant que le bien-fondé des critiques spécifiques.

Du 11 au 13 juin 1937, l'AIT tint un plénum extraordinaire à Paris. Le 11, un article parut dans *le Combat syndicaliste* affirmant que la politique « *collaborationniste* » de la CNT avait amené « *la plus grande faillite de l'histoire* » et révélant que le dernier congrès de l'AIT, en novembre 1936, avait vu « *une opposition complète et générale de points de vue* » entre la CNT et toutes les autres sections nationales. « *Néanmoins, pour conserver intacte l'unité du mouvement anarcho-syndicaliste mondial et, après avoir reçu l'assurance que la CNT effectuerait le redressement indispensable, dès que les circonstances le permettraient, le plénum déclara "comprendre", sans l'accepter, l'attitude prise par la CNT.* » (35) Mais la CNT en avait eu assez. C'est à ce congrès qu'elle tenta — en vain — de faire transférer le secrétariat de l'AIT à Barcelone. Au mois d'août, un plénum des organisa-

(26) *Dès janvier 1938,* l'Espagne nouvelle *incorpora* le Semeur de Normandie, *d'A. Barbé, et* l'Espagne antifasciste, *journal bordelais (avec quelques centaines de lecteurs seulement) édité par Aristide et Paul Lapeyre entre septembre et novembre 1937.*

(27) *Cf. G. Fontenis,* Le message révolutionnaire des Amis de Durruti *(Espagne 1937) (Paris, Editions « L » [Union des travailleurs communistes libertaires], 1983).*

(28) L'Espagne nouvelle *n° 18-19 (17 septembre 1937).*

(29) *Un tract du Comité d'aide et un exemplaire de la circulaire de la CNT se trouvent dans les archives de la CNT-FAI, Paquete 61/A/1, « AIT, Paris ».*

(30) *Lettre du 12 janvier 1938 du secrétariat de l'AIT (Besnard, Galve, Rudiger) au comité national de la CNT, Archives CNT-FAI, Paquete 61/A/1, « AIT, Paris ».*

(31) Le Combat syndicaliste *n° 168 (7 août 1936).*

(32) Terre libre *n° 29 (février 1937).*

(33) Terre libre *n° 35 (10 septembre 1937).*

(34) *Editorial, « Considérations sur la critique »,* le Combat syndicaliste *n° 181 (6 novembre 1936). Cf. aussi P. Lapeyre, « Le droit à la critique »,* le Combat syndicaliste *n° 217 (16 juillet 1937).*

(35) *« Le moment décisif. Où ses dirigeants entraînent-ils la CNT ? Les travailleurs du monde veulent le savoir ! »,* le Combat syndicaliste *n° 212 (11 juin 1937). Le texte de cet article fut voté à l'unanimité par la commission administrative de la CGT-SR.*



Les frères Lapeyre : Aristide (en haut, le quatrième en partant de la gauche) et Paul (assis, le deuxième en partant de la gauche), au milieu de compagnons.

Doc. CRAS (Bègle).

tions régionales de la CNT exigea que cessent les attaques contre la CNT paraissant dans les pages du *Combat syndicaliste*. Vázquez, secrétaire du comité national de la CNT, attaqua la « *sottise* » et le « *fanatisme* » de la CGT-SR et de la FAF : « *Taisez-vous, insensés, car en définitive vous êtes les seuls traîtres à la cause du prolétariat mondial, par votre incompréhension et*



Doc. Jacques Toublet.

Pierre Besnard.

votre sectarisme. » (36) Pour le comité péninsulaire de la FAI, la CGT-SR et la FAF n'étaient que des « *organisations tampons* » : « *Par leur attitude prise, ces noyaux (...) renoncent délibérément aux rapports fraternels avec la CNT et la FAI, et, par conséquent, nos organisations ne pourront maintenir avec eux des relations comme entités d'un même mouvement.* » (37) Ces contre-attaques furent accompagnées par l'exigence que Besnard se retire comme secrétaire général de l'AIT, ce qu'il fit au congrès extraordinaire de l'AIT, tenu en décembre 1937 (38).

Besnard lui-même ne se repentit pas, mais l'AIT, à partir de ce moment, décida que toute critique éventuelle paraîtrait uniquement dans une nouvelle revue interne, *Internationale*, qui serait destinée aux seuls adhérents. Prudhommeaux, pour qui *Internationale* n'était qu'un « *organe spécifiquement bureaucratique rempli de creuses fanfares d'autoglorification de Mascarell et compagnie* » (39), devait écrire plus tard : « *Depuis décembre 1937, par un accord tacite, tous nos organes avaient interrompu la polémique sur les "fautes", les "erreurs", les "défaillances", etc., du mouvement anarcho-syndicaliste espagnol, pour se contenter de combattre les ennemis déclarés de ce mouvement. Et pour le reste, de part et d'autre, on s'est contenté de reproduire les opinions plus ou moins "conformistes", plus ou moins "mises au pas" par le gouvernement et par la Guépéou, que la CNT-FAI elle-même publiait dans sa presse.* » (40)

A partir de l'hiver 1937-1938, la FAF se trouva donc de plus en plus isolée. Au mois de juin 1937, elle avait publié dans *Terre libre* son attaque la plus violente contre la CNT-FAI : « *Les dirigeants "gouvernementaux" de la CNT-FAI n'ont plus la parole. Non ! La parole n'est plus à ceux qui ont fait avorter le nouveau 19 juillet des travailleurs espagnols* [les événements de mai à Barcelone] *; elle est aux combattants de la révolution toujours et quand même : aux Jeunesses libertaires et aux militants de base de la FAI ; aux Amis de Durruti et aux miliciens du front ; aux masses prolétariennes et paysannes de la CNT. La parole est aux véritables combattants antifascistes qui ne veulent pas sacrifier la seule chose pour laquelle ils avaient à combattre : la vraie liberté du peuple. La parole est à la véritable CNT-FAI, non pas aux indécis ou aux lâches, non pas aux faussaires, aux renégats ou aux traîtres !* » (41) A la même époque, *l'Espagne nouvelle* indiquait qu'il n'y avait plus de guerre révolutionnaire en Espagne : « *Il y a la guerre des gouvernementaux de Valence (France-Angleterre-Russie) contre les gouvernementaux de Burgos (Allemagne- Italie). Et il y a, surtout, la guerre faite par la bourgeoisie espagnole — quelle que soit son idéologie politique — au peuple travailleur de l'Espagne, sans distinction de syndicat ou d'idéologie. L'autre guerre n'est plus qu'un prétexte.* » (42)

Pour beaucoup, c'était le comble. *Le Libertaire* renvoya le n° 5 de *l'Espagne nouvelle* et mit fin au service d'échange. Le comité italien Pro-Spagna de Nice fit de même avec le n° 6. Même certains militants de la FAF commencèrent à se poser des questions publiquement : J. Dupoux, par exemple, et les frères Lapeyre. Ces derniers allèrent jusqu'à accuser les rédacteurs de *Terre libre* d'agir de façon antidémocratique en publiant leurs propres opinions et non pas les opinions des militants de base de la FAF. Les rédacteurs du journal répondirent que ce serait antianarchiste de cacher de tels désaccords des masses — « *à moins qu'on considère ces dernières, à*

(36) Le Combat syndicaliste *n° 218 (23 juillet 1937). L'article parut d'abord dans* Solidaridad Obrera *(6 juillet 1937).*
(37) Le Combat syndicaliste *n° 218 (23 juillet 1937). L'article parut d'abord dans* le Bulletin d'informations et orientation organique du comité *(4 juillet 1937).*
(38) *Après des élections postales, Besnard fut remplacé comme secrétaire général par Prieto de la CNT ; Besnard devint un des secrétaires adjoints avec Rocca (CNT), Rudiger (FAUD allemande), et Das Neves (CGT portugaise). Circulaire du 31 janvier 1938, Archives CNT, Paquete 61/A/1.*
(39) L'Espagne nouvelle *n° 67-69 (juillet-août-septembre 1939).*
(40) L'Espagne nouvelle *n° 62 (15 février 1939).*
(41) Terre libre *n° 32 (juin 1937).*
(42) L'Espagne nouvelle *n° 6 (29 mai 1937).*

l'instar des partis politiques, comme un troupeau au-dessus duquel se trouvent les graves pontifes, avec leurs jeux de coulisse soigneusement cachés à ce troupeau d'imbéciles derrière un paravent trompeur... » [43] Et à l'insistance des frères Lapeyre que, logiquement, les rédacteurs devraient cesser de soutenir la CNT-FAI, la réponse fut : « *Nous croyons inévitable une scission dans les rangs de la CNT, de la FAI elles-mêmes, et aussi dans tout le mouvement anarchiste international.* » [44]

Mais les groupes adhérents de la FAF ne semblent pas avoir été d'accord : en mai-juin 1938, le groupe de Clermont-Ferrand fit circuler un projet d'unification avec l'UA, et « la plupart » des réponses furent positives [45]. Vers cette époque, en effet, la FAF comme organisation nationale avait de sérieuses difficultés à continuer de fonctionner. Selon le comité de relations, écrivant dans le *Bulletin intérieur* de la FAF au mois de novembre 1938, « *la liaison au sein de notre organisation n'existe pas pratiquement* », en comparaison avec l'UA ou la CGT-SR [46]. Et après le congrès de Lyon d'août 1938, lorsque Voline fut remplacé comme secrétaire du comité de rédaction, *Terre libre* connut aussi des problèmes, ne paraissant pas pendant plusieurs mois. Il semble aussi que Prudhommeaux se trouva plus ou moins seul à s'occuper de la rédaction et de l'administration de *l'Espagne nouvelle* dès l'été de cette année. A partir de janvier 1939, on put lire un échange d'articles entre Prudhommeaux — écrivant dans *l'Espagne nouvelle* — et Paul Lapeyre — écrivant dans *le Combat syndicaliste* — au sujet de la politique suivie par les organes de la FAF. Lapeyre était maintenant convaincu que l'attitude prise par les deux journaux n'avait servi à rien. Elle fut nuisible à la propagande anarchiste. Les critiques et les attaques plus ou moins personnelles furent ressenties comme de simples « engueulades ». Beaucoup de militants abandonnèrent la CGT-SR et la FAF, persuadés qu'il n'y avait pas de différence entre Negrín et Franco. En bref, même si on considérait que certaines critiques étaient correctes, le résultat concret de l'action de la FAF fut la démoralisation des militants et l'émiettement du mouvement libertaire français et international.

S'il n'est pas douteux que les effectifs de la CGT-SR doublèrent en 1936-1937 pour atteindre 5 000 ou 6 000 [47], cette situation ne dura pas longtemps et, dès la fin de 1937, *l'Espagne antifasciste* (de Bordeaux) avouait la « faiblesse » de la CGT-SR, affirmant que avait presque soixante groupes affiliés [53], trente seulement furent représentés au congrès de Clermont-Ferrand en août 1937, et cinq groupes auxquels on demanda d'assumer à ce congrès le secrétariat à la place de Paris —Bordeaux, Toulouse, Lyon, Clermont-Ferrand, Thiers — durent refuser parce que « *surmenés* » [54]. A la fin de 1937, *l'Espagne nouvelle* n'avait



Carte de rédacteur au « Combat syndicaliste» d'Aristide Lapeyre.

l'énorme majorité des militants français ignoraient jusqu'à l'existence de l'AIT [48]. Un an plus tard, le tirage du *Combat syndicaliste* n'atteignait que 4 000 exemplaires [49]. Rudiger de l'AIT écrivit en 1938 sur « *l'échec organique, politique et moral, l'échec total, en un mot, de notre mouvement de l'AIT à un moment décisif de l'histoire contemporaine.* » [50]

Et la FAF ? Selon son comité de relations, « *la FAF en tant qu'organisation d'idées et de combat n'a pas rempli son but.* » [51] Sa création n'eut aucun effet sur l'UA, puisqu'elle était constituée presque exclusivement de groupes qui avaient été autonomes avant de s'affilier à la FAF [52]. Si cette organisation

que 4 000 lecteurs et 100 abonnés, chiffres que les rédacteurs eux-mêmes décrivirent comme « dérisoire » [55]. *Terre libre*, à ses débuts, revendiquait 6 500 lecteurs [56].

La FAF et particulièrement Prudhommeaux et Voline se trouvèrent en fait de plus en plus isolés. Même la CGT-SR — qui commença à prendre ses distances à partir de décembre 1937 — fut accusée de s'être « *lavé les mains* » des problèmes de la Révolution espagnole. Les militants de l'UA ne furent, pour Voline, que des « *révisionnistes* » et des « *déviationnistes* », qui, tout comme les « dirigeants » de la CNT-FAI, avaient pris « *la voie militaire, politique et gouvernementale* » [57]. Selon Voline, une telle attitude avait ses précédents chez les

(43) Terre libre *n° 33 (juillet 1937).*
(44) Terre libre *n° 34 (août 1937).*
(45) Terre libre *n° 54 (3 juin 1938).*
(46) *Bulletin intérieur de la FAF n° 2 (30 novembre 1938).*

(47) *5 000 selon P. Lapeyre (correspondance avec l'auteur, 3 février 1986), 6 000 selon Besnard (cf. le texte de son rapport moral pour le congrès de l'AIT de décembre 1937, 97 pp., Archives CNT, Paquete 61/D/5).*
(48) L'Espagne antifasciste *n° 9 (31 décembre 1937).*
(49) *Rapport de novembre 1938, Archives de la Préfecture de police de Paris, dossier BA/1713.*
(50) Internationale *n° 3-4 (juillet-août 1938).*
(51) *Bulletin intérieur de la FAF n° 2 (30 novembre 1938).*
(52) Terre libre *n° 55 (17 juin 1938).*

(53) *57 selon* le Combat syndicaliste *n° 197 (26 février 1937) ; 59 si on fait le décompte des groupes mentionnés dans les pages de* Terre libre *— 5 à Paris, 15 dans la banlieue, 39 en province.*
(54) Terre libre *n° 35 (10 septembre 1937).*
(55) *Cf. plusieurs numéros du journal en 1937.*
(56) *Cf.* Terre libre *n° 199 (12 mars 1937).*
(57) « *Les points sur les i* », Terre libre *n° 42 (17 décembre 1937).*

signataires du *Manifeste des Seize* de 1916, les plate-formistes « bolchevisants » et les « treintistas » — la tendance Pestaña-Peiro de la CNT qui adopta une attitude moins révolutionnaire et plutôt conciliatoire et réformiste envers la République espagnole de 1931 [58]. En fait, les critiques envers l'UA et les plate-formistes furent injustes. L'UA avait bien signalé ses inquiétudes à la CNT-FAI, et il semble bien que ce soit les plate-formistes et les militants de la tendance de la Fédération communiste libertaire qui exprimèrent le plus de critiques concernant les choix tactiques des anarcho-syndicalistes espagnols —mais tout cela se fit entre camarades et sans attaques personnelles et accusations de « traîtrise » [59].

Doc. Heiner Becker.

En fin de compte, seuls furent vraiment anarchistes, aux yeux de Voline, les membres de la FAF [60]. Les autres ne furent que de « *faux anarchistes* », ou tout simplement ignorants et naïfs [61]. Ceux qui prétendaient que la FAF était sectaire devenaient ainsi « *les ennemis jurés de l'anarchisme* » [62].

Ces débats continuent même aujourd'hui, et il n'est pas ici notre intention d'y contribuer. Citons simplement, en guise de conclusion, la définition du « vrai » anarchiste — partisan de la FAF, bien sûr — offerte par Prudhommeaux en décembre 1937 : « *Un individualiste-anarchiste peut considérer la révolution comme une occasion de libération personnelle pour lui-même et pour les autres hommes, comme une source d'exaltation et d'énergie humaine qu'il défend en tant que telle contre toutes les tentatives d'étouffement, de monopolisation ou de déviation vers un régime quelconque absorbant les forces et niant les droits de l'individu. Cette sorte d'individualisme révolutionnaire (qui a produit les consciences les plus droites, les attitudes les plus intransigeantes dans la revendication de l'idéal, les dévouements les plus magnifiques et les plus éclairés à la cause de la liberté) constitue, à notre avis, le trésor irremplaçable de tout mouvement social.* » [63]

David Berry

Les intertitres sont de la rédaction (NdR).

(58) Ibidem.
(59) *Cf. le rapport sur le congrès de l'UA d'octobre-novembre 1937 dans* le Libertaire *n° 575 (11 novembre 1937). Cf. aussi une lettre de la commission administrative de l'UA, datée du 15 mai 1937 et adressée au comité péninsulaire de la FAI, exprimant les inquiétudes de l'UA — Archives de la FAI, Paquete 57/Carpeta 3. Il est à noter que l'UA et le* Libertaire, *bien que critiqués presque constamment par la CGT-SR et la FAF, ne répondirent que rarement — cf. « Le combat contre la vérité »,* le Libertaire *n° 556 (1er juillet 1937).*
(60) *Cf.* Terre libre *n° 53 (20 mai 1938).*
(61) *Cf.* Terre libre *n° 42 (17 décembre 1937).*
(62) Ibidem.
(63) L'Espagne nouvelle *n° 32-33 (24 décembre 1937).*

André Prudhommeaux

LES destinées posthumes sont parfois étranges. Si chacun connaît, dans le mouvement anarchiste et au-delà, le nom de Voline (1882-1945), il n'en est pas de même pour André Prudhommeaux (1902-1968) [1]. Pourtant, dans l'entre-deux-guerres, ils furent très certainement parmi la poignée de militants anarchistes dont les idées furent le plus en prise directe avec les grands problèmes de leur temps. Dans ces quelques années qui virent se succéder les échecs des mouvements prolétariens et des révolutions sociales en Russie, en Allemagne et en Espagne, ils furent des observateurs lucides aussi bien que des militants passionnés, toujours à contre-courant.

Pourtant, rien ne prédisposait Vsevolod Mikhaïlovitch Eichenbaum (dit Voline) à croiser la route d'André Prudhommeaux, né le 15 octobre 1902 au Familistère de Guise (Aisne). Au moment où le jeune Voline commençait à militer, André Prudhommeaux voyait à peine le jour. Sa mère, née Marie Dollet, était la nièce de la seconde épouse de Jean-Baptiste Godin, disciple tardif et pragmatique du fouriérisme et fondateur du familistère. Son père, Jules, auteur d'une thèse remarquée sur « Icarie et son fondateur Etienne Cabet », était non seulement un historien du mouvement social, mais aussi un pacifiste convaincu et un coopérateur actif.

André Prudhommeaux commença à militer très jeune, mais, contrairement à Voline, ses choix ne l'amenèrent pas aussi vite à l'anarchisme, puisqu'il fréquenta d'abord les milieux communistes oppositionnels. Ainsi, il collabora au mensuel *Clarté*, sous le pseudonyme de Jean Cello, et milita dans le groupe d'Albert Treint, le Redressement communiste, avec lequel il rompit à la fin 1928. Il participa ensuite à un éphémère Groupe d'avant-garde communiste qui publiait *le Réveil communiste*, transformé à partir d'août 1929 en *l'Ouvrier communiste*, organe des Groupes ouvriers communistes, proche des courants allemands et hollandais se réclamant du communisme de conseils. Ainsi, André Prudhommeaux fit la traduction de la *Réponse à Lénine* d'Hermann Gorter (Librairie ouvrière, 1930), dont Voline rendit compte dans *la Revue anarchiste* (n° 17, février 1932) animée par Ferdinand Fortin. Selon Voline, ce document était intéressant, mais « *Lénine était devenu contre-révolutionnaire* longtemps avant 1920 » car, dès février 1918, il avait conclu la paix avec l'impérialisme allemand contre l'avis de la majorité des organisations ouvrières. Prudhommeaux réagit à ce compte rendu dans une lettre de mars 1932, publiée a posteriori dans la même revue (n° 20, août-septembre 1934), où il indiquait que les disciples de Gorter, critiquant « *les péchés originels du léninisme comme* pratique russe », avaient cessé « *de mêler les formules creuses de* l'Etat *et de la* dictature politique *à leur conception prolétarienne de la révolution sociale* ».

(1) *Pour plus de précisions, le lecteur se reportera à la notice « Prudhommeaux » du* Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français *(Paris, Editions ouvrières, 1991), t. 39, pp. 250-252.*

Du communisme de conseils à l'anarchisme

Auparavant, dans le dernier numéro de *l'Ouvrier communiste* (n° 11, août 1930) un rédacteur, très certainement Prudhommeaux lui-même, s'était interrogé sur « les anarchistes et nous », à l'occasion de la parution d'un article de *Lotta anarchica*, l'organe des Groupes communistes anarchistes adhérents à l'Union anarchiste italienne, se proposant d'établir une discussion suivie avec le mensuel des Groupes ouvriers communistes. Il remarquait que, les événements se précipitant, une « clarification générale » s'imposait pour que la révolution reconnaisse les siens parmi les militants de différentes tendances, quelles que soient leurs étiquettes passées.

De septembre 1932 à mai 1933, Prudhommeaux publia, avec Jean Dautry, un bulletin bimensuel, la *Correspondance internationale ouvrière*, dans le but de donner « *une vue non systématique, non doctrinaire du mouvement prolétarien et de la révolte sociale sous toutes ses formes* ». L'arrivée d'Hitler au pouvoir et l'incendie du Reichstag l'amenèrent définitivement à l'anarchisme, par la démonstration de l'impuissance manifeste de l'ancien mouvement ouvrier. Dans la défense de l'incendiaire présumé, Marinus Van der Lubbe, se retrouvaient communistes de conseils hollandais et certains anarchistes, notamment individualistes, contre les calomnies des staliniens. Après avoir tiré le « *bilan de douze ans de "bolchevisation" du prolétariat allemand* » dans une série d'articles du *Libertaire* (n° 390 à 392, 17-31 mars 1933), il cessa d'y écrire, l'hebdomadaire ayant traité Lubbe d'« agent d'Hitler ». Il réserva sa collaboration à d'autres publications engagées dans la défense de Van der Lubbe (*la Revue anarchiste, le Semeur* d'Alphonse Barbé) et fut une des chevilles ouvrières de la section française du Comité international Van der Lubbe.

Doc. Jenny Prudhommeaux.

André Prudhommeaux vers 1948.

A partir de là, Prudhommeaux et Voline allaient collaborer aux mêmes journaux, en particulier, outre *la Revue anarchiste, la Voix libertaire* et *Terre libre*, et participer à la création de la Fédération anarchiste de langue française au congrès des 15-16 août 1936, à Toulouse. Pour Henri Bouyé, qui devait rejoindre cette organisation, la FAF regroupa ceux d'entre les anarchistes « *qui, dans leurs conceptions de l'action militante, dans leurs analyses d'une éventuelle révolution sociale, de la transformation de la société et des nouveaux rapports humains que celles-ci doivent rendre possibles, mettaient l'accent sur la primauté d'une liberté individuelle ne devant jamais être sacrifiée, sans pour autant rejoindre les tenants d'un humanisme douillet et trop complaisant avec les inégalités, les injustices et les cruautés de ce monde* » (2).

Devant les événements espagnols, avec la participation de ministres anarchistes au gouvernement de la Généralité de Catalogne, puis la suppression du Comité central des milices antifascistes, « *André Prudhommeaux fut, avec Voline, un de ceux qui exprimèrent avec le plus de force le courant contestataire au sein du mouvement anarchiste français* » (3). Selon eux, « *il aurait convenu, au lieu de pratiquer une politique de compromission, de restituer au conflit espagnol sa signification sociale, de* "marcher vers la liquidation totale de la politique, vers l'administration des choses par les producteurs-consommateurs". *Mais les libertaires espagnols refusèrent* "de vaincre comme anarchistes" *et acceptèrent* "de mourir comme gouvernementaux, comme défenseurs de la légitimité de l'Etat". *(...) L'achèvement de la défaite espagnole en mars 1939 ne consacrait pas pour Prudhommeaux la faillite de l'idée anarchiste ; bien au contraire, cette défaite portait confirmation des thèses libertaires sur la nécessité de détruire l'Etat si l'on veut que triomphe la révolution sociale.* » (4)

Avec la Seconde Guerre mondiale, les deux hommes seront, chacun de leur côté, emportés dans la tourmente. Voline, juif et franc-maçon, résida à Marseille jusqu'en 1944. Il y vécut dans des conditions matérielles difficiles, mais n'en continua pas moins de militer dans un groupe clandestin composé d'anarchistes de plusieurs nationalités. Epuisé et atteint par la tuberculose, Voline s'éteignit le 18 septembre 1945 à l'hôpital Laennec, à Paris.

André Prudhommeaux se réfugia en Suisse, dès la déclaration de guerre, dans la famille de sa compagne. Dans l'impossibilité d'avoir une activité politique publique, il se consacra plus particulièrement à des travaux de traduction littéraire, mais entretint des contacts avec des personnalités comme Louis Bertoni, l'éditeur de l'hebdomadaire *le Réveil anarchiste*, ou le réfractaire français de la Première Guerre mondiale, Jean-Paul Samson.

Pour la sortie de *La Révolution inconnue*, éditée par Jacques Doubinsky et un groupe d'amis de Voline, le mouvement anarchiste organisa une « Commémoration Voline » le 2 novembre 1947 à la Salle des sociétés savantes, à Paris. André Prudhommeaux y intervint aux côtés de Fontenis, Franssen et F. Granier, tandis que *le Libertaire* de la semaine suivante publiait son article d'hommage à Voline où il insistait sur l'importance de sa contribution à *L'Encyclopédie anarchiste* et à la presse libertaire de langue française, certaines de ces études, comme *La Véritable Révolution sociale*, figurant pour le courant libertaire « *parmi les écrits les plus importants de l'entre-deux-guerres* ».

Rédacteur au *Libertaire*, Prudhommeaux refusa la transformation de la Fédération anarchiste en Fédération communiste libertaire et fit partie du noyau de militants qui reprit le sigle FA à partir du congrès constitutif des 25-27 décembre 1953 et publia le *Monde libertaire* à partir d'octobre 1954. Prudhommeaux collabora également à de nombreux périodiques, français ou de langue française (*Cahiers de Pensée et action, Contre-courant, Défense de l'homme, l'Unique, le Contrat social, Preuves, Témoins*), et étrangers (*Freedom, L'Adunata dei refratteri, Volontà*). Parmi ses travaux de traduction, il faut retenir *La Pensée captive* de Czeslaw Milosz (Gallimard, 1954) et *La Nouvelle Classe dirigeante* de Milovan Djilas (Plon, 1957). Il suffit de lire les brochures qu'il publia grâce à René Lefeuvre pour se convaincre de l'importance d'un anarchiste au parcours aussi original que méconnu (5).


Doc. Claude Doubinsky.

Voline en compagnie de sa fille Natacha à l'hôpital Laennec, peu de temps avant sa mort.

Charles Jacquier

L'intertitre est de la rédaction (NdR).

(2) *Cf.* Bulletin du CIRA *(annexe de Marseille), n° 26/27, 1986, p. 60.*
(3) *Jean Maitron,* Le Mouvement anarchiste en France, II. De 1914 à nos jours, *Paris, François-Maspéro, 1982, p. 33.*
(4) *Id., ibid., p. 35.*

(5) Les Cahiers Spartacus *ont publié, ou republié :* Catalogne libertaire 1936-1937, *n° 11, novembre 1946 ;* Spartacus et la Commune de Berlin 1918-1919, *n° 83, août-septembre 1977 (les deux en collaboration avec Dori Prudhommeaux) ;* L'Effort libertaire, I. Le Principe d'autonomie *(introduction de Robert Pagès), n° 99, oct.-nov. 1978.*

Voline et la presse anarchiste

On ignore trop souvent que Voline fut un prodigieux animateur de journaux et de revues anarchistes. Aussi bien en Amérique du Nord qu'en Russie ou en Ukraine, en Allemagne comme en France, il participa à de nombreuses publications. Et la seule fois où il ne respecta pas ses engagements, ce fut le 18 septembre 1945 lorsqu'il meurt sans avoir corrigé le dernier numéro des « Petits Cahiers ».

DE longues années durant, le nom de Voline fut étroitement associé à un fort volume à couverture noire, ornée d'un bois gravé de Jean Lébédeff, au titre fort suggestif [1], et qui servit à la formation de générations de militants tant la « littérature » anarchiste était alors rare sur le marché.

Ceux qui avaient la possibilité de fréquenter les quelques « vieux » militants qui avaient connu la période de l'avant-guerre pouvaient, avec un peu de chance, se faire prêter d'autres textes de Voline comme par exemple la préface qu'il rédigea pour l'édition française de *L'Histoire du mouvement makhnoviste* de P. Archinov (éd. de la Librairie internationale, Paris, 1924, 419 pp.) ou encore son importante contribution (120 pages sur 240) à l'ouvrage collectif (S. Faure, L. Barbedette, Victor Méric et Voline) intitulé *La Véritable Révolution sociale*, paru en 1934 aux éditions de L'Encyclopédie anarchiste. Les plus affamés de lecture pouvaient enfin se repaître de deux petits fascicules : *Le Fascisme rouge* (16 pp.), publié à Bruxelles en 1934 par les éditions Pensée et action, animées par Hem Day ; *La Révolution en marche* (32 pp.), paru en septembre 1938 aux éditions Vie et pensée, fondées à Nîmes par A. Prudhommeaux [2].

Mais, aujourd'hui encore, ces textes ne se trouvent pas facilement et pour beaucoup le nom de Voline demeure presque exclusivement rattaché à son livre *La Révolution inconnue* (qui a fait l'objet de plusieurs rééditions ces dernières années), de sorte que se trouvent toujours un peu occultés sa vie, sa pensée, son action et, en premier lieu, ses activités de militant.



Doc. CIRA de Marseille.

Or, il suffit de se pencher quelque peu sur son « itinéraire » pour se rendre compte assez rapidement que Voline fut, tout au long de sa courte vie (il est mort à l'âge de 63 ans), un prodigieux animateur. En plus du travail — souvent si mal rémunéré — et de ses nombreux travaux de traduction [3] il donna, en tous lieux, quantité de conférences et surtout consacra une part non négligeable de son temps (et donc de sa vie) à la réalisation de journaux et revues anarchistes aussi bien en Amérique du Nord qu'en Russie et en Ukraine au cours de la révolution, exception faite bien entendu des moments où il croupissait dans une cellule du fait même de ses activités de propagandiste. C'est donc encore et

(1) *Il s'agit bien entendu de l'édition posthume de* La Révolution inconnue *par les Amis de Voline, Paris, 1947, 696 pp.*

(2) *Ce fascicule porte le n° 1 d'une série qui devait être mensuelle mais, à notre connaissance, la publication s'est arrêtée à ce premier numéro.*

(3) *Voline connaissait parfaitement l'allemand et le français. Il apprit ensuite l'anglais et, plus tard, l'espagnol et l'italien. Sa première grande traduction en langue française est sans doute la forte brochure de 128 pages intitulée* Répression de l'anarchisme en Russie soviétique, *paru à Paris en 1923, aux éd. de la Librairie sociale, avec une préface d'André Colomer.*


Voline en 1917.

Doc. Itinéraire.

tout naturellement à l'activité éditoriale qu'il va se consacrer pendant les années d'exil en Allemagne. On le charge en effet, en 1922, d'une publication (en russe) qui prendra la forme d'une belle revue mensuelle de 80 à 90 pages à laquelle collaborèrent les meilleures plumes du mouvement anarchiste international, un peu dans le style de la célèbre revue italienne *Pensiero e Volontà*. On peut même dire que cette publication, *Rabotchee Anarkhist* (*l'Ouvrier anarchiste*), fut l'une des plus belles et des meilleures de l'entre-deux-guerres pour ce qui concerne la presse anarchiste bien entendu. Ce résultat lui est dû car il s'y consacra entièrement. En effet, non seulement il écrivait des articles et traduisait les autres contributions reçues, mais il s'occupait aussi de la maquette, de la mise en page, de la correction des épreuves et, bien sûr, de l'administration. Il cherchait sans cesse à en améliorer le fond et la forme, et son souci de la perfection était si profond que, selon le témoignage de Fedeli, il arriva plus d'une fois à Voline de se réveiller la nuit pour corriger un mot qui ne le satisfaisait pas complètement !

Cet exemple nous montre comment Voline concevait le travail à faire et l'intérêt qu'il portait à l'écrit, encore qu'obligé de « gagner sa vie » il ne pût jamais consacrer à l'écriture que les rares loisirs qui lui restaient — chacun sait combien la vie militante est prenante — et, bien sûr, une partie de ses nuits.

C'est donc pour combler un certain vide que nous allons rapidement tenter de faire connaître un Voline un peu différent de l'image que s'en font, plus ou moins inconsciemment, les lecteurs de son livre. Il s'agit en effet d'un homme qui fut toujours très impliqué dans le combat quotidien et qui néanmoins demeure l'auteur d'un nombre assez considérable d'articles. Nous n'en ferons pas, ici, le recensement et nous limiterons notre propos à sa collaboration aux titres de la presse anarchiste d'expression française, en espérant qu'un jour, prochain peut-être, il se trouvera quelqu'un pour dresser un état (en toutes langues) de ses écrits.

Participation à « L'Encyclopédie anarchiste »

Sauf erreur ou omisssion, il semble que la première mention de son nom dans un périodique de langue française apparaisse dans *l'Avenir international*, dont le sous-titre : « *Revue mensuelle d'action sociale, littéraire, artistique, scientifique* » indique assez son éclectisme [(4)]. En effet, autour d'un noyau constitué par une dizaine d'anciens collaborateurs des *Temps nouveaux* dont J. Mesnil, Ch. Benoit, F. Stackelberg et André Girard qui est le responsable de la rédaction, on trouve les signatures d'Amédée Dunois, Alzir Hella, Han Ryner, A. Croix, E. Masson, Luigi Fabbri... mais aussi P. Monatte, G. Dumoulin, Boris Souvarine, Henri Guilbeaux, R. Péricat, G. Monmousseau, Marcel Martinet... La revue est évidemment très favorable à la Révolution russe qui exerce un fantastique attrait sur certains de ses rédacteurs — ceux-là même qui seront à l'origine du tout premier Parti communiste (SFIC), mais c'est tout de même Eichenbaum (le pseudonyme de Voline n'apparaît pas encore) qui en est le correspondant pour la Russie.

Par la suite, c'est-à-dire au cours des années 1923-1925, on trouve son nom de plume dans *la Revue anarchiste* [(5)] où il publie en particulier une série d'articles sur la Russie, sous la forme de lettres intitulées « *Choses vécues* » [(6)], et dans *la Revue internationale anarchiste*, revue mensuelle polyglotte puisque publiée en français, italien et espagnol [(7)]. En même temps,

(4) N° 1, nivôse 126 (janvier 1918) - n° 32, août-octobre 1920. Collection complète à l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam sous la forme de deux volumes reliés (cote ZO 10519).

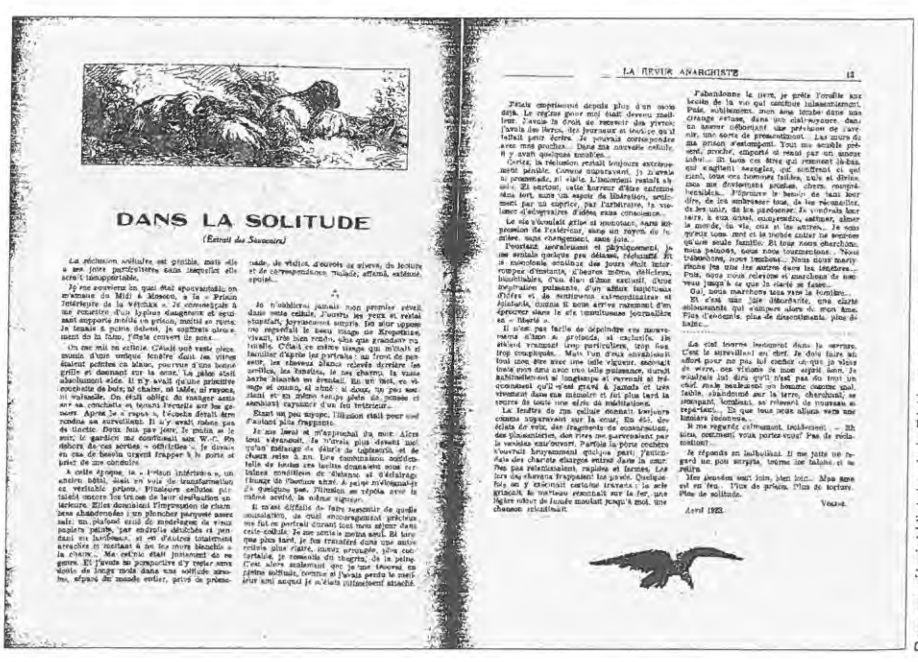
(5) Revue mensuelle de 48 à 72 pp. (sauf le dernier numéro qui ne compte que 24 pp.), n° 1, janvier 1922 - n° 35, a. IV, 10 août 1935. Elle eut successivement comme rédacteur principal : Sébastien Faure, André Colomer et Georges Bastien.

(6) La première lettre paraît dans le n° 5, mai 1922. La neuvième dans le n° 20, septembre 1923. Il publie en outre deux articles sur « La synthèse » dans les n° 25 et 27, respectivement de mars et mai 1924.

(7) Cette revue ne dura que quelques mois (n° 1, 15 novembre 1924 - n° 8, 15 juin 1925). Elle fusionna en effet, en juin 1925, avec la Revue anarchiste *(cf. note 5 ci-dessus).*

(8) Le Libertaire *a été quotidien à partir du 4 décembre 1923 jusqu'au 26 mars 1925, soit pendant 479 numéros. Mes notes ne me permettent pas de préciser la date de son premier article ni la fréquence de sa collaboration.*

Article de Voline paru dans le n°31 de la «Revue anarchiste», février 1925.


DANS LA SOLITUDE

(Extrait des Souvenirs)

La réclusion solitaire est pénible, mais elle a ses joies particulières sans lesquelles elle serait insupportable.

LA REVUE ANARCHISTE 13

Voline

Avril 1923.

Doc. secrétariat Histoire de la Fédération anarchiste.

il collabore au *Libertaire* alors quotidien [8] et c'est dans cette série notamment qu'il prendra vivement la défense de N. Makhno, accusé d'avoir été un agent de la Pologne et surtout d'avoir organisé des pogromes. Il écrit à ce propos [9] : « *(...) Mes camarades et moi, ayant plus ou moins participé au mouvement makhnoviste, savons et déclarons catégoriquement que Makhno n'a jamais organisé de pogromes antisémites.* »

Au cours de la décennie suivante (1925-1935), Voline poursuit bien entendu sa collaboration au *Libertaire*, redevenu hebdomadaire. C'est l'époque du fameux débat sur la plate-forme qui va engendrer non seulement d'interminables discussions dans le mouvement anarchiste international, mais qui est surtout à l'origine de dissensions graves parmi les anarchistes russes en exil. Dans ce milieu, en effet, le débat devient très rapidement d'une âcreté assez vive et la passion entraîne plusieurs des intervenants à dépasser de loin le débat d'idées. Les colonnes du journal en portent témoignage et constituent aujourd'hui un apport précieux à qui veut s'informer réellement sur ce point [10].

Après cette polémique un peu amère [11], Voline consacra une bonne partie de son temps à des traductions pour *L'Encyclopédie anarchiste* [12] et il rédigea lui-même plusieurs articles très importants dont voici une liste que j'espère exhaustive : « Antiétatisme », « Antisémitisme », « Autorité », « Biologie », « Classes », « Création », « Déterminisme », « Etat », « Faculté », « Faim », « Libre arbitre », « Masses (psychologie des) », « Matérialisme », « Nihilisme », « Pogrome », « Progrès », « Révolution russe », « Soviets », « Synthèse anarchiste ».

Parallèlement, il donna quelques articles à *la Revue anarchiste* publiée par F. Fortin [13], au *Libertaire*, au *Combat syndicaliste* [14], à *l'En Dehors* et faisait d'assez nombreuses traductions — notamment de l'allemand au français — pour *le Service de presse de l'AIT* [15]. Il continuait également à envoyer des textes aux autres organes anarchistes comme *Dielo Trouda* ou même *Freie Arbeiter Stimme* [16], tout en collaborant, occasionnellement, à *la Gazette de Belgique* [17] ou à des périodiques créés pour la circonstance, comme par exemple le numéro de *Ce qu'il faut dire* que Hem Day fit paraître à Bruxelles en juillet 1934, « *Pour la défense des révolutionnaires persécutés en URSS. Pour le droit d'asile et contre la Guépéou* » [18]. On peut aussi trouver parfois sa signature dans d'autres organes parus au cours de cette même période, mais il ne s'agit pas forcément d'une véritable


TERRE LIBRE
Organe de la Fédération Anarchiste de langue Française (F.A.F.)

CONTRE la GUEPEOU en ESPAGNE !

LE CONGRES DE LA FAF A PRIS POSITION

GRAND MEETING, salle Wagram
le mardi 21 Septembre

«Terre libre» n° 35 du 10 septembre 1937.

Doc. secrétariat Histoire de la Fédération anarchiste.

(9) *Cf. son article « Arlandis, le valet au service de Moscou », in* le Libertaire *n° 172, 7 juin 1924. Sur cette même question on pourra aussi se reporter au* Libertaire *n° 73, 27 avril 1926, dans lequel Voline et Makhno répliquent aux accusations publiées par* l'Humanité.

(10) *La place manque ici pour développer cette question qui déborde au reste largement le sujet. Rappelons simplement que j'ai été amené — notamment dans une lettre ouverte — à critiquer les interprétations tendancieuses ou totalement erronées d'Alexandre Skirda concernant le débat sur la plate-forme et en particulier à contester, preuves en main, les « portraits » qu'il a tracé de certains des protagonistes (Makhno, Archinov, Voline, etc.). Skirda n'a hélas ! pas lu attentivement* le Libertaire *de cette époque et certaines de ses affirmations prétendues fondées sur des textes parus dans le journal sont totalement contraires à la vérité ou à la simple matérialité des faits. C'est pourquoi je continue à considérer que tout ce qu'il a écrit sur ce sujet (dans son* Makhno *et dans son livre sur l'organisation intitulé* Autonomie individuelle et force collective*) est gravement entaché d'erreurs volontaires ou involontaires. En outre la tendance nettement hagiographique de sa biographie de Makhno en dit long sur son « objectivité » et gâte profondément son travail en lui enlevant une bonne part de sa crédibilité, ce qui est fort regrettable.*

(11) *Voline, pour sa part, y mettra un point final, beaucoup plus tard, dans le* Libertaire *n° 463 du 6 septembre 1935, avec un article intitulé « Archinov répond à Archinov ».*

(12) L'Encyclopédie anarchiste *a été lancée en 1925 et publiée en fascicules (2 893 pages au total) jusqu'en décembre 1934. On remarquera toutefois qu'il ne s'agit là que de la première partie du projet initial beaucoup plus ambitieux. Il était prévu en effet (cf. la préface de* L'Encyclopédie*) quatre autres parties, à savoir une «* Histoire de la pensée et de l'action anarchiste, pays par pays *», une sorte de dictionnaire biographique des principaux militants ayant appartenu ou appartenant au mouvement, une bibliographie (livres, brochures, journaux, revues et publications de toutes sortes)... Il reste donc aujourd'hui encore assez de travail sur la planche pour occuper bon nombre de chercheurs !*

(13) *Sous-titrée «* Cahiers mensuels d'études et d'action *», cette revue n'était liée à aucune organisation et ne doit pas être confondue avec les précédentes portant le même titre. Elle a publié en tout 25 numéros, de décembre 1929 à avril-juin 1936, auxquels il faut ajouter un fascicule hors série daté de mai 1931 et un supplément intitulé «* Choses d'Espagne *» (19 août 1936). Voline y a publié notamment : « Lettres de Russie » (n° 2, janvier 1930) ; « En URSS, la vérité en marche » (n° 6, mai 1930) ; compte-rendu du livre de L. Trotski sur* L'Internationale communiste après Lénine *(n° 13/15, janv.-mars 1931) ; réponse à l'enquête sur « Anarchisme et franc-maçonnerie » (n° 16, juillet-sept. 1931) ; compte-rendu du livre de Herman Gorter* Réponse à Lénine *(n° 17, février 1932).*

(14) *Cette collaboration n'est qu'occasionnelle car il précise dans une lettre à Hem Day datée du 21 juillet 1934 : «* (...) Je ne suis pas ami avec les camarades du *Libertaire* et pas très à l'aise avec ceux du *Combat syndicaliste* *» (copie in archives personnelles).*

(15) *Ce bulletin ronéotypé était envoyé notamment à toutes les rédactions de journaux libertaires et servait en quelque sorte d'agence de presse. Il fut successivement publié à Berlin (1922-1933), à Haarlem (1933), à Madrid (1933-1935), à Paris (1936-1938) et enfin à Stockholm de janvier 1938 à juin 1940. Pour plus de précisions, cf. René Bianco,* Un siècle de presse anarchiste d'expression française dans le monde, 1880-1983, *thèse d'Etat Aix-en-Provence, 1988, 7 vol., 3 503 pp.*

(16) *Pour ce dernier organe, en yiddish, il est sollicité fin 1934 par Mark Mratchny avec lequel il n'avait plus eu de contact depuis plusieurs années. Il lui répond dans une très longue lettre datée du 15 septembre 1934 qu'il fera son possible pour le satisfaire, mais qu'il lui est difficile de promettre une collaboration régulière car il est saturé d'occupations de toutes sortes (qu'il détaille à son correspondant).*

(17) *Ce renseignement figure dans une lettre adressée par Voline à Hem Day, mais nous n'avons pu retrouver aucune trace de ce périodique.*

Tract de Solidarité internationale antifasciste.






Doc. H.B.

collaboration. Ainsi, la revue *Plus loin*, publiée alors par les anciens camarades de Jean Grave qui, comme lui, avaient approuvé le trop fameux « Manifeste des Seize », donne-t-elle un extrait de l'un de ses textes sur la « Révolution » dans les numéros 110 et 114 de juin et octobre 1934. Cela prouve seulement que l'intérêt des réflexions de Voline n'avait pas échappé à un esprit aussi vif que celui du docteur Marc Pierrot.

De « Terre libre » à l'Occupation

L'année 1936 marque évidemment un tournant dans les activités de Voline. Inutile de chercher son nom dans *le Libertaire* des années suivantes car il va, avec d'autres, participer à la vie d'une nouvelle organisation : la FAF (Fédération anarchiste de langue française). Il consacre alors une part très importante de son temps à l'édition de *Terre libre* (19) et, simultanément, milite activement au sein du comité anarchiste et syndicaliste d'aide à l'Espagne. A ce titre, il est chargé de s'occuper en 1936-1937 du journal bihebdomadaire *l'Espagne antifasciste (CNT-FAI-AIT)* (20).

La tâche n'était pas facile et André Prudhommeaux rapporte à ce propos qu'il « *soutenait — avec une vigueur calme et une précision qui ne se démentirent jamais — la thèse de la révolution en permanence et des méthodes insurrectionnelles, contre les tentations ministérialistes et militaristes qui sévissaient en Espagne et qui déroutaient de nombreux camarades.* »

En 1938, Voline vient s'installer à Nîmes pour plusieurs mois. Il poursuit comme il le peut la rédaction d'un ouvrage de réflexion sur la révolution mondiale dont il considère que la phase destructrice, qui a commencé depuis 1914, se poursuit sous les yeux des contemporains de manière impitoyable et s'efforce de décrire les « conditions essentielles » de la grande émancipation qu'elle peut engendrer. Il continue également de s'occuper très activement de l'organe de la FAF, qui paraîtra bientôt en alternance avec *l'Espagne nouvelle* (21). Les articles qu'il publie alors — et qui mériteraient d'être rassemblés — sont souvent d'une rare clairvoyance. Mais les événements se précipitent et c'est bientôt la chute finale pour l'Espagne libertaire. Cette catastrophe terrible pour l'anarchisme s'ajoute à celles que Voline a déjà connues, mais il reste sur la brèche malgré tous ses soucis (22) et les perspectives catastrophiques qu'il entrevoit. Il continue, en particulier, à collaborer de temps à autre à *la Voix libertaire* (23) et ne répugne pas à l'occasion de donner sa prose à de modestes publications, comme par exemple *le Bulletin intérieur du Comité de Marseille de la jeunesse libertaire* (24).

Mais Voline se voit bientôt contraint de trouver refuge en zone dite « libre », à Marseille très précisément. Il survit comme il peut de petits travaux pénibles, donnant quelques leçons ici et là, se prive beaucoup, de tout, mais demeure « *toujours confiant, toujours optimiste, sans se plaindre de sa situation personnelle et ayant toujours grand soin de ne laisser soupçonner à personne son extrême détresse physique.* » (25) Tout cela ne l'empêchera pas de se joindre immédiatement au groupe anarchiste clandestin de Marseille dès que son principal animateur, André Arru, l'eut contacté au début de février 1941. Outre des tracts, des affiches et même une brochure, le groupe éditera aussi un journal anar-

(18) *On trouve dans ce numéro, outre les signatures de deux anarchistes belges : Hem Day (Marcel Dieu) et Ernestan (Ernest Tanrez), celles de Paul Dhermy et de Nestor Makhno. Le journal publie en outre la photo de Nicolas Rogdaïeff et celle de A. Petrini.*

(19) *Ce journal, qui paraissait déjà depuis plusieurs mois et avait pris la suite de* l'Eveil social, *a d'abord été publié à Aulnay-sous-Bois à partir de mai 1934 (n° 1). Il s'est très rapidement doté d'éditions régionales : trois au début, puis cinq à partir du n° 6, en octobre 1934, et dix, à partir du n° 9/10 de janv.-fév. 1935. Il eut également une édition en langue allemande :* Freie Erde, *diffusée à partir de Strasbourg. Il devint ensuite un organe libertaire mensuel puis, à partir du n° 28, année III, sept.-oct. 1936, l'organe de la FAF. Il est alors successivement imprimé à Paris (7 numéros), puis à Billancourt (7 numéros également), et enfin transféré à Nîmes à partir de septembre 1937. Après une suspension de six mois (fin 1938-début 1939), il reparaîtra à Paris de mars à juin-juillet 1939 (a. V, n° 65).*

(20) *Ce périodique, dont le premier numéro, daté du 22 août 1936, paraît d'abord à Barcelone comme édition française de* Solidaridad Obrera. *Il est très rapidement transféré à Paris (à partir du n° 7, n.d., de septembre 1936) où il sera publié jusqu'au début de l'année suivante (dernier numéro : n° 31, 8 janvier 1938).*

(21) *Créé pour combler la disparition de* l'Espagne antifasciste, *ce journal a d'abord paru sous la forme d'une série d'essais, ronéotés (de février à avril 1937), puis imprimés à partir du 19 avril 1937. Au début de 1938, deux autres organes se sabordent à son profit :* le Semeur, *publié en Normandie par A. Barbé, et* l'Espagne antifasciste *animée par les frères Lapeyre à Bordeaux.* L'Espagne nouvelle *porte alors en sous-titre :* « Organes réunis pour la défense des militants, des conquêtes et des principes de la Révolution sociale ibérique. » *C'est au printemps 1939 que le journal réduit légèrement son format, prend pour sous-titre :* « Organe de défense des militants, des conquêtes et des principes révolutionnaires en Espagne » *et alterne sa parution avec* Terre libre. *Le dernier numéro publié (a. III, n° 67/69, juillet-septembre 1939), paraît sous forme de revue (36 pp. et couverture) et porte le titre :* « L'Espagne indomptée ».

(22) *Sa seconde compagne décède le 15 décembre 1939 à Aix-en-Provence.*

(23) *Ce journal très intéressant a paru à Limoges de 1929 à 1939. Fondé à l'origine par des militants comme A. Perrissaguet, René Darsouze, Maurice Langlois, André Lansade, L. Chabaudie, etc., tous proches de S. Faure, il fut d'abord l'organe des fédéralistes anarchistes par opposition aux militants de l'Union anarchiste qui avaient alors adopté une position plutôt plate-formiste. Par la suite, ce journal deviendra un* « organe anarchiste » *(tout court), d'abord hebdomadaire (juin 1934), puis mensuel à partir d'octobre 1937. Ce qui fait surtout l'intérêt de ce titre, c'est qu'il était une tribune ouverte à toutes les tendances de l'anarchisme et qu'il donne en outre d'assez nombreuses informations sur les activités régionales au cours de cette période. Il faut regretter que personne jusqu'ici ne lui ait consacré une étude particulière. Le dernier numéro paru (n° 394) est daté de juillet 1939, mais le journal n'a publié en fait que 388 numéros (pour les erreurs de numérotation et anomalies diverses se reporter à René Bianco, op. cit.).*

(24) *Ce périodique, en langue italienne, qui a échappé à l'excellente bibliographie de L. Bettini, a pour titre exact :* Bollettino interno. Comitato di Marsiglia - Gioventù libertaria italiana. *On y trouve un article en français de Voline intitulé « Makhno et Lénine » dans son supplément au n° 9, du 3 août 1939 (pp. 12 à 14) et dans son n° 10, 25 août 1939 (suite et fin de l'article pp. 10 et 11).*

chiste clandestin imprimé, le seul qui ait été publié en France par des anarchistes en pleine occupation allemande, et dont Arru et Voline furent les rédacteurs [26].

La Libération (!) cependant n'améliorera guère la situation de Voline. Miné par les privations et le surmenage, il tombe gravement malade au moment même où il consacre toute son énergie à la réorganisation du mouvement et qu'il vient, à cet effet, de publier le premier numéro des *Petits Cahiers* [27] sous l'égide de la Fédération libertaire, Région du sud. Littéralement exténué, il s'effondre brutalement en mars 1945 et va être hospitalisé pendant quarante-cinq jours ; ce qui ne l'empêche pas de préparer le deuxième numéro dont il corrigera les épreuves, le jour même de sa sortie de l'hôpital, le 25 mai au soir ! Et le lendemain, il était à l'imprimerie...

On connaît la suite : son repos forcé à La Treille, dans la banlieue de Marseille, chez Francisco et Paquita Botey, un couple d'anarchistes espagnols qui vont le choyer pendant trois mois ; son impatience aussi de se voir éloigné de toute activité militante. Il se laisse enfin convaincre de retourner à Paris. En août, son fils Léo vient le chercher à La Treille et le ramène à Paris, via Valence [28]. Mais il est trop tard et son organisme épuisé ne peut plus lutter contre une phtisie si avancée. Il meurt un mois après, le 18 septembre, sans avoir pu procéder une dernière fois à la correction des épreuves du dernier numéro de la dernière publication dont il avait accepté la charge. Ce fut bien la seule fois sans doute où Voline ne respecta pas ses engagements !

La disparition d'un militant d'une telle valeur, au parcours un peu exceptionnel, fit évidemment l'objet de plusieurs articles dans la presse anarchiste d'expression française [29]. Cependant on a quelque peine, au cours des années suivantes, à trouver trace du souvenir du disparu. Ce n'est semble-t-il qu'en 1964 qu'on a enfin l'occasion de retrouver son nom ! Cette année-là, en effet, Gaston Leval publie dans le n° 96/97 de ses *Cahiers de l'humanisme libertaire* la traduction d'un article de Voline paru en 1917, dans un journal russe (*Golos Trouda*). Puis, en juillet 1968, l'excellente revue *Noir et rouge* rassemble dans un de ses suppléments de 54 pages l'essentiel des textes relatifs au débat sur la plate-forme. Les idées anarchistes connaissent alors un certain renouveau et de courtes biographies de Voline ou des citations de ses œuvres se retrouvent alors jusque dans de très petits bulletins, comme par exemple *Approche de l'anarchie*, publié à Nice par l'ORA en 1969, ou encore *Lycée critique*, ronéoté la même année à Agen par de jeunes élèves. La réédition de *La Révolution inconnue* entraînera, à son tour, quelques autres articles dont il n'est peut-être pas utile de dresser ici la liste [30], d'autant que la place nous est mesurée ! Disons donc pour conclure que Voline pourrait servir d'exemple, au même titre que les Grave, Faure, Pouget, etc., de ce type particulier d'anarchiste qui a une conscience aiguë de l'importance de l'écrit pour la diffusion des idées qui lui sont chères et qui s'impose, à lui-même, les plus lourdes contraintes dans son combat quotidien, pour une société plus juste, plus fraternelle, plus... libre !

Tout cela, Voline le fit, incontestablement, et il l'a toujours fait « *avec un courage tranquille, un optimisme que rien ne pouvait ébranler* », comme l'écrivait un de ses amis, sans jamais en tirer une quelconque gloire, avec simplicité ; ce qui, quand même, méritait d'être rappelé ici.



Voline avec, à sa droite, sa fille Natacha en mai 1940 à Marseille.

Doc. Léo Voline.

René Bianco

(25) *Témoignage d'André Arru (cf. en particulier son article nécrologique paru dans* le Libertaire *n° 11 du 5 octobre 1945, article non signé car le journal appliquait alors la règle de l'anonymat et surtout son témoignage publié dans le* Bulletin du CIRA *n° 23/25, 1er semestre 1985, pp. 65-73).*

(26) La Raison *n° 1, juin 1943. (Tiré au format 16,5 x 25 cm, 12 pages.) Il n'y eut pas d'autre numéro car Arru fut arrêté le 3 août suivant et incarcéré. Cf. le* Bulletin du CIRA *n° 21/22, septembre 1984 (67 pp.), intitulé* « Les anarchistes et la Résistance ».

(27) *Imprimés au format 11,5 x 15 cm (à cause de la rareté du papier), 16 pp., n° 1, février 1945 - n° 4 (et dernier), novembre 1945.*

(28) *Voir à ce propos le récit rédigé en mars 1985, par Léo Eichenbaum-Voline et publié dans le* Bulletin du CIRA *n° 23/25, 1er sem. 1985 (pp. 169-174).*

(29) *Cf. à ce propos* le Libertaire *du 5 octobre 1945, du 4 octobre 1946, du 23 octobre et du 6 novembre 1947. Cf. également* l'Action syndicaliste *n°6, de septembre 1945,* Ce qu'il faut dire *(de Louis Louvet) n° 12, 1945 (avec une photo), etc. De son côté, la revue anarchiste belge* Pensée et action *publia dans son n° 3, 20 novembre 1945, un texte signé Voline, intitulé « Dictature ou liberté » qui est en fait un extrait de la brochure paru sous le titre* Le Fascisme rouge *(voir pages 13 à 16 de ce fascicule), brochure qui constituait elle-même un développement de l'article que Voline avait donné en 1934 à* Ce qu'il faut dire *(cf. note 18).*

(30) *Cf. par exemple* le Monde libertaire *n° 191, juin 1973 (avec photo), n° 217, décembre 1975, et n° 690, 14 janvier 1988 ; ainsi que le* Réfractaire *de May Picqueray, n° 74, juin-juillet 1982.*

Louis Louvet

D'AUTRES que moi auraient été mieux à même que je ne le suis de parler de Louis Louvet, car je ne l'ai connu que tardivement et fréquenté que par à-coups. Les premières fois que j'ai lu son nom, ce fut dans la revue *Controverse*, qui reproduisait le compte rendu des séances des Causeries populaires, et qui parut de 1927 à 1937. Ce club réunissait un public parfois turbulent ; son siège fut longtemps à Montmartre, rue du Chevalier-de-la-Barre. A cette époque, je vivais en province ; je n'avais commencé à lire la presse anarcho-pacifiste qu'en 1931-1932. Toutefois, je ne fis la connaissance de Louis Louvet qu'après la guerre, quand il vint me voir à Issoudun, accompagné de Simonne Larcher. Celle-ci, dont le vrai patronyme était Willisek, animait avec lui les Causeries populaires. Ce couple militant, que rien ne semblait pouvoir désunir, fit dans mon bureau, rideaux baissés, devant les quelques sympathisants rameutés dans la petite ville où j'étais journaliste et qui tous étaient mes amis, un exposé de la situation du mouvement libertaire en général. Je n'avais eu avec Louvet, jusque-là, que des échanges épistolaires.



Doc. P.-V. Berthier.

Pierre-Valentin Berthier en 1956.

Louis Louvet naquit à Paris le 7 février 1899. Lors de cette tournée en province, il travaillait dans l'imprimerie depuis longtemps déjà puisqu'il était entré au syndicat des correcteurs dès le 8 janvier 1937 ; mais ce n'était pas son premier métier : il avait d'abord été wattman. La suppression des tramways avait anéanti cette profession, et Louvet, grâce à une culture générale autodidactique, s'était reclassé dans le papier. Il milita de bonne heure et alla même en prison lors des « arrestations préventives » par quoi le Cartel des gauches tentait de désamorcer les manifestations ; une fois, il s'y trouva en compagnie de Marcel Cachin ! Son activité au service du mouvement ouvrier fut considérable. Correcteur, il fit partie pendant treize ans du comité syndical, la première fois en 1943, la dernière de 1956 à 1960. Il fut trois fois secrétaire adjoint de son syndicat et deux fois secrétaire en titre, de 1943 à 1945 et de 1958 à 1960. Il le représenta aux congrès fédéraux de Saint-Etienne en 1946, de Bordeaux en 1949 et de Lille en 1958.

Parallèlement, il anima de nombreuses publications : *l'Eveil des jeunes libertaires*, créé vers 1925 ; *l'Anarchie*, qui parut pendant cinq ans et dont le titre reprenait celui d'un journal fondé en 1905 par Albert Joseph dit Libertad (après la mort de ce dernier le 12 novembre 1908, *l'Anarchie* avait eu des responsables divers, parmi lesquels Maurice Vandamme dit Mauricius et Ernest Juin dit E. Armand, cela jusqu'à son interdiction en août 1914) ; la revue *Controverse*, mentionnée plus haut ; le mensuel *Ce qu'il faut dire*, titre repris du périodique publié pendant la Première Guerre mondiale par Sébastien Faure et Mauricius, et supprimé par Clemenceau en novembre 1917 ; enfin *Contre-Courant*, qui parut jusqu'en 1967 et dont les numéros spéciaux constituaient parfois de véritables essais, dus à différents auteurs.

En marge de ce foisonnement éditorial, Louvet militait en permanence à la Libre Pensée et multipliait la propagande orale à la tribune des meetings. Il voulut faire davantage encore et commença l'impression d'une *Histoire mondiale de l'anarchie*, qui en resta à son début. Cet inachèvement caractérise assez bien une bonne part de ce qu'entreprit Louis Louvet. Dépassé dès la mise en train par l'ampleur de projets trop ambitieux, il commençait souvent des choses qu'il ne finissait pas. Pour une histoire mondiale de l'anarchisme, c'était couru d'avance. En 1949, sur ce dessein démesuré Alain Sergent (de son vrai nom André Mahé) et Claude Harmel, tous deux extérieurs au mouvement anarchiste, s'étaient cassé les dents, n'ayant sorti aux éditions du Portulan qu'un tome premier demeuré sans suite, donc une ébauche malgré ses quatre cent cinquante pages. Tiré à hue et à dia par des tâches innombrables, Louvet n'avait aucune chance de faire mieux.

Là était la faille de cet homme aux grandes idées, qu'Alain Sergent qualifiait injustement de « médiocre ». Il était très brouillon. Par exemple, il possédait une énorme documentation, mais entassée sans classement dans des locaux épars. Il eut des dépôts rue de Clignancourt (18e), rue de Sévigné (dans le Marais), rue des Entrepreneurs et rue des Favorites (15e), et dans une arrière-boutique près de chez lui, rue Pierre-Leroux (7e). Pour une date à vérifier il devait courir d'une remise à l'autre et y farfouiller dans des tas de bouquins non catalogués, mêlés à son propre fonds de libraire et d'éditeur. On peut sourire de ce désordre ; malgré cela, l'œuvre était

abondante, persévérante et riche ; ah ! ils ont de la chance, ceux qui peuvent se payer des « nègres », des secrétaires et des documentalistes ! Heureusement, Louvet avait pour le seconder un camarade au comportement bien modeste, un petit homme trapu à longues moustaches qui se taisait presque toujours et qui, disait-on, était un puits de connaissances et un miracle de dévouement, j'ai nommé André Maille. Il n'empêche que Louvet fut plus d'une fois victime de ses négligences ; par exemple, un de ses bailleurs, voulant reprendre un local, l'assigna sans qu'il tînt compte d'aucun avertissement, commandement ou exploit, si bien que des archives irremplaçables furent déménagées hors de sa présence et finirent je ne sais où, peut-être au pilon ou à la décharge publique.



Tiré du n° 159 de « Liberté ».

Simonne Larcher, correctrice à l'imprimerie de «Franc-Tireur», au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Un « bourru » au cœur d'or

Quand je perdis mon emploi en province et vins battre le pavé parisien, Louvet était chef correcteur à *l'Information*, organe surtout financier disparu depuis, qui s'imprimait « chez Séguin », rue du Faubourg-Montmartre. Dans le même groupe se fabriquait l'hebdomadaire agricole *la Terre nouvelle* dont j'avais été à Issoudun le correspondant pour les mercuriales des marchés locaux. Faisant d'une pierre deux coups, je décrochai un reportage à faire pour ce périodique rural et renouai avec Louis Louvet au « cassetin » du canard boursier.

C'était un grand garçon à l'air tantôt bourru, tantôt moqueur, un rien sarcastique même, qui n'arrachait pas la sympathie du premier coup. Son côté volontiers revêche était une défense individualiste. Alphonse Daudet dit quelque part d'un de ses personnages : « *Avec son air bourru, c'était le meilleur homme du monde.* » Ce portrait s'applique à Louvet. Il avait un cœur d'or et un sens efficace de la camaraderie ; seulement, ces qualités, s'il les prodiguait à quelques-uns, on sentait qu'il tenait à ne pas les dilapider. Pour ma part, j'ai à son égard, je dois à sa mémoire, une grande somme de gratitude. Il me tendit la main quand j'étais sans travail, sans logis et fort peu argenté. J'ai certes des obligations à d'autres qu'il n'y a pas lieu de nommer ici, mais c'est grâce à lui que je fis en « coup de main » mon premier service de correction chez Lang au début de décembre 1951, dans l'équipe de nuit avec Julien Toublet, qu'on nommait aussi Thersant. Grâce à lui encore que plus tard, en août 1956, licencié par une maison d'édition en faillite, je pus aller travailler quelques mois aux Nations unies, à Genève. Je me souviens avec émotion du lit pliant qu'il me prêta lors de mon arrivée à Paris en 1951, et que je trimballai dans le métro, pour aller camper, avec Suzanne ma compagne, sous la verrière — heureusement close — d'un hôtel de la rue Gambey, dans le 11[e] arrondissement, faute d'un meilleur gîte où dormir de jour, puisque je travaillais de nuit !

Cher Louis ! Il s'était séparé de Simonne Larcher, devenue l'égérie de Guignebert avant de terminer sa carrière — grâce à lui — comme correctrice au journal *le Monde*, où elle fut la première femme à être admise dans l'équipe, jusque-là fermée à son sexe ; née à Montataire (Oise) le 30 avril 1903, elle avait été deux fois membre du comité syndical, et une fois, en 1946, secrétaire adjointe de son syndicat, où elle était entrée en juillet 1925. Elle a laissé de nombreux écrits dans la presse libertaire, et un essai sur la renaissance du mouvement. Elle mourut retraitée, en province, le 10 avril 1969. Louvet partageait maintenant son ménage avec la bonne et bien aimable Fernande Vaugeois, qui tenait un atelier de couture à deux numéros de leur domicile, rue Pierre-Leroux.

Nos relations sont restées sans ombre jusqu'à la fin. Nous nous invitions à tour de rôle et nous revoyions dans les meetings et les galas. Il publia en 1958 mon essai sur *Gaston Couté, la vérité et la légende*, que des amis ont réédité depuis, en 1980. Quelque peu désabusé, il ne ralentissait cependant pas son action. La dernière fois que je le vis, c'était à l'hôpital ; ce coup-là, atteint d'un cancer, il avait ralenti pour de bon. Fernande Vaugeois, qui devait lui survivre quelques années, grande amie de Maurice Laisant et aussi de Gaston Leval (Piller) et de sa compagne, était au chevet de Louis Louvet. Il mourut le 15 mars 1971. Je fus empêché d'assister à ses obsèques : j'étais à celles de ma sœur.

Pierre-Valentin Berthier

Louis Louvet fit partie de l'association Les Amis de Voline qui publia La Révolution inconnue *(NdR).*

Pierre-Valentin Berthier est l'auteur d'un nombre important de livres.

Le dernier est un roman : **Le Député d'Igrée-sur-Thiache** aux éditions Chapitre Douze

Sébastien Faure

LORSQUE Voline arrive en France en 1925, Sébastien Faure est un homme âgé. A 67 ans, sa vie de militant est déjà bien remplie. Il est incontestablement un des personnages les plus remarquables et des plus remarqués du mouvement libertaire de cette époque. C'est sans doute le meilleur orateur du moment, qui mène sa propagande le plus souvent du haut d'une tribune lors de tournées de conférences parfaitement organisées.

Né le 6 janvier 1858 à Saint-Etienne, quatrième enfant sur six d'une famille très aisée et très catholique, il est tout naturellement envoyé dans les meilleurs écoles religieuses. En 1874, il entre au noviciat des jésuites de Clermont-Ferrand mais, à la suite de la mort de son père en 1875, il est obligé d'interrompre ses études afin de s'occuper de sa famille. Il commence à travailler dans le commerce, puis devient inspecteur d'une compagnie d'assurances après un intermède consacré au service militaire et à un séjour d'un an en Angleterre.



Sébastien Faure jeune.

Vers 1885, il se marie avec Blanche Faure [1] mais ne vivra avec elle que trois ans car elle n'approuve pas son évolution politique. C'est elle pourtant qui, à la fin de sa vie, lui proposera de reprendre la vie commune à Royan. Petit à petit, Sébastien Faure a évolué du christianisme vers le socialisme et, en octobre 1885, il se présente aux élections législatives comme candidat du Parti ouvrier de Jules Guesdes. Deux à trois ans plus tard, il adoptera comme sienne la pensée anarchiste et en deviendra un propagandiste acharné. Il milite également dans les rangs syndicalistes : en octobre-novembre 1888 on le retrouve délégué du syndicat des hommes de peine au IIIe congrès de la Fédération des syndicats à Bordeaux-Le Bouscat.

Très vite, il devient un orateur talentueux et Emile Kahn, président de la Ligue des droits de l'homme, caractérise ainsi son éloquence : « *On l'y entendait parler d'une voix douce, qui donnait un accent charmeur à des propos ardents. Il était un orateur-né, alliait la pureté de la langue et la musique de la phrase à la rigueur du développement et le pathétique à la causticité. La cause (affaire Dreyfus) était bonne, étant celle du Droit, mais il savait lui donner l'attrait persuasif qui entraîne la conviction.* » [2]

C'est surtout lors du procès des Trente qu'il se fait vraiment remarquer. Ce procès, qui débute le 6 août 1894, est en fait une tentative du pouvoir pour « casser » définitivement les anarchistes. Déjà les « lois scélérates » ont été votées, la répression aveugle s'abat sur tout le mouvement en réponse aux attentats qui florissaient les années précédentes. Les possédants ont eu peur, ils veulent le faire payer à tous, y compris à ceux qui ont pris leurs distances avec la propagande par le fait. C'est pourquoi, à côté de onze illégalistes dont Ortiz et Chericotti, on trouve dans le box des accusés Sébastien Faure, Jean Grave qui édite *la Révolte*, Charles Chatel, de *la Revue anarchiste*, Félix Fénéon, Matha... L'amalgame devait servir à la condamnation de tous, c'est l'acquitement qui fut prononcé [3]. Sébastien Faure s'y montra incisif et perspicace.

De tribun, Faure allait devenir éditeur. En novembre 1895, le premier numéro du *Libertaire* voit le jour et cet hebdomadaire paraît jusqu'au n° 165 de janvier 1899. Il est remplacé pendant quelques mois par un quotidien, *le Journal du peuple*, avant de reprendre son nom et d'exister jusqu'en juin 1914. L'intermède du *Journal du peuple* [4] mérite que l'on s'y arrête un instant car ce fut pour le mouvement anarchiste et pour Sébastien Faure en particulier un moment fort qui a suscité de vives polémiques.

L'affaire Dreyfus

Au début de l'affaire Dreyfus, les anarchistes semblent plutôt indifférents [5] et ce qu'en dit Emile Pouget en novembre 1897 résume bien leur sentiment : « *Qu'il soit innocent ou coupable, je m'en tamponne le coquillard ! J'ai beau le reluquer sous toutes les coutures, je ne trouve en lui que l'officier. Et nom de Dieu, je ne perds pas de vue que s'il était arrivé un coup de chambard à l'époque où le capitaine Dreyfus se pavanait, chamarré de galons, il aurait paradé dans le clan des fusilleurs, à la droite de Gallifet...* »

Mais bientôt, les anarchistes, avec Sébastien Faure à leur tête, vont s'emparer de cet acte d'injustice et intensifier la propagande antimilitariste. Au début de 1898, Faure écrit dans *le Libertaire* [6] : « *Notre rôle sera de (...) dire ce que nous pensons, notamment de la justice militaire ou civile, de l'armée, des chefs, du patriotisme, des religions, de l'antisémitisme, de la presse, de l'opinion publique.* » A partir de cette date, Faure multiplie les réunions et se jette à corps perdu dans la bataille. Pour Grave, cela devient même « *une lutte entre la clarté et l'obscurantisme, entre les aspirations nouvelles et les vieilles formes du passé* » [7].

Jusqu'à la grâce présidentielle en septembre 1899, Sébastien Faure se démène et court de réunion en manifestation, où il n'était pas rare d'échanger des coups avec les anti-dreyfusards.

(1) *Son homonyme, sans lien de parenté.*
(2) *Cité par Jean Maitron, notice de S. Faure,* Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français, *tome 27.*
(3) *Sauf pour Ortiz (15 ans de travaux forcés), Chericotti (8 ans) et Bertani...*
(4) *Quotidien fondé le 6 février 1899, qui parut jusqu'au 3 décembre 1899 (n° 299).*
(5) *C'est pourtant l'anarchiste Bernard Lazare qui, le premier, publie un mémoire en novembre 1896 :* Une erreur judiciaire. La vérité sur l'affaire Dreyfus.
(6) *N° 115, du 29 janvier au 5 février 1898.*
(7) Les Temps nouveaux *n° 28, du 5 au 11 novembre 1898.*

Après cette agitation intense, suivent des années plus calmes, et le fait le plus marquant de cette période de la vie de « Sébast » est son ralliement au néo-malthusianisme qu'il explique, le 16 novembre 1903, lors d'un meeting organisé par Paul Robin. Il ouvre désormais les colonnes du *Lib* aux néomalthusiens.

La grande aventure de sa vie commence en janvier 1904 lorsqu'il loue, près de Rambouillet, une propriété de 25 hectares. La Ruche était née et allait vivre plus d'une douzaine d'années, avant d'être condamnée par la Première Guerre mondiale qui la prive de ses ressources habituelles (8). De tout temps, l'éducation fut un des principaux pôles d'intérêt des anarchistes. Les théoriciens se sont bien sûr penchés sur ce sujet et des expériences ont été tentées (9), mais c'est avec la Ruche que l'on arrive pleinement à une expérience autonome et libertaire. Pour Sébastien Faure, « *l'école chrétienne, c'est l'école du passé organisé par l'Eglise et pour elle ; l'école laïque, c'est l'école du présent, organisé par l'Etat et pour lui ; la Ruche, c'est l'école de l'avenir, l'école tout court, organisée pour l'enfant* » (10).

La Ruche : un projet éducatif

L'expérience de la Ruche est fondamentale pour qui s'intéresse un tant soit peu à l'éducation. Il ne s'agit pas pour Sébastien Faure de « dresser » les enfants, mais bien de les éduquer en faisant appel à leur raison. Pour lui, l'exemple est primordial : « *Si vous ne voulez pas que vos enfants vous mentent, ne les trompez jamais ; si vous ne voulez pas qu'ils se battent entre eux, ne les frappez jamais ; si vous ne voulez pas qu'ils vous parlent grossièrement, ne les insultez jamais. Si vous voulez qu'ils aient confiance en vous, prouvez que vous avez confiance en eux. Si vous voulez qu'ils vous écoutent, parlez-leur comme à des êtres capables de vous comprendre ; si vous voulez qu'ils vous aiment, ne leur marchandez pas votre affection ; si vous voulez qu'ils soient caressants et expansifs avec vous, ne leur ménagez ni vos baisers ni vos caresses.* »

Le choix de l'éducateur est vite fait. Ce n'est pas la contrainte qu'il convient d'utiliser, pour lui l'enfant est un être humain à part entière, avec ses devoirs mais aussi ses droits. Il doit exercer son esprit critique et vivre sa propre liberté. Mais pour cela, il faut qu'il y soit préparé physiquement, moralement et intellectuellement. C'est dans ces trois directions que se fera l'œuvre éducative.

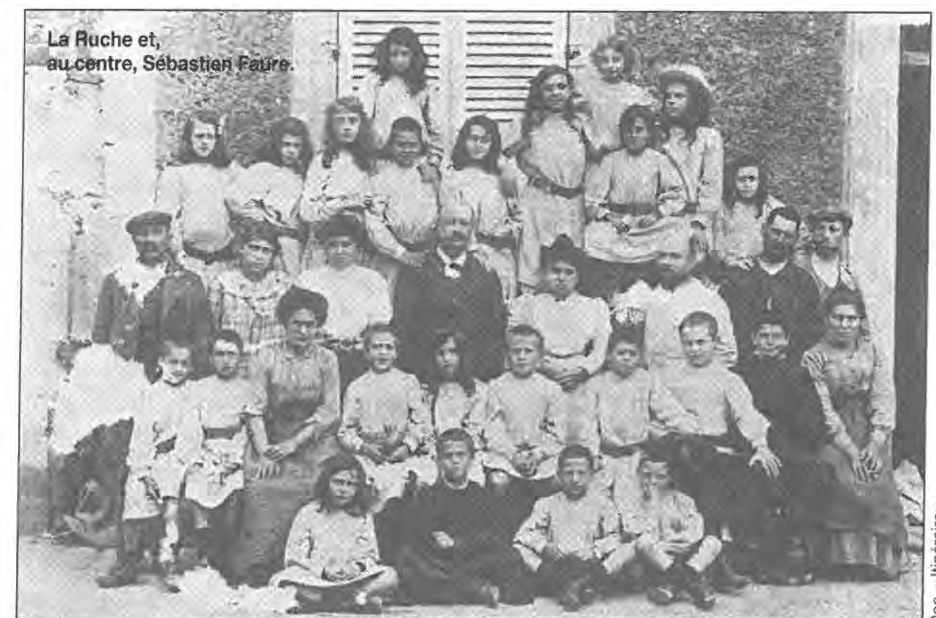
Pour entrer à la Ruche, les conditions suivantes sont à remplir :

- Il faut être en bonne santé, la Ruche n'est pas en effet adaptée pour recevoir des enfants handicapés (11).
- Avoir entre 6 et 10 ans ; avant 6 ans, Faure juge que l'enfant a besoin des soins constants d'une mère, après 10 ans, les « *mauvaises habitudes* » prises à l'école ou dans la rue rendraient le travail éducatif très difficile dès le départ.
- Que l'enfant soit confié jusqu'à 16 ans révolus, l'éducateur ayant besoin de temps pour que l'assimilation se fasse de manière durable.

La Ruche abritera ainsi une quarantaine de garçons et de filles (12) qui vivront avec une vingtaine d'adultes. Ces derniers ne sont ni appointés ni salariés, tous sont bénévoles et peuvent lorsqu'ils en ont besoin puiser à discrétion dans la caisse commune.

Bien entendu tous les enfants n'ont pas le même âge et sont répartis en trois groupes : les petits, les moyens et les grands. Les petits ont entre 6 et 12/13 ans ; ils passent leur temps entre la classe et les jeux, aidant parfois à des travaux non pénibles. Les moyens ont entre 12/13 ans et 15 ans ; en plus de la classe, ils commencent des activités manuelles avec un préapprentissage des différents métiers dans les ateliers. Ils ont également la chance lors des vacances de partir en voyage en France, mais aussi à l'étranger, où la découverte des sites et des monuments historiques est complétée par une visite des industries typiques (13). Les grands ont plus de 15 ans, ils ne vont plus en classe et passent leur temps aux ateliers ou aux champs. Le soir, avant de se coucher, ils peuvent s'ils le désirent suivre des cours ou participer au même titre que les adultes aux discussions. Ils sont invités à prendre part aux réunions hebdomadaires où sont examinés les différents problèmes de la communauté.

En plus des cours, sont abordés des sujets comme l'initiation sociale, l'instruction civique ou l'éducation sexuelle. L'ignorance, voilà le mal, et il convient dans tous les domaines d'y porter remède. En ce qui concerne l'éducation manuelle, la Ruche possède des ateliers d'imprimerie (14), de menuiserie, de couture, de lingerie, de reliure, une forge, ainsi que des jardins et des champs ; c'est dans ceux-ci que l'enfant,


La Ruche et, au centre, Sébastien Faure.

Doc. « Itinéraire ».

(8) *Elle fut dissoute en février 1917...*
(9) *Paul Robin avec Cempuis, Fernand Pelloutier avec les Bourses du travail, etc.*
(10) *S. Faure,* La Ruche, son but, son organisation, sa portée sociale, *Rambouillet, 1914.*

(11) *A ce sujet la position de Sébastien Faure est pour le moins sujette à caution. Non pas sur l'impossibilité pour une telle structure de recevoir des handicapés, mais sur les raisons théoriques mises en avant :* « Je mets au défi le pédagogue le plus consommé et le moraliste le plus avisé de situer dans un corps chétif, dans un organisme maladif, une pensée claire, une volonté forte. »
(12) *Concernant la mixité, Sébastien Faure utilise des mots plutôt malheureux : à ceux qui lui font le reproche de mélanger filles et garçons, il répond que cela tempère leur caractère propre et parle de la mièvrerie des filles et de leur esprit de malice et de ruse.*

(13) *Les plus grands ont déjà eu leur tour ; les plus jeunes, pour qui le voyage serait fatigant et pas très utile, partiront plus tard.*
(14) *Cette imprimerie fut donnée à la Ruche par Paul Robin, autre grand éducateur qui fonda Cempuis Elle servit notamment pour le tirage d'un bulletin durant l'année 1914, le premier numéro étant daté du 10 mars et le dixième et dernier du 25 juillet.*



«Sébast» sur le front, au côté de Durruti.

après s'être essayé à chaque métier, choisit celui qu'il souhaite effectuer. Les jardins, les champs servent pour les besoins de la communauté, ainsi que certains ateliers telles la menuiserie et l'imprimerie.

Tous les ans une fête ouverte à tous est organisée à la Ruche, occasion pour la population de Rambouillet de se faire une idée sur cette « école libertaire » mais aussi pour les membres des syndicats, des groupes anarchistes ou des loges maçonniques (15) de venir voir ceux qu'ils soutiennent.

On le constate, l'œuvre pédagogique de Sébastien Faure est d'importance. Toutefois on ne peut passer sous silence deux condamnations qui lui valurent les 28 janvier 1918 et 15 juin 1921 six et huit mois de prison pour des affaires de mœurs. Si le pouvoir et la justice s'emparèrent avec gourmandise des faits pour abattre un adversaire, il est difficile pourtant de nier leur réalité. Pour parler crûment, nous dirons qu'il aimait trop « tripoter » des gamines. Cette « *faiblesse* », comme la définit *le Libertaire* du 17 juin 1921, est pour le moins une imprudence coupable qui a rejailli sur le mouvement libertaire et constitue à nos yeux une faute impardonnable, surtout pour un pédagogue.

Avec 1914 et la Première Guerre mondiale, c'est la fibre antimilitariste qui vibre de nouveau chez « Sébast ». En décembre, il rédige un tract tiré à 2 500 exemplaires, «Vers la paix », qui lui vaudra d'être convoqué chez Malvy, alors ministre de l'Intérieur. A la suite de ce tract, de nombreux soldats avaient écrit à Sébastien Faure pour lui transmettre leur accord. Or ces lettre avaient été interceptées par la censure et se trouvaient entre les mains du ministre, qui lui proposa un marché : ou il cessait toute propagande et les lettres seraient brûlées, ou il continuait et des poursuites seraient engagées contre ces soldats. Faure préféra renoncer à se faire entendre — au moins pour l'instant — et les lettres furent brûlées...

(15) *Un article paru dans* la Revue maçonnique *n° 312 de mars 1906 indique :* « Le frère Sébastien Faure, récemment admis à l'Orient de la Seine (...) (qui) veut faire et diriger une fondation à Rambouillet (...) demande donc des ressources. »

D'une guerre à l'autre

Mais, en juin 1915, il envoie aux responsables socialistes et syndicaux un tract, « La trêve des peuples », tiré à 6 000 exemplaires. D'autres militants français firent connaître à leur tour leur position pacifiste : Emile Armand, Louis Lecoin, entre autres. Puis, en février 1915, ce sont des « internationalistes » (Berkman, Goldman, Malatesta, Nieuwenhuis...) qui font paraître à Londres le manifeste « L'Internationale anarchiste et la guerre ». Ils constatent qu'il serait « *naïf et puéril (...) de chercher à établir les responsabilités de tel ou tel gouvernement.* » (16) C'est ensuite les « *anarchistes de gouvernement* », comme les appelle Malatesta, qui publient dans *la Bataille syndicaliste* leur manifeste dit des Seize prônant l'union sacrée pour s'opposer « *aux projets de domination politique pangermaniste.* » (17) La polémique qui s'ensuivra laissera des séquelles dans le mouvement.

Pendant ce temps, « Sébast » — même s'il est critiqué par certains jeunes pour son manque de combativité — continue de faire connaître ses idées. Il publie en avril 1916 avec Mauricius *CQFD* qui prend rapidement de l'ampleur, avant de cesser de paraître en décembre 1917 à la suite très certainement de désaccords financiers entre les deux responsables.

Dans les années 20 va se dérouler le débat sur l'organisation dans lequel Sébastien Faure prendra sa place (18). Puis c'est la rédaction de *L'Encyclopédie anarchiste* qui va l'accaparer et qui verra le jour en décembre 1934. Cet ouvrage, composé de quatre volumes, représente près de 3 000 pages grand format qui traitent de thèmes importants pour le mouvement anarchiste. Chaque article était écrit par un compagnon connaissant bien le sujet, c'est ainsi que Voline s'occupa tout naturellement de la Révolution russe, des soviets, de l'antisémitisme, du matérialisme, etc.

Avec la Révolution espagnole, c'est l'espoir qui pointe à l'horizon. Le vieux lutteur se retrouve à nouveau dans la mêlée. Il ira en Espagne, à Barcelone, où il parlera à la radio, puis sur le front en compagnie de Durruti. Mais l'enthousiasme des premiers mois retombe, des concessions importantes sont faites, et il ne s'agit plus de construire l'anarchisme mais de vaincre le fascisme. Pris entre deux feux, le « réalisme » des loyalistes et le comportement anti-révolutionnaire des communistes, l'anarchisme espagnol va s'asphyxier. La fin de la guerre d'Espagne marque l'approche de la Seconde Guerre mondiale. Sébastien Faure, vieil homme maintenant, retourne chez sa femme à Royan où il vivra pendant deux ans malheureux d'être condamné à l'inactivité. Il meurt le 14 juillet 1942, nous laissant plusieurs ouvrages ayant trait à la religion et à l'Eglise (*L'Imposture religieuse, L'Eglise a menti !, La Naissance et la mort des dieux, Mon opinion sur Dieu*) ou à propos des théories qu'il défendait (*Propos subversifs, Mon communisme*).

Didier Roy

(16) *Cf.* « *Contre la guerre* », Itinéraire *n° 5/6 (Malatesta).*

(17) *Cf. Georges Host,* « *Kropotkine et la guerre* », Itinéraire *n° 3 ; suivi d'un extrait de la lettre de Malatesta,* « *Anarchiste de gouvernement* ».

(18) *Cf. l'article de Gaetano Manfredonia dans ce même numéro.*

Bibliographie sur la Ruche

Roland Lewin, *Sébastien Faure*, éd. Yvan Davy.

Sébastien Faure, *Ecrits pédagogiques*, Paris, éd. du Monde libertaire, 1992.

J.-M. Raynaud et G. Ambauves, *L'Education libertaire*, Paris, éd. Spartacus, 1978.

Ces livres sont disponibles à la librairie du Monde libertaire, 145, rue Amelot, 75011 Paris.

Seconde Guerre mondiale

Le mouvement anarchiste dans la tourmente

Le mouvement anarchiste français ne s'enorgueillit pas de ses fusillés et de ses résistants comme beaucoup d'autres cherchant avant tout à faire oublier erreurs et compromissions. Il y eut, comme dans tous les courants de pensée et hélas dans les mêmes proportions, des réfractaires, quelques collaborateurs et surtout nombre d'attentistes...

PLUTOT que du mouvement anarchiste en France, c'est « des » mouvements qu'il conviendrait de parler. Car jamais il n'y eut d'unité entre les anarchistes communistes, les anarcho-syndicalistes, les individualistes, sans oublier les groupements satellites : *la Patrie humaine*, les végétariens, les végétaliens et d'autres, qui n'avaient entre eux que des relations épisodiques de sympathie plus ou moins souriante. Pour dire vrai, ces divers mouvements avaient davantage en commun une certaine conception humaniste et philosophique, que des vues politiques concrètes. Les grèves de 1936 avaient éveillé chez ceux qui travaillaient un élan de solidarité active, et nombreux à l'Union anarchiste et chez les anarcho-syndicalistes furent ceux qui y participèrent et qui prirent part aux diverses actions qui y étaient liées.


Voline, troisième en partant de la droite, avec le groupe anarchiste de Marseille avant guerre.

Doc. Léo Voline.


Doc. association Les Amis d'Henry Poulaille.

René Frémont (1902-1940).

De la Révolution espagnole... à Munich

Puis survint la Révolution espagnole qui porta à son maximum l'intérêt des anarchistes pour les questions purement sociales. Le mouvement espagnol était le seul à être réellement implanté dans le monde des travailleurs, nombreux à être syndiqués à la CNT, seule organisation syndicale importante avec l'UGT, à tendance socialiste. La FAI, purement anarchiste, était aussi un mouvement important. Les institutions mises en place (1) : milices populaires, collectivités, entreprises autogérées, suscitèrent un regain de dynamisme chez les anarchistes français ; certains s'engagèrent dans les milices, ou dans les Brigades internationales. Ceux qui restaient en France se consacrèrent à la propagande, à la collecte et à l'envoi d'armes légères, à l'aide aux camarades victimes soit des franquistes, soit de la Guépéou, qui s'était installée en zone républicaine et aidait les communistes dans leur tentative de s'implanter dans un pays jusque-là réfractaire à leur influence. La victoire franquiste ayant mis fin aux réalisations concrètes en Espagne, les anarchistes français se consacrèrent activement à la solidarité avec les réfugiés, notamment à travers la SIA (Solidarité internationale antifasciste). Ils retournèrent aussi à leurs discussions, alimentées il est vrai par l'expérience espagnole.

Survint Munich, qui redonna espoir aux pacifistes, espoir fallacieux mais qui éloigna pour un temps la nécessité de prises de positions actives par rapport à la politique internationale. La guerre déclarée, cette fois réalité inéluctable, amena une fracture entre les pacifistes à tout prix, les signataires du tract *Paix immédiate* (acte courageux, certes, mais dont on ne pouvait espérer qu'il entraînerait un vaste mouvement d'opinion) et ceux qui mesurèrent combien la nécessité de s'opposer à la menace de l'hitlérisme devait prendre le pas sur les positions théoriques et l'étude de la société idéale.

Les uns répondirent donc, la mort dans l'âme, à l'ordre de mobilisation, tel Frémont (2), secrétaire de l'UA, qui fut tué dès le premier mois de la guerre. Les autres désertèrent ou se réfugièrent dans l'insoumission, avec les risques que cela comportait. Un certain nombre de camarades espagnols réfugiés s'engagèrent dans l'armée française, estimant ainsi poursuivre la lutte commencée en Espagne contre le fascisme. Le mouvement anarchiste s'éparpilla donc dans la clandestinité.

La période de l'Occupation

La signature de l'armistice, qui dans un premier temps soulagea tout le

Léo Voline entouré de résistants du Vercors.


Doc. Léo Voline.

(1) *Voir Itinéraire n° 1, « Durruti », « L'Œuvre constructive de la Révolution espagnole » par Georges Balkanski (NdR).*



Brochure de propagande allemande contre la Résistance.

monde, sembla autoriser un espoir de regroupement. Mais commencèrent à se poser de nouveaux problèmes. On échappait aux combats, mais l'hitlérisme s'installait à l'intérieur des frontières françaises, malgré l'apparente discrétion des Allemands. Pourquoi, en effet, se seraient-ils mis en avant alors que le gouvernement français prenait les mesures qui leur convenaient ! La police était faite par des Français obéissant à Vichy, certains Espagnols engagés pour la durée de la guerre furent directement livrés à l'Allemagne avec leur bataillon et se retrouvèrent à Mauthausen ou ailleurs sans savoir comment.

Même si les Allemands étaient derrière, dans un premier temps ils laissèrent à Pétain l'apparente liberté que l'on pouvait accorder à un adversaire vaincu certes, mais décidé à collaborer avec la politique du vainqueur. Certains camarades se laissèrent prendre aux apparences dans l'espoir de voir enfin terminée la guerre latente avec l'« ennemi héréditaire », l'Allemagne, et s'établir un climat plus fraternel. Certains s'engagèrent résolument dans la collaboration, estimant qu'il leur serait ainsi possible de contribuer à adoucir les rigueurs de l'Occupation. C'était refuser la réalité du fascisme qui s'installait. De par sa nature même, le mouvement anarchiste n'avait pas d'instances nationales : les groupes et les individus suivirent donc chacun leur propre pente.

L'appel du général de Gaulle ne pouvait en lui-même susciter aucun enthousiasme. Emanant d'un général, il appartenait au domaine de la guerre, que tout le monde récusait. Il eut cependant le mérite de donner naissance à un mouvement de résistance auquel purent s'associer les anarchistes confrontés à une réalité qui n'avait rien d'idéal. Les mesures antijuives insidieuses du début, qui aboutirent aux rafles et à la déportation des juifs et des tziganes dans des camps dont on ignorait encore qu'ils étaient d'extermination ; l'institution de la milice ; la création de la LVF ; le Service du travail obligatoire, camouflé par la propagande en mesure destinée à permettre le retour des prisonniers ; rien de tout cela ne pouvait se justifier aux yeux des anarchistes.

Nombreux furent les camarades qui rejoignirent les maquis. Certains ont fait partie des « *cent mille fusillés* » revendiqués par le Parti communiste, dont l'action fut indéniable, mais qui n'hésita pas à s'approprier les mérites de quelques antifascistes supplémentaires pour grossir le nombre des siens. Il faut bien reconnaître qu'en dehors des maquis et de quelques groupes qui s'étaient reconstitués en zone libre, l'action des anarchistes ne put avoir aucun caractère spectaculaire à l'échelle nationale.

L'action, surtout en zone occupée, prit la forme d'une résistance obscure, mais combien indispensable à la survie des hommes et de l'esprit de liberté. Le nombre des clandestins allant croissant, il fallait leur procurer un abri « sûr », assurer le passage de certains en zone libre, les munir de faux papiers, de cartes d'alimentation, pourvoir à leur subsistance, assurer le ravitaillement au marché noir (c'est-à-dire pratiquer le marché noir pour entretenir les copains sur les bénéfices !). Le mouvement retrouva là sa vocation de solidarité active, en même temps que se recréaient des liens qui devaient permettre que se reconstituent des groupes afin de reprendre une activité publique de propagande lorsque la guerre fut enfin terminée.

Gilberte de Puytorac

(2) René Frémont, militant en vue de l'Union anarchiste communiste révolutionnaire (UACR), devenue en 1934 l'Union anarchiste (UA), fut administrateur du Libertaire en 1931 et gérant de ce journal d'octobre 1934 à mai 1935. En 1939, il devient secrétaire général de l'UA. Dans l'attente d'un sursaut révolutionnaire, il répond à son ordre de mobilisation et sera tué en juin 1940 (NdR).

Les intertitres sont de la rédaction (NdR).

Interview d'André Arru

J.-R. Saulière, alias André Arru, faisait partie du groupe de Bordeaux lorsque la guerre fut déclarée. Refusant la mobilisation, il arrive à Marseille et y constitue un groupe anarchiste clandestin dont Voline sera l'un des membres.

— « ***Itinéraire*** » *: Tu arrives à Marseille en 1940...*

— **André Arru :** Le 13 février au matin, très exactement. Insoumis, j'avais changé de nom et m'appelais désormais Arru (1). Je passe sur les détails de mon installation (2) puisque cela ne concerne que moi. J'ai eu la chance de trouver un travail assez rapidement, en devenant employé-gérant d'un petit poste à essence, 46, Route nationale à Saint-Loup, où l'on faisait également la réparation de pneus. Cela n'a duré que six mois, jusqu'à ce que l'essence vienne à manquer. J'obtins alors du propriétaire du fonds de pouvoir monter un atelier de réparation de cycles. Armand Maurasse, un compagnon de lutte et un ami de couleur, mobilisé, avait été envoyé en Syrie. Démobilisé, je le récupérai. Bordeaux étant en zone occupée, il ne pouvait plus s'y rendre. C'est avec lui que j'ai commencé à tirer à la gélatine des papillons et des tracts écrits à la main. On allait, la nuit, les coller sur les poteaux et les arrêts de tram... En ce qui concerne ma situation sociale, je jouais bien mon jeu de réformé — je n'étais pas le seul — tout en apprenant le métier de vulcanisateur, puis de réparateur de cycles. Ce qui n'avait rien à voir avec mon passé récent de représentant. Je m'efforçais d'obtenir les papiers indispensables à prouver ma nouvelle identité. Petit à petit, je parvins à avoir un reçu de loyer, une carte d'artisan de la Chambre des métiers et enfin une carte d'identité au nom d'André Arru, tamponnée et signée par le commissariat de police... ce qui me donna des idées (3). Puis je fis la connaissance de François, d'origine italienne et réfugié en France avant la guerre pour échapper à la prison fasciste. En bavardant, il finit par me donner des adresses d'autres réfugiés, dont certains anarchistes. Le groupe commençait à se constituer.

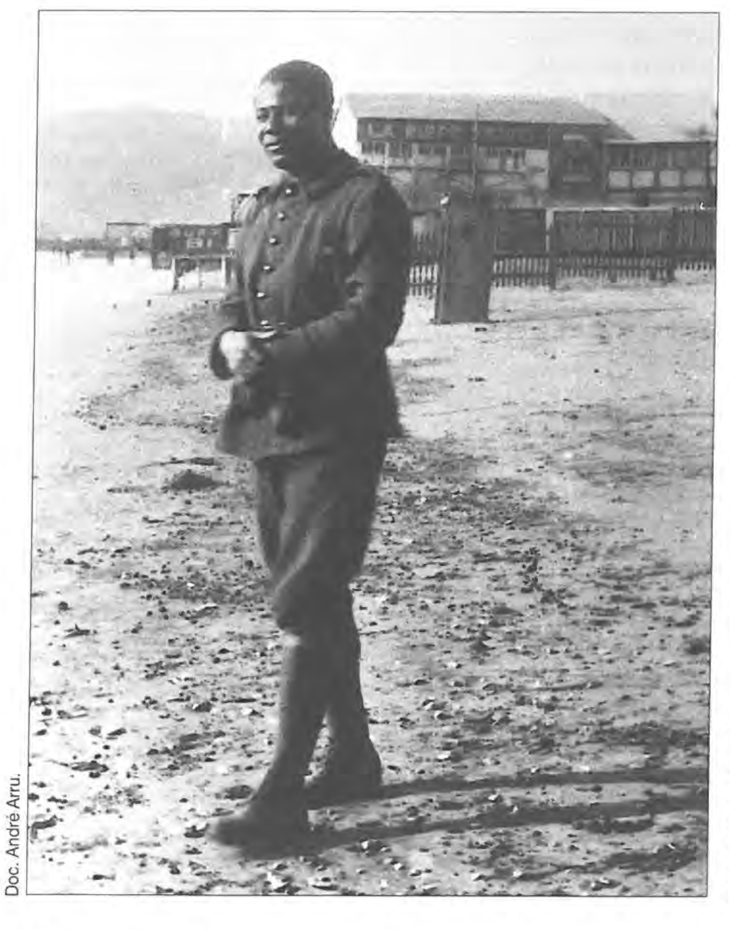


Doc. André Arru.

André Arru dans son atelier en 1942.

— ***I. :*** *Comment as-tu rencontré Voline la première fois ?*

— **A. A. :** Des circonstances heureuses. Dans une réunion, un camarade évoqua Voline en disant qu'il vivait à Marseille. Je ne le connaissais que de réputation, par ses écrits et son militantisme. Il logeait rue Edmond-Rostand, à deux pas de la préfecture. J'ai été le voir, un soir. J'étais assez intimidé, mais je me suis tout de suite senti à l'aise. Je passe sur les préliminaires. Je lui ai indiqué quelles étaient mes intentions et ma situation. Je pensais qu'il fallait recréer un mouvement



Doc. André Arru.

Armand Maurasse, militant du groupe de Bordeaux avant guerre, pris en photo quelque temps avant son départ pour la Syrie.

(1) *Jean-René Saulière, alias André Arru, est né le 6 septembre 1911 à Bordeaux. C'est un de ses amis du groupe anarchiste, Marcel-André Arru, qui lui a donné son livret militaire de réformé n° 2 (NdR).*

(2) *Pour de plus amples détails, on peut se référer au* Cahier du CIRA *(Centre international de recherche sur l'anarchisme), annexe de Marseille, n° 21/22, « Les anarchistes et la Résistance », qui contient entre autres documents un témoignage d'André Arru (NdR).*

(3) *Une des activités d'André Arru, outre l'hébergement de personnes recherchées, fut d'établir de faux documents d'identité (cartes, bulletins de naissance, acte de naturalisation, ordres de mission, etc.) grâce à une douzaine de faux tampons et à des documents imprimés par les frères Lion. Il put ainsi sauver de nombreuses personnes, juifs et réfugiés politiques, traquées par les Allemands (NdR).*

anarchiste nécessairement clandestin, contacter les anciens, unir les tendances, faire de la propagande par tous les moyens possibles, etc. Je n'eus pas besoin de défendre mon projet. Il m'avait écouté avec attention, posé quelques questions pour en arriver, à son tour, à m'expliquer sa situation vis-à-vis de la police française. Il devait se présenter régulièrement à la préfecture, subir des interrogatoires purement « réglementaires ». Son dossier était pourtant épais, mais son apparence, sa connaissance de la langue française, sa philosophie anarchiste qu'il ne cachait pas, lui donnaient un caractère utopiste aux yeux du ou des policiers qui l'interrogeaient. Je suis sorti de cette entrevue, qui a duré deux ou trois heures, réconforté, émerveillé et enchanté. J'avais à l'époque 30 ans et Voline un peu plus de 60. Oui, je trouvais merveilleux que l'on se soit entendu si vite, si bien et si profondément. A l'époque, faire de la propagande anarchiste menait tout droit à la prison si l'on se faisait prendre ; les volontaires étaient rares et guère emballés. Mes propos inquiétaient ceux qui, par leurs activités d'avant-guerre, se trouvaient fichés. Les réfugiés politiques étaient également dans ce cas. De plus, je n'étais pas connu à Marseille et la frontière entre zone occupée et zone prétendue libre empêchait tout renseignement.

— I. : *Et par la suite ?...*

— A. A. : Peu à peu le groupe se fortifia. La présence de Voline lors des réunions s'y trouvait pour quelque chose. Notre équipe était vraiment internationale. Il y avait des Italiens, des Espagnols, des Français, un Tchèque, un Russe. On se réunissait chez moi dans une pièce qui me servait plus ou moins d'entrepôt ou encore de lieu de couchage pour des camarades ou d'autres personnes pourchassés. C'est là que je rédigeai le premier tract important, il s'adressait « A tous les travailleurs de la pensée et des bras ». On l'avait mis au point avec Voline, on le discuta en réunion, puis on le fit imprimer à Toulouse et enfin on le distribua dans les boîtes aux lettres après le couvre-feu. On l'affichait aussi...

— I. : *Voline participait-il aux collages ?*

— A. A. : Il me l'a proposé à différentes reprises. J'éludais... A plusieurs occasions — je collais avec Armand — nous avions été obligés de nous sauver à toutes jambes pour éviter l'arrestation. De plus Voline souffrait chroniquement des intestins. Il avait récolté cela lors de son emprisonnement dans la forteresse Pierre et Paul du temps du tsar. Après une réunion, il m'interpella pour me dire : « *Tu sais, à présent je vais mieux. Tu dois m'incorporer dans un groupe pour coller tracts et affiches.* » Un groupe était la plupart du temps composé de deux camarades, rarement trois, jamais un seul. Lorsqu'on nous a arrêtés, peu de temps après, Julia, Etienne Chauvet (4) et moi, nous étions sept groupes pour coller l'affiche intitulée « Mort aux vaches ! ». Si elle avait été collée, cela aurait fait du bruit le lendemain. Hélas !...

— I. : *Et la nature des réunions, de quoi parliez-vous ?*

— A. A. : D'abord, et par la force des choses, des événements de l'actualité. Puis des relations avec le mouvement espagnol pour des actions communes. Nous avons eu à préparer le congrès clandestin, nous cherchions des correspondants dans des villes où nous n'avions pas de relations. Nous en possédions déjà avec Beaucaire, Nîmes, Lyon, Montluçon, Clermont-Ferrand, Paris (où j'avais pris contact avec Laurent, Toublet, Bouyé et d'autres), Montpellier, Toulouse, Agen, Foix, Villeneuve-sur-Lot... Un autre problème se posait à nous : devions-nous avoir des rapports avec la Résistance ? Un instituteur, qui fréquentait nos réunions et avait écrit dans *la Raison* l'article intitulé dans la rubrique « Syndicalisme » « Les leçons du passé », nous révéla qu'il travaillait aussi avec la Résistance. Il se renseigna et nous informa : chaque demandeur serait convoqué individuellement. Accepté, il serait mis en rapport avec un membre de la Résistance qui lui donnerait des missions à remplir, sans discussion possible. Personne n'a accepté ces conditions. Nos positions, dévelop-



Déplacement à vélo jusqu'à Beaucaire (Gard), en août 1942, d'André Arru et de Joseph Sperck, Tchèque membre du groupe de Marseille.

Doc. André Arru.

(4) Etienne Charles Simon Chauvet, né le 21 novembre 1896 à Lyon, monteur en charpentes métalliques, anarchiste, était à cette époque en rupture de STO (Service du travail obligatoire). (NdR.)

MORT aux VACHES

Prolétaire,

Depuis 3 ans, de l'Est à l'Ouest et du Sud au Nord de notre Globe, tu fais les frais de la bataille déclanchée par tes maîtres aux multiples nuances.

Des milliers de prolétaires de tous les pays crèvent pendant que les hommes de la finance, de la politique et de la guerre, ces gueules de vaches, se congratulent, dissertent, se partagent les bénéfices, se distribuent prébendes et privilèges.

Rappelle-toi, Combattant de la « der des der » : en revenant de là-haut, en 1918, encore souillé du sang de l'infâme boucherie, devant les 10 millions de cadavres, les 20 millions de blessés, les 10 millions d'invalides, 3 millions de disparus, les millions de veuves et d'orphelins, tu avais dis et promis PLUS JAMAIS !

De nouveau les brutes galonnées ont mis la main sur toi. Dans le monde ouvrier, l'homme n'est plus un homme, c'est un matricule.

JUSQUES A QUAND ?

Jusqu'à ce que les prolétaires du monde entier comprennent qu'ils n'ont **QU'UN SEUL ENNEMI** : LEURS CHEFS.

Jusqu'à ce que les prolétaires du monde entier fraternisent, s'unissent, et au pas de charge - l'ultime - armés encore des baïonnettes fraîches encore du sang de leurs frères, aillent piquer les culs de tous les histrions bellicistes et gouvernementaux.

Prolétaires, en 1919, en 1936, tu criais : **MORT AUX VACHES !**

En 1943, ne crie plus : **AGIS.**

Crève-les **TOUTES** : qu'elles portent en grelot une croix gammée, une étoile rouge, l'Ordre de la Jarretière, la Croix de Lorraine ou une francisque.

Vive la Liberté ! Vive la Paix !

VIVE LA REVOLUTION SOCIALE !

FEDERATION INTERNATIONALE SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE.

Doc. André Arru.

Ci-contre, l'affiche « Mort aux vaches » (format réel : 42,7 x 52,3 cm).

Ci-dessous, André Arru (à gauche) et Paul Chauvet (à droite) entourant le couple de libertaires italiens ayant hébergé la trentaine d'évadés de la prison d'Aix-en-Provence en avril 1943.

Doc. André Arru.

pées dans nos écrits, étaient claires : nous accusions Hitler et Mussolini d'être des fauteurs de guerre, mais aussi Staline et le capitalisme international, représenté par Churchill, Roosevelt, sans oublier Pétain et les autres. Pierre Guiral écrit en 1974 dans *Libération de Marseille* (pp. 46 et 47) : « *Dans une ville où ils eurent toujours des "sympathisants" n'oublions pas les anarchistes. Jean-René Saulière, alias André Arru, réussit à créer un petit groupe, clandestin, strictement libertaire, hostile aux Allemands, à Vichy, au capitalisme, aux responsables de la guerre, à la dictature stalinienne. C'est à plaisir cumuler les ennemis, si bien que les anarchistes seront suspects aux gaullistes comme aux communistes. (...)* »

— I. : *Voline participait-il à ces discussions ?*

— A. A. : Il était rarement absent. Très souvent, c'était lui qui tirait les conclusions de nos débats. Il était pourtant très occupé. Pour gagner sa vie, il était employé par une maison de commerce quelques heures par jour, il tenait la caisse du théâtre Le Gymnase les matinées et soirées, il donnait des leçons de français et d'allemand à des enfants un peu attardés dans leurs études, et puis il voulait travailler à son livre, *La Révolution inconnue*, qui lui tenait à cœur avec juste raison. Je savais qu'il se nourrissait mal et peu parce que les moyens financiers dont il disposait ne lui permettaient pas de recourir au marché noir. Chaque fois que je l'invitais à dîner ou à déjeuner, il trouvait une excuse pour ne pas accepter. Un jour, je lui proposai de donner des leçons de français à Julia et d'allemand pour moi. Je lui demandai, pour gagner du temps, de manger avec nous. Il était un professeur extraordinaire. Patient, il encourageait l'élève, trouvant toujours que ce dernier progressait. Les cours qu'il me donna s'inséraient dans l'histoire de l'Allemagne, chaque mot ou phrase en avait sa part.

— I. : *Il intervenait dans les réunions ?*

— A. A. : Oui, il était très écouté. C'était le sage qui savait calmer.

— I. : *Qui rédigeait les tracts ? Comment cela se passait-il ?*

— A. A. : Je crois bien avoir rédigé tous les tracts, les affiches et la brochure. Pour *la Raison* (un seul numéro), chaque rubrique a eu son auteur : « Syndicalisme », l'instit ; « Histoire », San Clemente ; « La forêt de Katyn », moi ; « Cette fois, c'en est fini », Voline ; « La raison de *la Raison* », Voline et moi. Quant à la brochures *Les Coupables*, je l'ai rédigée seul, puis corrigée avec Voline, présentée à Pierre Besnard (qui demeurait à Bon-Encontre, à 6 km d'Agen) qui a voulu ajouter la dernière partie, le schéma de l'organisation sociale de demain. A mon retour, Voline était furieux après avoir pris connaissance de cet ajout et moi dépassé par le projet qui me paraissait peu convaincant. Après relecture, il fut décidé de la faire imprimer chez les frères Lion (5). Les fonds pour cette brochure sortaient de la poche des copains... Mais le commissaire de police de la sûreté, qui m'interrogea, n'en fut pas convaincu. Il écrivit dans son rapport : « *Il est curieux par ailleurs de constater l'excellente qualité du papier employé et je ne serais pas étonné pour ma part de trouver à la tête de cette organisation des*

(5) Henri et Antoine Lion, imprimeurs à Toulouse, rue Croix-Baragnon, travaillaient activement pour la Résistance (mouvement « Combat »). Ils furent arrêtés, déportés et moururent à Mauthausen. Pour le groupe de Marseille, ils imprimèrent affiches, tracts, une brochure de 45 pp. intitulée Les Coupables *et le numéro 1 d'une revue dénommée* la Raison *(NdR).*

ressortissants d'une puissance étrangère ou des individus à sa solde désireux de créer le désordre par l'intermédiaire de ses partisans. »

— ***I.*** *: Comment les relations avec l'extérieur se sont-elles développées ?*

— **A. A. :** Comme je l'ai déjà dit en partie. Lorsque j'ai essayé d'étendre le mouvement, il fallait que je me déplace et il était nécessaire que l'atelier continue à être ouvert. Armand d'abord, Chauvet ensuite ont pris le relais. La première adresse que j'avais était à Agen celle du compagnon Noël, artisan. Il tentait, de son côté, de regrouper les copains. Il était entreprenant. Il me fit connaître l'ami graveur qui me fabriqua les douze faux tampons. Il m'amena aussi chez Pierre Besnard. A Toulouse, il me présenta aux imprimeurs Antoine et Henri Lion. Dans cette ville, je rencontrai René et Marcelle Clavé. Chauvet et moi avons reçu d'eux, pendant toute la durée de notre incarcération, un colis de victuailles de qualité. Cela ne s'oublie pas ! Je pris aussi contact avec les frères Charles et Maurice Laisant, Tricheux et sa compagne Paule, Etienne qui tenait un restaurant et chez qui se déroulaient les réunions, d'autres encore dont l'image m'est présente mais dont les noms m'échappent. (...) Vers 1941, Pierre Besnard fit imprimer un livre à Toulouse [6], mais qui n'a pas été distribué parce que la signature et la photo de l'auteur s'y trouvaient. Les exemplaires furent enterrés avec l'intention de les mettre en circulation à la fin de la guerre. (...) Pour revenir à la brochure *Les Coupables*, au début de 1943 j'ai été avisé que les exemplaires étaient prêts. Je suis donc parti les chercher. A l'imprimerie, je les ai mis dans deux valises. En arrivant à Marseille, je les ai laissés à la consigne de la gare. L'après-midi, je suis allé les récupérer. Au moment de monter dans le tramway, un flic de la police économique m'a tapé sur l'épaule en me disant : « *Qu'est-ce que vous avez dans ces valises ?* » Je lui ai répondu que c'était des thèses d'étudiants. Avec les frères Lion, on avait effectué des paquets et comme des thèses traînaient dans l'imprimerie, j'avais eu l'idée d'en coller un exemplaire sur chaque paquet. J'ai donc ouvert carrément une valise, il a regardé, a dû voir le mot « thèse » et m'a laissé partir. J'avais eu chaud !...

— ***I.*** *: Avec Voline, tu as participé à plusieurs congrès ?*

— **A. A. :** En 1943, nous avions accepté les propositions de notre vieux copain Tricheux pour organiser le congrès. Sa maison était spacieuse, avec autour un grand morceau de terrain où il pratiquait un petit élevage. C'était situé dans la périphérie de la ville. Voline n'avait pas le droit de circuler hors de Marseille et pourtant il désirait être présent. Je lui ai fait de faux papiers. Il y avait de gros risques pour lui, mais tout se passa bien. Lors de ce congrès, trois délégations du mouvement espagnol étaient là comme observateurs. Au moment de nous séparer, l'un des membres d'une délégation vint me dire qu'il appréciait le sérieux de nos travaux. Voline fut remarquable dans ses diverses interventions.

— ***I.*** *: Combien étiez-vous ?*

— **A. A. :** Quinze à vingt. Plusieurs délégués de Toulouse (groupes ou individuels), de Foix, deux filles déléguées par Paris, de Marseille (Voline, San Clemente et moi)... Il y avait aussi des lettres de participation : Thiers, Clermond-Ferrand, Lyon, etc.

— ***I.*** *: Et après ?*

— **A. A. :** Le congrès s'est terminé le 20 juillet ; Julia, Chauvet et moi avons été arrêtés le 3 août. Les dégâts ont été limités, en tant que personnes, à nous trois. J'étais seul lorsque les flics sont arrivés. J'ai eu droit aux bracelets tout de suite. Il devait être 15 à 18 heures. Julia est arrivée. Je lui ai fait voir aussitôt mes poignets enchaînés et lui ai dit : « *Calla te, calla te ! No sabes nada, nada !* » Un des flics hurla « *Taisez-vous !* », mais il avait du retard. Chauvet arriva plus tard et se heurta tout de suite aux policiers. Ils venaient de découvrir les tampons, tracts, extraits de naissance et... ce n'était plus leur affaire. L'un d'eux partit téléphoner d'un bistrot voisin dont le patron, de son côté, fit marcher le téléphone arabe. Francisco Botey qui vint après Chauvet trouva un flic casqué, armé, en uniforme, et s'engagea directement dans l'escalier, puis redescendit avec une locataire et se précipita pour téléphoner à son tour. Nous fûmes embarqués dans une camion-


René et Marcelle Clavé du groupe clandestin de Toulouse qui ont hébergé Julia et Arru à la suite de son évasion.

Doc. André Arru.

(6) *Première édition de* Pour assurer la paix, comment organiser le monde *(NdR).*


4e RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Comité Départemental de Libération

DE LA HAUTE-GARONNE

ORDRE DE MISSION

M ARRU André est chargé de mission

dans le Secteur Hte Garonne et départements limitrophes.

Le présent ordre de mission tiendra lieu de laissez-passer

valable du PERMANENT au

Délivré par le Service

Le Président du C. D. L. de la Haute-Garonne

Signature du responsable

NOTA. — Après exécution, le présent ordre de mission sera retourné au C. D. L.

Doc. André Arru.

Ci-dessus, ordre de mission au nom d'André Arru, délivré lors de la libération de Toulouse en août 1944.

Ci-contre, André Arru dans la cour de son atelier avant son arrestation.

Doc. André Arru.

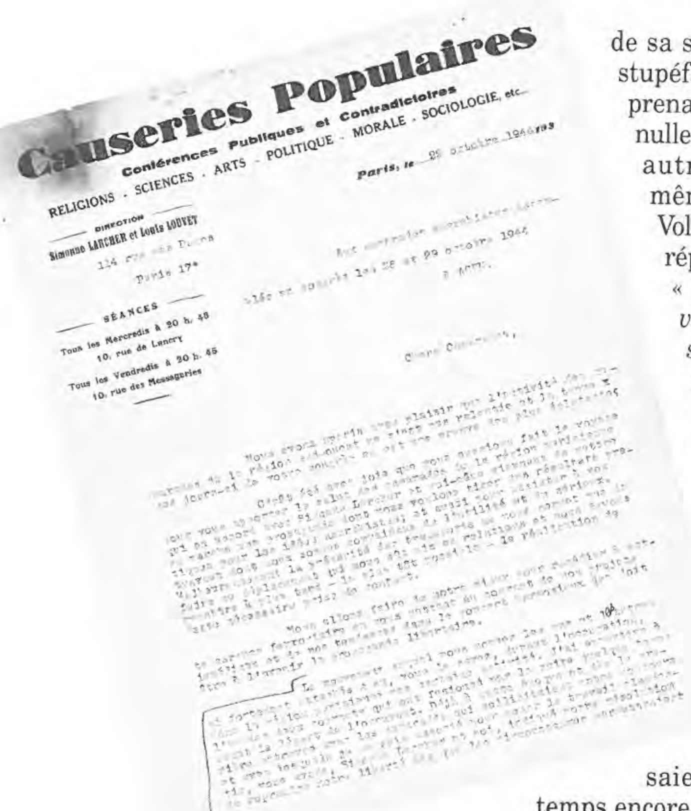
nette avec les flics, les tracts et le reste du matériel. Il était 20 heures environ. Nous avons été interrogés pendant cinq jours, sans brutalités. Tous les copains avaient été avertis à temps. J'ai su, lors de cet interrogatoire, que c'était un couple de juifs âgés qui, dénoncé comme ayant de faux papiers, me dénoncèrent à leur tour. Interrogatoires finis et rapports établis, Julia fut écrouée à la prison des Présentines ; puis, quelque temps après, malade, elle fut transférée aux consignés de l'hôpital de la Conception. Nous fûmes, Chauvet et moi, écroués à la prison Chave, d'abord dans une cellule destinée à recevoir une personne. Nous nous y trouvions à six. Les murs de la cellule étaient rouges de sang... des punaises qui y étaient écrasées quotidiennement. Nous étions là avec les droits communs. Après réclamation, on nous transféra au quartier des politiques avec des gaullistes et des communistes. Les uns comme les autres ne nous pardonnèrent pas notre antipatriotisme et lorsqu'il y eut une évasion organisée par le Mouvement de libération nationale en mars 1944, les communistes refusèrent d'ouvrir notre cellule parce que « *nous n'étions pas des patriotes* ». Suite à cet événement, nous avons été transférés à Aix-en-Provence, menottés et liés chacun à un gendarme, accompagnés par un car de GMR [7] qui nous suivait, mitraillettes prêtes à servir. Dans la nuit du 24 au 25 avril 1944, les Francs-tireurs partisans (FTP) organisèrent une évasion avec une complicité à l'intérieur de la prison. Cette fois nous fûmes du lot, tout se passa bien et, après un séjour d'un mois dans un maquis non combattant, je pus rejoindre Julia chez un ami de Lorgues dans le Var. Chauvet était parti chez des relations qu'il avait dans le Vaucluse. Julia et moi, nous nous rendîmes à Toulouse.

— I. : *A Toulouse, tu as recommencé à militer...*

— A. A. : Nous sommes partis du Var le jour de la Pentecôte 1944. La veille, la ligne de chemin de fer avait été bombardée. Nous avons pris le train à 7 heures du matin à Marseille et nous sommes arrivés à Toulouse vers 23 heures. Nos amis Clavé n'étant pas chez eux, nous avons réussi à trouver une chambre dans un hôtel. Le lendemain, nous débarquions chez les Clavé. Ensuite je pris contact avec les autres compagnons. La libération de Toulouse se fit tôt, en août 1944. Les troupes allemandes, qui stationnaient dans le Sud-Ouest, passaient par cette ville pour effectuer leur retraite. Avec Maurice Laisant, on a réalisé un tract pour rassembler anarchistes et anarcho-syndicalistes, intitulé « Manifeste des groupes libertaires à tendance anarcho-syndicaliste ». Aussitôt un groupe fut formé. Puis le mouvement espagnol me proposa de réorganiser la SIA (Solidarité internationale antifasciste). J'en devins secrétaire général.

— I. : *Tu étais toujours en contact avec Voline à cette époque-là ?*

— A. A. : Oui, je n'ai jamais cessé d'être en relation avec lui. Lorsque nous sommes passés par Marseille pour aller à Toulouse, nous nous sommes rencontrés à la gare Saint-Charles. A Toulouse, je voulais qu'il vienne me rejoindre pour mettre en route un journal pour la SIA. Il accepta sous réserve que tout le monde soit d'acord. Ce n'était pas le cas. C'est dommage car Voline était très capable en ce domaine, il aurait su donner un coup de fouet pour le démarrage. En octobre 1944, il y eut le précongrès d'Agen, qui avait pour but de regrouper les anarchistes de toutes les tendances. Voline y vint et nous fûmes, Julia, lui et moi, très heureux de nous retrouver. Voline était très préoccupé par les fêlures qui commençaient à se faire jour à Paris. Le précongrès réunissait des délégations d'Agen, de Villeneuve-sur-Lot, de Bordeaux, Langon, Toulouse, etc. Louvet, qui éditait *Ce qu'il faut dire*, et Simonne Larcher avaient envoyé une lettre d'excuses et d'explications sur la situations des anars en


Causeries Populaires

Conférences Publiques et Contradictoires

RELIGIONS - SCIENCES - ARTS - POLITIQUE - MORALE - SOCIOLOGIE, etc.

DIRECTION
Simonne LARCHER et Louis LOUVET

SÉANCES
Tous les Mercredis à 20 h. 45
10, rue de Lancry
Tous les Vendredis à 20 h. 45
10, rue des Messageries

région parisienne. Le précongrès d'Agen ressouda les morceaux momentanément. Voline resta une journée de plus avec nous à Toulouse, puis il s'en retourna à Marseille où beaucoup de travail l'attendait.

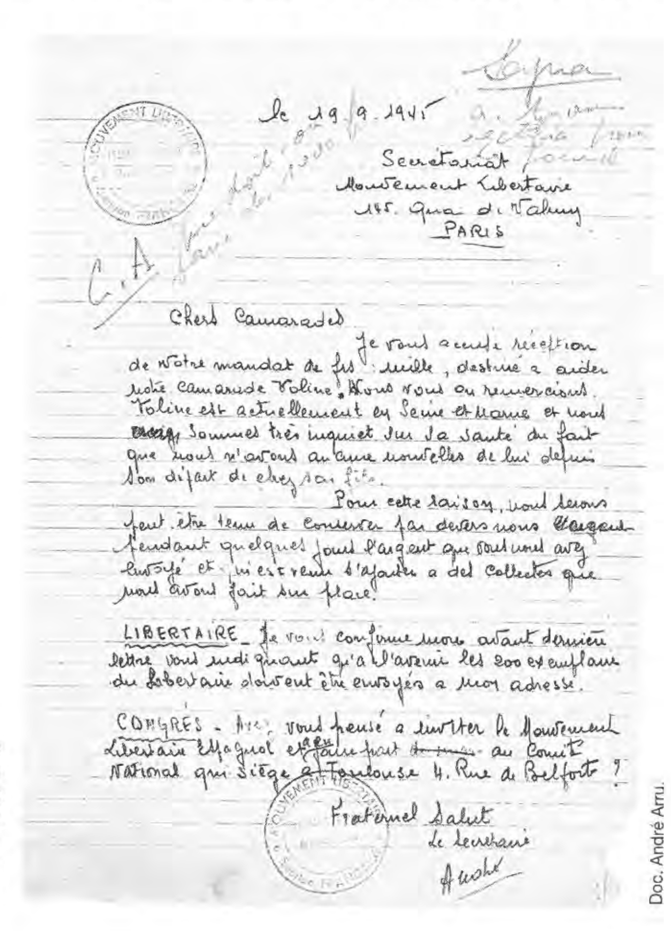
— *I. : Lorsqu'il tomba malade, comment cela s'est-il passé ?*

— **A. A. :** Nous nous écrivions souvent, puis brusquement je ne reçus plus de réponses à mes lettres. Cela dura deux mois, enfin une longue lettre arriva, me disant qu'il était à l'hôpital de la Conception, qu'il allait beaucoup mieux et envisageait de retourner chez lui dès que l'autorisation lui en serait donnée. Il accusait son « bobo intestinal » d'avoir récidivé, ajoutant que les toubibs n'y comprenaient rien. Il avait un peu la phobie de la médecine parce que ses père et mère étaient médecins. Je le connaissais assez pour savoir que je pouvais le croire tant qu'il ne parlait pas de sa santé. Je partis donc à Marseille le lendemain matin. J'allais à l'hôpital et j'eus le droit de voir Voline à travers une vitre. Il était en quarantaine, les toubibs craignant une maladie contagieuse. Je vis le directeur de l'hôpital pour obtenir l'autorisation d'entrer dans la cage vitrée et y rester le plus longtemps possible. J'y parvins. Je restai toute l'après-midi avec lui. Nous parlâmes beaucoup de *La Révolution inconnue* et assez peu de sa santé. Il me décrivit la stupéfaction de l'infirmier lui prenant la tension : elle était nulle. Il recommença avec un autre appareil et eut le même résultat. Et comme Voline s'enquérait, il lui fut répondu avec inquiétude : *« Ce n'est pas possible, vous n'avez pas de tension ! »* Physiquement très diminué, il devait peser entre 40 et 45 kilos. En revanche, son cerveau fonctionnait à merveille, il était d'une extrême lucidité. Infirmiers et médecin me dirent qu'effectivement ils ne savaient pas ce qu'il avait. Ils pensaient le garder quelque temps encore. Je revins à Toulouse tout en restant en relation avec lui. Quelques semaines plus tard, il m'écrivit qu'il devait quitter l'hôpital et pensait rentrer chez lui. Je suis reparti à Marseille. J'ai eu avec lui des conversations homériques. Voline tenait absolument à rentrer chez lui, moi j'essayais de l'en dissuader. Les étages d'autrefois à monter, les courses à faire, il ne tiendrait pas quinze jours et allait se tuer. Je réussis à le convaincre. Il fallait que je trouve un lieu de séjour ; quitter l'hôpital n'était pas facile, l'essence était rationnée, et il y avait davantage de bons d'essence que de carburant. J'ai enfin trouvé un couple de camarades espagnols, Francisco Botey et sa compagne Paquita, qui acceptèrent de prendre notre ami. C'était petit chez eux, d'autant qu'ils avaient deux enfants, mais le pavillon était à La Treille, avec de l'air et de la lumière. Un médecin, ami de Voline, le transporta chez eux où il resta quelque temps. Puis son fils Léo l'amena à Paris. Voline fut alors examiné sous toutes les coutures par un ami médecin qui l'avait invité à venir le voir. Les radios furent concluantes : phtisie, et organisme épuisé. Il rentra à Laennec. Il est mort le 18 septembre 1945.

Propos recueillis par la rédaction

(7) *Groupes mobiles de réserve (GMR), institués par le gouvernement de Vichy en 1942, ils furent utilisés dans la lutte contre les « terroristes ». Quelques mois après la Libération, ils seront intégrés dans les CRS (Compagnies républicaines de sécurité). (NdR.)*

En haut, lettre-circulaire de Simonne Larcher et Louis Louvet au congrès d'Agen.


Le 19.9.1945

Secrétariat
Mouvement Libertaire
145. Quai de Valmy
PARIS

Chers Camarades

Je vous accuse réception de votre mandat de six mille, destiné à aider notre camarade Voline. Nous vous en remercions. Voline est actuellement en Seine et Marne et nous sommes très inquiet sur sa santé du fait que nous n'avons aucune nouvelles de lui depuis son départ de chez son fils.

Pour cette raison, nous serons peut être tenu de conserver par devers nous l'argent pendant quelques jours l'argent que vous nous avez envoyé et qui est venu s'ajouter a des collectes que nous avons fait sur place.

LIBERTAIRE _ Je vous confirme mon avant dernière lettre vous indiquant qu'à l'avenir les 200 exemplaires du Libertaire doivent être envoyés a mon adresse.

CONGRES - Avez vous pensé a inviter le Mouvement Libertaire Espagnol au Comité National qui siège a Toulouse 4. Rue de Belfort ?

Fraternel Salut
Le secrétaire
André

Ci-contre, lettre de remerciement d'André Arru au secrétariat du Mouvement libertaire, concernant la souscription lancée en faveur de Voline.

Doc. André Arru.

May Picqueray

Au printemps 1925, Voline débarquait à Paris, avec sa famille. Il avait une adresse en poche, celle de May Picqueray [(1)]. Une sorte de service d'entraide pour les réfugiés anarchistes avait été constitué [(2)]. May recevait les exilés qui arrivaient à cette époque d'un peu partout. Ils trouvaient de quoi se restaurer, « *il y avait toujours une bonne soupe qui mijotait ou la cafetière prête à servir* » [(3)]. Puis May se chargeait de trouver des amis susceptibles de les accueillir. Peu de temps avant de recevoir Voline, elle avait hébergé Nestor Makhno avec sa femme, Galina, et sa fille.

May Picqueray naquit en 1898, à Savenay, en Loire-Atlantique. Elle était issue d'un milieu modeste, sa mère exerçant le métier de couturière en chambre et son père celui de convoyeur postal. Elle obtint son certificat d'études brillamment à 10 ans et demi, grâce à une dispense. Sa mère la plaça à 11 ans chez un négociant en beurre : son travail consistait à faire des livraisons à domicile. Une famille d'instituteurs, afin de la soustraire à cette vie, la prit à son service pour qu'elle s'occupe de leur fils épileptique. Partant s'installer au Canada, ils emmenèrent May. Elle poursuivit une scolarité normale et passa le baccalauréat, avec leur fils aîné, au lycée de Montréal. Survint la guerre et, avec elle, son corollaire de drames. En 1915, elle revient en France et trouve un emploi de dactylo bilingue au camp de Montoir. Elle y fait la connaissance d'un officier mécanicien de la marine marchande, Fred. Ils se marièrent, elle avait 18 ans. Mais il se droguait et, sous l'effet des stupéfiants, devenait comme fou. Trois semaines de cette vie lui suffirent, elle fit ses bagages et gagna Paris.

Son arrivée dans la capitale décide de sa rencontre avec Dragui et avec le mouvement anarchiste. Il était serbe, faisait des études de médecine, et fréquentait le milieu libertaire. Il l'emmena aux conférences de *Clarté* puis à celles des sociétés savantes. May découvrit Sébastien Faure... Sous son influence, elle « s'éveilla » aux idées anarchistes : « *Ce fut une révélation et un enchantement* », dira-t-elle. « *Je suivais régulièrement (ses) conférences (...). Je le voyais souvent, il m'aidait de ses conseils, me guidait dans mes lectures. Ce fut mon père spirituel et j'avais pour lui la plus grande estime.* » [(4)] Dragui dépendait financièrement de son frère, officier serbe. Ce dernier, ayant appris qu'il fréquentait les milieux libertaires, lui coupa les vivres. Dragui résista pendant quelque temps aux pressions, se fit embaucher comme manœuvre chez Renault. Mais, ne pouvant se faire à sa nouvelle vie, May le convainquit de céder à son frère et le poussa dans le train qui le menait en Allemagne. Ce fut un cruel déchirement pour tous deux. « *J'ai cru mourir. Puis la révolte l'emporta sur le chagrin. Je me lançais à corps perdu dans la lutte pour notre idéal.* » [(5)]

Quand May reçut Voline, elle habitait dans un petit appartement au 120, boulevard de la Villette, appartenant à la vieille CGT. Anarcho-syndicaliste, elle s'était fait employer, en tant que secrétaire administrative (dactylo), pendant un peu moins d'un an, d'avril 1922 à janvier 1923, à la Fédération des Métaux CGTU, syndicat nouvellement constitué. Ses premiers contacts avec les anarchistes russes remontaient à son voyage effectué en Russie, en novembre 1922. Sa bonne connaissance de la langue anglaise lui avait permis d'être désignée par le syndicat pour accompagner Lucien Chevalier, un des trois secrétaires fédéraux mandaté pour assister au deuxième congrès de l'Internationale syndicale rouge, qui devait se tenir à Moscou. Leur pre-

(1) *May Picqueray,* May la réfractaire. Pour mes 81 ans d'anarchie, *Paris, éd. Marcel Jullian, p. 198.*
(2) *May Picqueray, « Souvenirs inédits sur Nestor Makhno », p. 4. Brochure ronéotée de dix-sept pages sur Nestor Makhno publiée par la commission Histoire de la Fédération anarchiste, à Marseille en 1968.*
(3) *May Picqueray, op. cit., p. 186. Idem pour les citations suivantes.*

(4) *Id., ibid., p. 44*

(5) *Id., ibid., p. 84.*



Doc. famille Picqueray.

Au centre, Lucien Chevalier avec, à sa gauche, May. Ensemble ils allaient représenter la Fédération des métaux de la CGTU au congrès de l'Internationale syndicale rouge en 1922.



Doc. famille Picqueray.

De gauche à droite : Mollie Steimer, Alexandre Berkman et May Picqueray. Cette photo a été prise par Emma Goldman à Saint-Tropez en 1928.

mière étape fut Berlin où ils rendirent visite à des militants anarcho-syndicalistes, dont Rudolf Rocker et Augustin Souchy. Ils rencontrèrent aussi Emma Goldman et Alexandre Berkman, arrivés depuis peu dans la capitale allemande [(6)]. Ces derniers leur décrivirent la situation en Russie, leur parlèrent de la « *terreur exercée par les bolcheviks qui se conduisaient comme des bandits de grand chemin* » [(7)]. Ils leur confièrent des adresses de camarades vivant dans la clandestinité, dont celle de Nicolas Lazarevitch.

Ils les informèrent également du sort réservé à deux jeunes anarchistes russes, Mollie Steimer et Senya Flechine, fraîchement arrêtés [(8)]. A Moscou, Lucien Chevalier et May Picqueray intervinrent auprès de Trotski lui-même. Ils furent relâchés à la condition de ne pas quitter Petrograd et de se présenter toutes les quarante-huit heures aux autorités. Voline devait lui-même sa libération à l'entremise de délégués syndicaux [(9)]. Pendant plusieurs mois, ils ne furent plus inquiétés [(10)]. Ils ne devaient quitter la Russie qu'en septembre 1923. Ils gagnèrent Berlin, véritable plaque tournante pour les victimes de la répression bolchevique, où ils retrouvèrent Emma Goldman et Alexandre Berkman. Puis ils vinrent s'installer en France comme nombre d'exilés anarchistes.

Senya Flechine retrouva son ami Voline (en Russie, ils avaient collaboré à la rédaction du journal *Nabat*, [*le Tocsin*]). Sonia, une amie de May Picqueray, et son mari Georges Friquet prirent en charge Voline et sa famille. Ils accueillirent également Senya Flechine et Mollie Steimer [(11)]. Ils partagèrent ainsi, pendant un temps, une même pièce.

May Picqueray conserva des relations avec les réfugiés anarchistes, en particulier avec ceux venus de Russie. Elle partagea la vie d'Emma Goldman et d'Alexandre Berkman durant leur long séjour à Saint-Tropez [(12)]. Pendant l'été 1926, ils louèrent un mas baptisé Bon Esprit. Emma Goldman rédigeait alors son livre autobiographique, *Living my life*. Elle sollicita l'aide de May Picqueray pour dactylographier ses textes. Ce travail dura six mois [(13)]. De nombreux amis fréquentaient la maison de Saint-Tropez, notamment Mollie Steimer et Senya Flechine.

(6) *Id., ibid., p. 86.*
(7) *Id., ibid.*
(8) *Id., ibid., p. 89, et Paul Avrich,* Anarchist Portraits, *Princeton University Press, 1988, p. 223.*
(9) *Notice « Voline » rédigée par Sylvain Boulouque,* Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français, *tome 43, pp. 311-313.*
(10) *Cf.* Letters from Russian Prisons, *Londres, 1925, p. 95. Ce recueil de lettres comprend la déclaration de Mollie Steimer concernant ses deux arrestations en Russie, pp. 92-99.*

(11) *Dans un article consacré à Voline, in* le Réfractaire *n° 74, juin-juillet 1982, figure une photographie représentant Georges Friquet, sa femme Sonia et leur fils, Senya Flechine, Mollie Steimer, Voline, sa femme et leurs enfants.*
(12) *Cf.* Itinéraire *n° 8 consacré à Emma Goldman.*
(13) *May Picqueray, op. cit., p. 133.*

« Pour l'Amour, la Fraternité, la Liberté ! »

Pendant la Seconde Guerre mondiale, May chercha à se rendre utile et à aider de son mieux ses amis qui en avaient besoin, comme elle l'avait toujours fait. Mollie Steimer fut arrêtée et internée au camp de Gurs. Senya Flechine eut plus de chance, il parvint à se rendre en zone libre avec l'aide de camarades français [(14)]. May fut chargée d'obtenir un affidavit leur permettant de quitter la France, dès que Mollie Steimer serait libérée. May contacta Stella Ballantine, la nièce d'Emma Goldman, qui s'occupa de toutes les formalités [(15)]. Mollie Steimer relâchée, ils purent quitter le territoire français et s'installèrent à Mexico.

May Picqueray travailla alors pour le compte des quakers, The American Friends. Ils la chargèrent de s'occuper du ravitaillement du camp de Noë, puis du camp du Vernet. Dans ce dernier croupissait son ami Nicolas Lazarevitch, rencontré la première fois à Moscou. Afin de le faire libérer, May se rendit auprès de Pucheu à Vichy.



Doc. famille Picqueray.

May, après la guerre d'Espagne, accueille enfants et réfugiés, et organise le regroupement des familles en France. Pendant la guerre elle continuera ce type de travail en faisant parrainer les camps d'internement français par des organisations charitables américaines.

(14) *May Picqueray, « Ceux d'hier : Mollie Steimer »,* le Réfractaire *n° 59, octobre 1980.*
(15) *Abe Bluestein présente* Fighters for anarchism : Mollie Steimer and Senya Flechin, *Libertarian Publications Group, Minneapolis, 1983, p. 49.*



Au marbre, avec l'équipe des typographes de «Ce Soir».

Doc. famille Picqueray.

« *Trotski [l'] avait reçue. Il n'y avait pas de raison que Pucheu ne [la] reçoive pas !* » [16] Il fut libéré et retrouva sa compagne, Ida Mett, et son fils, Marc, à Marseille. C'est dans cette ville que May rencontra pour la dernière fois Voline, dans une auberge de jeunesse ; il s'était attelé à la rédaction de *La Révolution inconnue* [17]. Remontée à Paris, May Picqueray devint faussaire et fabriqua des papiers de toutes sortes dans les bureaux même de la censure allemande [18] !

Dans son appartement du Pré-Saint-Gervais, il y avait accroché au mur le portrait de Voline, à qui elle rendit hommage dans les colonnes de son journal, en ces termes : « *Erudit, excellent éducateur, écrivain de grand talent, bon orateur, militant anarchiste de premier plan, tel était Voline, apprécié par tous les camarades pour ses qualités humaines qui faisaient de lui un anarchiste complet, et l'ami que l'on estimait* » [19].

Après guerre, elle entra au syndicat des correcteurs. Elle travailla notamment au journal *Libération* de d'Astier de la Vigerie et au *Canard enchaîné*. Militante elle était, militante elle demeura. C'est à Louis Lecoin qu'elle voua toute son énergie combative. Elle avait fait sa connaissance en 1921. « *Ce qui me frappa en lui tout d'abord, ce furent ses yeux bleu clair où brillait l'intelligence, avec un rien de malice, mais aussi la bonté, l'énergie et le courage. Il me fit un brin de cour. Mais, du haut de mes 20 ans, je trouvais ce grand bonhomme trop petit.* » [20] Louis Lecoin commença en 1958, en pleine guerre d'Algérie, une campagne pour l'obtention du statut d'objecteur de conscience et lança son journal *Liberté*. C'est pour ce combat et par fidélité à son vieil ami qu'elle consacra tout son temps de libre. A sa mort, elle prit la relève et fonda son propre journal, *le Réfractaire*, dont le titre était une idée de Louis Lecoin en référence à Jules Vallès, auteur apprécié de May. Le premier numéro sortit en avril 1974. Elle l'anima pendant neuf ans, d'une main de fer, jusqu'à sa mort survenue le 3 novembre 1983. Un dernier numéro parut en décembre de la même année, dans lequel ses proches lui rendirent hommage.

Elle avait destiné son journal aux jeunes, objecteurs, pacifistes, libertaires, à ceux en qui elle voyait une relève et un espoir. Mais convaincue qu'un bon militant était un militant qui connaissait l'histoire de son mouvement, May Picqueray, en tant que témoin, s'est voulue mémoire. A travers son journal, et surtout à travers son livre de souvenirs, qu'elle se décida à rédiger en 1979 grâce à l'insistance appuyée de son fils, Lucien Niel, et de toute l'équipe du *Canard enchaîné*, c'est la mémoire de ceux qu'elle a côtoyés durant sa vie qu'elle a cherché à transmettre aux jeunes générations, à celles qui reprendront le flambeau de la lutte. A la fin de *May la réfractaire*, elle interpellait les jeunes : « *Vive l'Anarchie ! Allez, les jeunes ! Allez !... pour l'Amour, la Fraternité, la Liberté !* » [21].

Olivia Gomolinski

(16) *May Picqueray, op. cit., p. 171.*
(17) *Ibid., p. 201.*
(18) *Ibid., p. 175.*
(19) *May Picqueray, « Voline »,* le Réfractaire *n° 74, juin-juillet 1982.*
(20) *Ibid., p. 55.*
(21) *Ibid., p. 229.*

L'auteur de cet article a soutenu un mémoire de maîtrise sur May Picqueray (1898-1983), une mémoire du mouvement libertaire, *sous la direction d'Antoine Prost et de Claude Pennetier, Université de Paris-I, septembre 1994 (NdR).*

Doc. famille Picqueray.

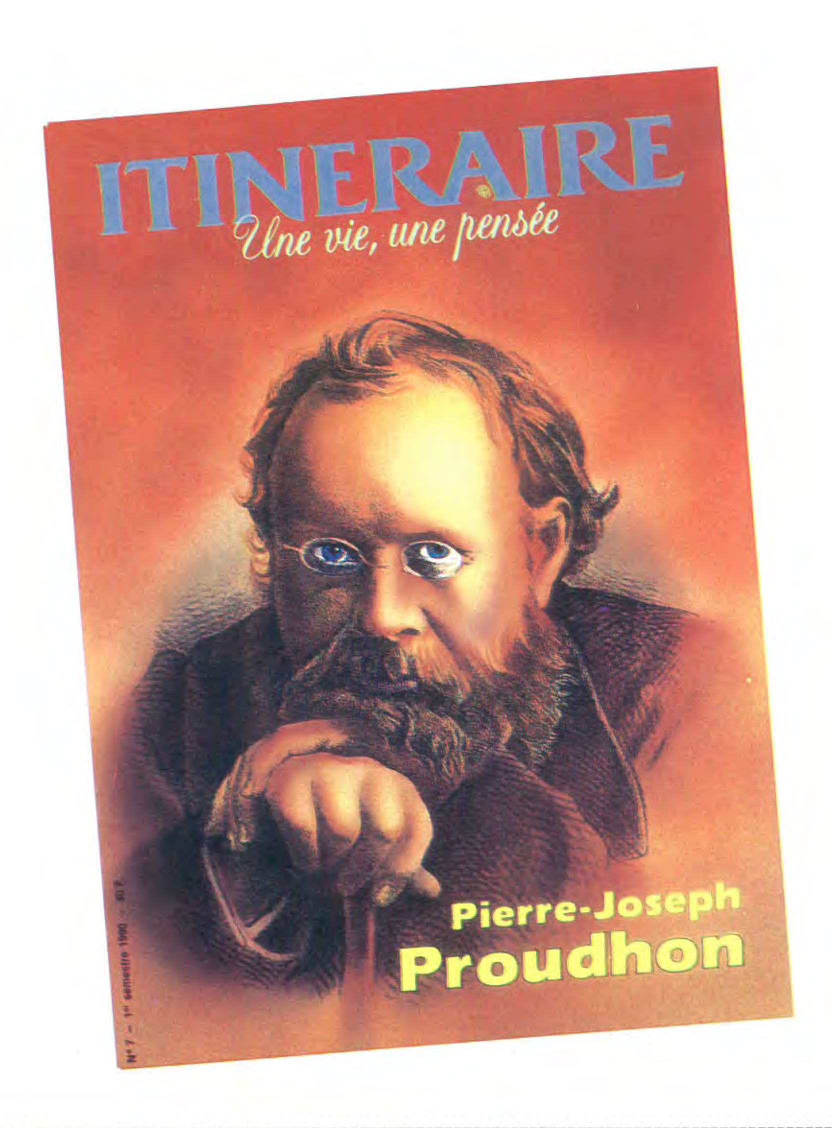
May et ses enfants (de gauche à droite) : Lucien, Sonia et Marie-May (en bas) en 1944.



May vendant le numéro de février-mars 1975 du « Réfractaire ».

Doc. famille Picqueray.

L'ABONNEMENT UN BON MOYEN POUR SOUTENIR ITINERAIRE



A découper et à retourner à Itinéraire, 1 rue Emilie - 77500 Chelles - France

☐ **2 N°** .... **110 F**

☐ **4 N°** .... **210 F**

☐ **Soutien** .... **F**

Je désire commencer mon abonnement au numéro ___ .

Nom .... Prénom ....

Adresse ....

....

Ville .... Pays ....

- Règlement par virement ou chèque bancaire, à l'ordre d'Itinéraire, banque BNP Agence N° 00830 - 95, avenue Jean Lolive, 93500 Pantin, compte N° 03839736.
- Par virement postal à l'ordre de Pascal Bedos, la Source 3143974D.



UNE AUTRE REVUE D'HISTOIRE SUR L'ANARCHISME

Le premier numéro de la « Rivista Storica dell'Anarchismo » paraît en 1994, à Pise, après un an de débats intenses. Mais elle est en fait le produit d'un projet bien plus ancien, qui aura mis du temps à se concrétiser. A l'origine du projet, on trouve un groupe de militants anarchistes s'intéressant à l'histoire et souvent historiens de profession, qui souffrent de l'absence de lieu de rencontre et de débat entre les travaux et les productions individuelles de chacun.

Dès le début, la revue se fixe pour objectif de dépasser les formes traditionnelles de production historique en milieu anarchiste, qui ont souvent consisté à répondre aux critiques et aux détracteurs, à revendiquer l'existence et la valeur du mouvement anarchiste, bref, à écrire sa propre geste. Elle se propose au contraire de développer une histoire critique et autocritique, qui réponde à la fois aux exigences de rigueur du professionnel et à la passion, à l'engagement, à l'empathie qui caractérisent le militant. Son premier exploit, c'est de réussir à réunir autour d'un même projet des militants anarchistes de tendances et d'opinions les plus diverses, démontrant par là que la discussion est possible, sans nécessité d'excommunier le voisin qui ne pense pas comme soi.

Les historiens, les chercheurs et les militants qu'elle regroupe ont en commun un même intérêt pour l'anarchisme, même s'ils ne sont pas eux-mêmes forcément anarchistes ou partisans d'une tendance précise. Trois générations au moins sont représentées : la somme de leurs formations et de leurs expériences constitue donc à elle seule une tranche de l'histoire du mouvement ouvrier, où se retrouvent les débats et les déchirements de ces cinquante dernières années.

La fin de l'empire soviétique et de l'hégémonie léniniste sur le mouvement ouvrier occidental (et, en Italie, l'autodissolution du Parti socialiste qui venait de fêter ses cent ans), en éliminant de la scène l'adversaire historique de l'anarchisme, oblige celui-ci à redéfinir son identité, ses objectifs, ses pratiques. Avec la disparition de ses vieux adversaires, l'anarchisme voit en effet se tarir une partie des sources de son identité, qui se construisait aussi en termes d'opposition. L'équilibre qui fondait cette identité — entre un culte de la liberté, qui rapprochait l'anarchisme du libéralisme, et un culte de l'égalité et de la solidarité, qui le rapprochait du socialisme — est aujourd'hui rompu. Réanalyser le passé, repenser les expériences théoriques et pratiques de l'anarchisme de façon critique, telle est donc la démarche essentielle pour pouvoir regarder vers l'avenir.

« Rivista Storica dell'Anarchismo »
c/o Biblioteca Franco Serantini
CP 247
56100 Pisa (Italie)

Abonnement annuel (2 numéros) : 50 000 lires
à Biblioteca Franco Serantini soc. cop. arl.
CCP 11 26 85 62
Largo Concetto Marchesi - 56124 Pisa (Italie)